

7.1. Première année : réflexion et méthodes philosophiques
Hoger Instituut voor opvoedkunde, VII-de olympiadelaan, 25 2020 Anvers
Introduction à la philosophie (1987/1988)

7.1.1. Première partie, pp. 1 à 150

Contenu : voir p. 401

Avant-propos.

(i) Le but de ce cours est propédeutique.

En grec ancien, “pro.paideia” ou, encore, “pro.paideuma” signifie quelque chose comme “instruction introductive (= élémentaire)”. Ainsi, par exemple, dans *Platon, Politeia* 536d.

En particulier, ce cours fournit :

(1) L’information, -- pas dans un sens dilettante (= superficiel - enthousiaste), -- pas non plus dans un sens spécialisé ; mais comme une éducation générale ; il veut dire

(2) la méthode, c’est-à-dire l’approche raisonnée, sans céder à la “mode” (même dans le milieu philosophique, il y a des modes, qui vont et viennent) ou à l’“idéologie”, une construction de la pensée sans vie, mais convaincue).

(ii) L’objectif de ce cours est philosophique.

(a) L’ontologie.

Le cœur de toute philosophie véritable est le réalisme (= ontologie), également appelé métaphysique. “ Tout ce qui est du tout “réel” “ - la nature, la culture, la divinité, etc - est l’objet de l’ontologie. - est l’objet de l’ontologie.

(b) Sciences techniques.

Ce ne sont pas les sciences naturelles ou humaines en tant que telles, en tant qu’activité séparée, qui appartiennent à la philosophie, -- mais leurs prémisses (axiomes, points de départ, hypothèses, “lemmata” (terme platonicien), “abductions” (C.S.S. Peirce)). C’est ce qu’on appelle, dans le contexte philosophique, la recherche des fondements : “Sur quels fondements reposent les fameuses sciences humaines (comme la psychanalyse freudienne) ? -- telle est la question posée par l’ontologue.

En langage platonicien, on parlerait ici de “dialectique à rebours” (c’est-à-dire le raisonnement, sous forme de dialogue, des hypothèses de la psychanalyse, par exemple). Kant dirait : l’analyse des conditions de possibilité (“ Dans quelles conditions la psychanalyse est-elle possible ? “).

(c) Théologie et rhétorique.

Depuis l’époque de la Grèce antique, la recherche philosophique s’est invariablement appliquée aussi à la théologie (= “theo.logia” depuis Platon) et à la persuasion (= “rhétorique” -- depuis les Protosophes)... En un mot, c’est toute la culture qui est l’objet de la recherche.

WDM 2.

(iii) Le plan (horaire) de ce cours.

Ce plan comprend trois parties.

a.-- Ontologie

C'est l'école dite éléatique, avec Parménide d'Élée (-540/...), le fondateur de la logique (= théorie de la pensée, dialectique) et, plus encore, son élève, Zénon d'Élée (-500/...), l'éristicien (c'est-à-dire le spécialiste de l'étude des disputes), qui a situé la pensée logique dans la théorie de l'être (théorie de la réalité, ontologie). Ce point de vue a également été conservé par le créateur de la première logique formelle, Aristote de Stageira (-384/-322).

Nous nous engageons dans cette ancienne tradition. En particulier : le raisonnement logique parle toujours de la réalité, même s'il s'agit d'une réalité purement imaginaire (par exemple, le langage des signes en logistique).

Modèle d'application (= exemple).

I.M. Bochenski, Philosophical methods in modern science, Utr./Antw., 1961, 94, nous donne la "formule" (= langage des signes) de J. Lukasiewicz (1878/1956), concernant la "déduction" et la "réduction".

(i) Déduction :

"Si A (= préface), alors B (= post-sentence).-- Bien, A.-- Alors B".

(Dans le "langage sémantique", dans lequel les "signes" abstraits ("symboles", disent les logiciens et les mathématiciens) contiennent un contenu transitif : "Si tous les morceaux de phosphore en dessous de 60° C. s'enflamment, alors ces morceaux aussi ; eh bien, tous les morceaux de phosphore en dessous de 60° C. s'enflamment (= loi) ; ces morceaux aussi").

(ii) Rachat :

"Si A, alors B... Donc A".

(Modèle sémantique de cette règle abstraite : "Si tous les morceaux de phosphore en dessous de 60° C. s'enflamment, alors ces morceaux de phosphore aussi ; eh bien, ces morceaux de phosphore en dessous de 60° C. s'enflamment ; donc tous les morceaux de phosphore en dessous de 60° C. s'enflamment").

Dans le raisonnement réducteur, on découvre la généralisation qui joue un rôle si important dans la science expérimentale (et qui est également appelée "induction amplificatrice").

Conclusion .

Bien que la plupart des logiciens prétendent que, en dehors de toute ontologie, ils "raisonnent" (méthode sémiotique, dans le langage du Père Bochenski), il est clair que les sens " A " (pré-sentence), " B " (post-sentence) sont des " choses " (réalités) et, même dans ce cas, des " choses " logiquement limitées. Même le logicien (avec son "formalisme") ne raisonne pas dans le "vide".

WDM 3.

Là où ceux qui nient que la logique comme condition de possibilité (WDM 1) ait une ontologie, ont raison, c'est que seules les lois les plus générales de "tout ce qui est réel (= quelque chose)" s'appliquent également au langage des signes abstrait des mathématiques et/ou de la logistique. Ainsi, par exemple, la loi ontologique d'identité "Ce qui (ainsi) est, c'est (ainsi)" ; En langage formalisé : "si a, alors a" (ou : $a \rightarrow a$).

b.-- Harmologie (théorie de l'ordre).

La théorie classique de l'analogie - introduite notamment depuis Aristote (WDM 2) - est au cœur de toute théorie de l'ordre.

Le terme "analogue" (également "correspondant") désigne ce qui est en partie identique, en partie non identique. On peut aussi dire "partiellement identique".

Après tout, une chose n'est totalement identique qu'à elle-même (elle coïncide totalement ou globalement avec elle-même (de manière réflexive, en boucle). Il est "partiellement identique" à "tout le reste". Ce "tout le reste" équivaut au "reste de la réalité totale". Parce que, dans le langage identitaire (identités, sens partiel ou général) de l'ontologie traditionnelle, ce que le langage du rapport (et, en partie, aussi le langage des sciences) appelle "relation" est basé sur l'identité partielle. Ainsi, partout où apparaît une relation (qu'il s'agisse de similitude ou de cohérence), il existe une identité partielle ontologiquement intelligible dans son fondement.

Modèle applicable.

Prenons la tropologie (l'étude des tropiques).

L'usage métaphorique du langage, par exemple, (la métaphore ou la façon métaphorique de parler) est un usage identitaire (ontologique) du langage. Ne dit-on pas que "Johnny est le coq - en avance sur la bande" ? Nous constatons une identité partielle entre le rôle du coq dans le groupe de poulets et le rôle joué par Johnny dans la bande de garçons de la cour de récréation.

C'est précisément cette identité partielle qui est trahie par la similitude (identité partielle ou analogie) entre la relation (=relation) de Johnny aux autres enfants et la relation (=relation) du coq aux poules.

En d'autres termes, les tropes (métaphore, métonymie, synecdoque) ont préservé l'identité du langage inhérente à l'ontologie traditionnelle.

Méthode comparative.

L'ordonnement des données ("quelque chose") est invariablement basé sur la comparaison. Comparer, c'est voir des identités partielles.

WDM 4.

Sapientis est ordinare”.

(Le “sage” (c’est-à-dire le philosophe) : est celui qui travaille de manière ordonnée, resp. de manière ordonnée). C’est ce qu’a dit nul autre que la figure de proue de la scolastique catholique, saint Thomas d’Aquin (1225/1274).

En parlant ainsi, il suivait les traces de son illustre prédécesseur, dans la pensée ecclésiastique, *saint Augustin* de Tagaste (354/397), le plus grand des Pères de l’Église (Patristiques) occidentaux, connu comme le premier penseur à avoir publié un *De ordine* (Sur l’ordre). Ainsi, l’harmologie ou la doctrine de l’ordre est fondamentale pour l’ontologie et la logique, respectivement la méthodologie.

Modèle applicable.

Relisez, WDM 3, la “loi” logique et logistique “a a” \rightarrow ! Ce n’est qu’en comparant (‘a et a’, le premier a avant le signe d’implication, le second après) que l’on voit que le second a est impliqué par le premier. Ou quantitativement (mathématiquement) : le premier a est “aussi grand” que le second (et est interchangeable avec lui, dans les formules mathématiques).

Non pas que le second a (logistique, resp. logique et/ou mathématique) soit totalement identique au premier. Pas du tout ! Nous parlons de deux “A”. Mais, en termes de valeur logique (signification, sens) ou de valeur mathématique, ils sont identiques. C’est la base de l’identité partielle des deux axes, c’est-à-dire de leur analogie.

Note : Dans les écoles platoniciennes (l’Académie), la doctrine de l’ordre (de l’identique et du non-identique (l’autre)) était le principe prédominant de toute la philosophie platonicienne.

Les péripatéticiens (l’école d’Aristote) considéraient l’“Organon” (littéralement : instrument (de pensée)), c’est-à-dire l’ensemble des livres de logique écrits par le maître, comme l’introduction indispensable à toute la philosophie péripatéticienne.

Cette double tradition harmologique s’est prolongée dans la pensée de l’Église (pour preuve : le platonisme d’Augustin, l’aristotélisme de Thomas).

c. -- Théorie de la pensée et méthodologie

L’ontologie et l’harmologie sont les fondements d’une logique et d’une méthodologie philosophiquement justifiables.

La logique revient à l’étude ordonnée de

- (a) les concepts (si nécessaire pris comme des idées platoniciennes),
- (b)1. les jugements (propositions, assertions, déclarations) et
- (b)2. le raisonnement (syllogismes).

WDM 5.

“Les identités dont parle la logique traditionnelle se situent entre “sujet-libre-objectif” (c’est-à-dire libres de toute influence subjective, purement données objectivement) - ou, du moins, sont censées l’être”. (G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962, 10).

Que l’on dise “ faits “, “ données “, “ être “ (en langage parménidien), il s’agit toujours du même objet de logique “ éternelle “.

On lit le poème didactique 8, 29 de Parménide, et on apprend : “(Il (l’être) “keitai kath’heauto” (est) là en soi)”. En d’autres termes : déjà le fondateur de la logique et de la méthodologie ontologiques (cette dernière a été élaborée, plus tôt, par Zenon, son élève), met l’accent sur le “sans sujet”, existant en soi ou donné en soi.

Les actions - imaginées ou externes (mentales et extramentales) - sont, dans notre pensée, exprimées en concepts.-- Nous avons, du moins dans notre tradition occidentale, deux types de théorie des concepts.

a.-- La théorie dite classique des concepts

Il décrit l’idée de “compréhension” (l’“essence” de la compréhension) comme suit. C’est une représentation, dans notre esprit (c’est-à-dire l’intellect et la raison), dans laquelle un ensemble d’“actions” (données, être) est résumé selon ses attributs, qui appartiennent à chacun individuellement et donc à tous collectivement, et qui, dans la théorie plus récente des ensembles, sont appelés “propriétés générales” “propriétés communes”.

Ainsi, Husserl, le fondateur de la phénoménologie intentionnelle (Edmund Husserl 1859/1938), dit quelque part que l’idée “rouge” “considérée” (reconnue) par lui signifie “das identische Allgemeine” (ce qui, en tant qu’identique dans tous les cas séparés de “choses rouges”, est commun à tous ces cas (modèles applicatifs)) (W. Biemel, *Hrsg./Einl, Edmund Husserl, Die Idee der Phänomenologie (Fünf Vorlesungen)*, Haag, 1950, 57).

b -- La théorie dite “romantique” des concepts,

Celui-ci, toutefois, qui s’intéresse au singulier-concret, définit le “concept” - non seulement “formel” (c’est-à-dire général, comme ci-dessus) - mais aussi idiographique. Ce qui signifie : il existe des concepts (idées) qui représentent des actions, non pas dans la mesure où ils sont présents de manière identique dans une multitude (collection) de données, mais dans la mesure où ils représentent des actions uniques (uniques, “one-off”) et concrètes (fusionnées avec le contexte réel).

WDM 6.

On pense au contenu conceptuel des noms propres, au sens strictement singulier (unique). Pour ne citer qu'un modèle d'application : Ornella Muti, la star de cinéma.

Dès qu'un nom propre entre dans la logique, il est traité purement comme un concept, un concept "individuel", donc, reflétant l'unicité (et, en ce sens, idiographique).

"Puisque le romantisme comprend l'essence de quelque chose, d'une manière nouvelle, comme le noyau irréductible, **(i)** d'une personnalité, **(ii)** d'une œuvre ou d'un événement culturel, (...) la compréhension individuelle émerge, de sorte que l'historiographie - et nous pouvons ajouter : la géographie - (...) acquiert le rang de science,-- cette fois sans perdre son caractère individualisant". (*M. Miller/ A. Halder, Herders kleines philosophische Wörterbuch, Basel/ Freiburg/ Wien, 1959-2, 28*).

Pour résumer.

Les concepts, en tant que représentations d'actions (= étant, si nécessaire les signes de la mathématique et/ou de la logique), constituent le premier objet de la logique traditionnelle.

Mais ces concepts, vus par WDM 3, sont vus 'harmologiquement', c'est-à-dire de manière ordonnée, et donc identitaire : dans le jugement et dans le raisonnement (capstone = syllogisme), le sujet connaissant et pensant se prononce sur les relations adéquates et justifiables (identités partielles) entre lesdits concepts.

Modèle applicable.

"Ornella Muti est une belle star de cinéma" implique que l'individu (Ornella Muti) est *une* star de cinéma et **une** belle star de cinéma. Les notions de "star de cinéma" et/ou de "belle", qui peuvent bien sûr s'appliquer à de nombreuses phrases, sont considérées comme allant de pair avec la notion d'"Ornella Muti".

Dans le langage de la théorie des modèles, "belle" et "star de cinéma" sont des "modèles" (représentations) valables d'Ornella Muti. Chaque phrase est d'ailleurs un "modèle", qui permet de "mieux connaître" le sujet de la phrase : elle fournit des informations - théoriquement parlant - sur le sujet. - Ceci, parce qu'il y a une identité partielle entre le sujet et le proverbe.

Méthodologie.

La deuxième partie de ce cours est une théorie sur le traitement responsable des données. Il applique la logique. En ce sens, la méthodologie est une logique appliquée. Nous allons d'abord l'expliquer brièvement.

WDM 7.

A. Arche', principium, principe.

Curieux : le plus ancien texte de pure philosophie, dans lequel l'esprit éminemment philosophique Anaximandros de Miletos (= Anaximandre de Miletos (-610/-547), le "hetairos" (condisciple) du premier philosophe occidental Thalès de Miletos (-624/-545), exprime son idée principale, utilise le terminus technicus (= un mot appartenant au vocabulaire propre de la philosophie) : "archè" -- en latin : principium.

Outre "principe", nous traduisons aussi, en latinisant, par "principe". Voici cette phrase :

"L'archè", le principe, de l'être, est l'"apeiron", l'infini, le lisse (*c'est-à-dire* ce qui, coulant, navigue dans tout l'être). Cet "archè" est tel qu'en ce que les choses viennent à l'existence, elles périssent aussi, et ce, de manière nécessaire. Car ils se réparent mutuellement leurs fautes, selon l'ordre juridique inhérent au temps" (*Fr. B I*).

L'interprétation correcte de cette première phrase philosophique célèbre a, bien entendu, fait l'objet d'un énorme débat. Ce qui est certain, en revanche, c'est que le terme "archè", que nous rendrons désormais par "principe", est devenu le concept philosophique par excellence de toute l'histoire de la philosophie occidentale.

Une question se pose : que signifie exactement le terme "principe" dans ce contexte philosophique ?

La réponse ressort à la fois du sens grec du mot (*c'est-à-dire* ce qui contrôle quelque chose) et du langage philosophique (comme ici, avec Anaximandros).

Concernant ces derniers : Anaximandre perçoit l'"être" (tout ce qui l'entoure, concernant les réalités) ; -- la question - déjà entamée par son prédécesseur Thalès - est :

"Par quoi sont-ils contrôlés ?"

Sa réponse, qui témoigne de la théologie archaïque de la question, est la suivante :

(i) l'"être" (apparemment il pense : "le peuple") commet des "iniquités" (ce que c'était, seule la recherche historique pure peut le déterminer) ;

(ii) précisément à cause de cela (ou, psychologiquement-logiquement : précisément à cause de cela) ils sont régis par une nécessité, c'est-à-dire la satisfaction (la réparation), entre eux ;

(iii) et, encore une fois, à cause de cela, ils sont condamnés dès leur origine à périr dans cette même origine ;

(iv) ceci, selon une sorte de "tribunal" ; auquel il donne le nom de "temps".

WDM 8.

B. Le principe du motif suffisant.

“Le principe du motif suffisant ne signifie rien d’autre que le fait que tout a un motif”. (C. Schoonbrood, *The principle of sufficient ground*, in : *Tijdschr. v. Fil.*, 1956 : 4, 577).

C.S.S. Peirce (1839/1914), peut-être le plus grand penseur des États-Unis, explique cela comme suit :

- (1) le fait étonnant F est établi (phase d’observation) ;
- (2) mais, si la supposition était vraie, le fait F ne serait plus surprenant (c’est-à-dire qu’il susciterait des questions) mais serait “ naturel “, “ compréhensible “. Cela indique la probabilité de V. (W.B. Gallie, *Peirce and Pragmatism*, New York, 1966, 93).

Comme mentionné ci-dessus - WDM 1 - Peirce V est appelé “abduction” (= hypothèse).

Le raisonnement de Peirce selon lequel un fait observé appelle F une “explication” - V - présuppose le caractère général du fait que tout a une raison ou un fondement nécessaire et/ou suffisant quelque part.

a. En ce sens, ce principe d’abduction est un axiome ontologique, car il concerne tout être, mais il régit aussi -- littéralement -- toute pensée logique. Logique”, en effet, n’est un jugement ou un raisonnement que dans la mesure où ils ont une raison suffisante.

b. Mais toutes les sciences, naturelles et humaines, ne sont “ scientifiques “, c’est-à-dire connaissables, que dans la mesure où elles “ étayent “, démontrent, prouvent, “ rendent vraies “) leurs affirmations sur la base de raisons suffisantes. La vraie connaissance, scientifique ou non, connaît, en tout ou en partie, ce qui régit l’objet de cette connaissance : son principe, ses principes.

C. Méthodologie.

Nous pouvons maintenant situer la “méthode”, c’est-à-dire l’approche appropriée de quelque chose - la réalité (l’“être”), -- les réalités partielles (la nature, l’homme, -- la langue, l’enfant, l’éducation, la culture, etc.)

“Bien que tout (ait une raison suffisante et, donc) soit parfaitement intelligible, pourtant tout n’est pas compris de la même manière. Chaque chose est comprise selon sa propre nature (*note* : être) et, donc, selon son propre fondement.

- a. Une conclusion mathématique a d’autres fondements
- b. qu’un processus naturel (...)
- c. des deux est à distinguer de la manière dont on comprend un acte de libre arbitre.

WDM 9.

L'“intelligibilité” n'est pas une propriété uniforme (...), -- pas plus que l'être ou le fondement suffisant des choses (...). Une telle distinction d'identité est la caractéristique d'un bien analogue”. (C. Schoonbrood, a.c., 534).

1. Au passage : *Wilhelm Dilthey* (1833/1911, -- par exemple dans son *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883), a confirmé la thèse de Schoonbrood en distinguant entre *Naturwissenschaft* ('erklärende Methode' -- meilleure méthode 'causale-explicative') et *Geisteswissenschaft* ('verstehende Methode' -- méthode de compréhension ou d'entendement). En effet, un processus naturel (par exemple, le chauffage de l'eau) diffère - essentiellement - d'un acte de libre arbitre (par exemple, se fiancer définitivement).

2. - L'application de la méthode déductive ou réductrice (WDM 2) repose sur les mêmes bases : la logistique, les mathématiques - du moins dans la mesure où elles procèdent de manière axiomatique-déductive - font des “déductions” ; les sciences naturelles et les sciences humaines procèdent de manière réductrice, -- même si toutes deux (déductives et réductrices) raisonnent avec des avantages et des inconvénients. Ou, comme le dit Platon : avec des lemmata (présupposés), qui, par l'analyse, sont testés (c'est-à-dire vérifiés ou falsifiés) (ce qu'on appelle la méthode lemmatico-analytique).

Conclusion .

Ontologie (théorie de la réalité),-- harmonologie (théorie de l'ordre),-- telles sont les deux prémisses de la logique et de la méthodologie, qui sont donc l'ontologie et la théorie de l'ordre appliquées.

I.-- Ontologie.

Pour comprendre l'ontologie, il faut savoir ce qu'est exactement la “philosophie”.

I.A.-- Philosophie.

(1) L'idée archaïque-antique de la sagesse.

Philo-sophia ; Lat. : “philosophia”, sagesse, vient de “filos”, convoitise, et “sophia”, sapientia, sagesse. Ainsi, le terme “philosophia” signifiait en fin de compte quelque chose comme “vie sage”, du moins pour les Grecs de l'Antiquité.

La sagesse en tant que modèle général de comportement archaïque-antique.

Hellas n'était qu'un seul type - et tardif de surcroît - par rapport aux types de “sagesse” du Proche-Orient.

-- *W.I. Irwin, Wisdom Literature*, dans : *Encyclopaedia Britannica*, Chicago, 1967, 23 : 601, nous dit que le Proche-Orient ancien (ce qui inclut : La Mésopotamie (superficie approximative : Irak et Iran actuels) ; l'Égypte et l'Éthiopie ; l'Asie mineure (= Mikrasie, Anatolie), l'Arménie et la Syrie ; l'Arabie) disposait d'une littérature de sagesse riche et variée,-- ceci, de la part des Sumériens (en Mésopotamie (= Deux États) et, plus tard, des Égyptiens.

WDM 10.

Les livres de sagesse de l'Ancien et du Nouveau Testament (en Israël, depuis -1200) en font partie tardivement.

-- *M.J. Suggs, Book of Wisdom*, in : *Enc, Brit.*, Chicago, 1967, 23 : 600f., dit : "La philosophie grecque était l'héritière et, dans une certaine mesure, l'élève de l'ancienne contemplation de l'Orient". (A.c., 600).

Ex oriente lux

Traduit littéralement : "De l'Est, la lumière (de l'enseignement supérieur)" est un vieux dicton, farouchement contesté par les nationaux-socialistes allemands. Il exprime - malheureusement pour l'idéologie nazie - un fait historique vérifiable, dont, d'ailleurs, les mieux informés parmi les Grecs anciens étaient fermement convaincus.

Sémasiologie

(= théorie du sens) du terme "sage",

(a) "Sage", dans la langue antique, signifie, pour commencer :

(a)1. bien informé, car expérimenté et intellectuellement raisonnable (c'est-à-dire avec un "esprit") ; également appelé "développé" (c'est-à-dire culturellement supérieur) ;

(a)2. normatif, et donc consciencieux et socialement conscient.

(b) "Sagesse" signifie donc "développement général" ; c'était dans l'idée des "humanités", aujourd'hui quelque peu éjectée par la nouvelle idéologie éducative, c'est-à-dire "tout ce qui rend l'homme plus humain".

Un terme grec typique serait "paideia", auquel *Werner Jaeger, Paideia (Die Formung des griechischen Menschen)*, 3 Bde, Berlin, 1934/1936-1 ; 1936/1947-2, a consacré des pages immortelles.

Note-- Le moment agogique.

Un "moment" - du moins dans la philosophie hégélienne - est, compris dans le sens mécanico-dynamique, une confluence de forces qui travaillent en mouvement.

Eh bien, un tel moment agogique était présent dans l'ensemble de la "littérature de sagesse" antique-médiévale, qui était bien plus qu'une "théorie" de la vie abstraite.

L'"agogique" est tout ce qui (1) favorise l'émancipation (conduisant à une pensée et une vie indépendantes) et (2) sauve (conduisant à l'autosuffisance). La "paideia", dans le sillage de la "sagesse" orientale, est essentiellement émancipatrice et, par l'émancipation, salvatrice.

WDM 11.

C'était, du moins, la grande intention des meilleurs parmi les "formés" (paideia), les représentants. "sage" (philo-sophia).

Echantillon bibliographique sur le sujet :

-- W. Bieder, *Littérature de la sagesse*, in : B. Reicke/ L. Rost, *Dictionnaire biblique et historique*, Utr./Antw., 1970, 6 : 65/70 (compte rendu) ;

-- C.P. Keller, *ibid.*, 63/65;70v.

Note -- Aujourd'hui, il y a deux idées rivales sur l'éducation qui suppriment l'idée antique-moyenâgeuse des humanités :

(1) l'idée d'une "éducation anti-autoritaire" inhérente à la révolte étudiante de Mai 68 (Paris) et, plus récemment, l'idée d'une "éducation anti-autoritaire".

(2) L'idée de "spécialisation mathématique-technologique" inhérente aux technologies de pointe d'aujourd'hui.

Apparemment, les deux idées sont en train d'être reconsidérées. L'évolution récente de l'Université de Harvard (USA) en est un signe.

-- V. Grousset, *Un rêve pour les Français : un fils à Harvard*, in : *Le Figaro magazine* (Paris), 13.09.1986,124/126.

En elle, l'écrivain :

"L'étudiant ("junior"), en troisième année, étudie à fond aussi bien la littérature (au sens classique du terme) que la physique ou l'économie du Moyen-Orient.

Voyez le "principe de Harvard" (WDM 7) : les étudiants y viennent avant tout pour acquérir une solide "culture générale", ce qui, de toute façon, leur ouvrira les portes de toute entreprise.

Ce n'est qu'ensuite qu'ils se spécialisent (...) dans l'une des dix facultés". Ce qui prouve que l'ancienne idée grecque orientale de la sagesse ou paideia est loin d'être éteinte.

(2) L'idée grecque ancienne de "philo-sophia".

C.J. De Vogel, *Greek Philosophy, I (Thales to Plato)*, Leiden, 1950, 2, dit que le terme 'philo.sophia', philosophie, sagesse (= la meilleure interprétation), a essentiellement deux significations.

a.-- Développement général.

Il s'agit, bien entendu, de la signification antique-orientale que nous venons de décrire.

Hérodote d'Halikarnassos (-484/-424 : le fondateur, dans le langage de W. Jaeger, de la terre et de l'ethnologie (on dit habituellement le "père de l'histoire"), dans *Hist. 1:30*.

WDM 12.

Il convient de noter que le titre de l'ouvrage *d'Hérodote*, "*Historiai*", inquisitiones, contient une idée philosophique typique de la Grèce antique. Un "histor", un inquisiteur, un enquêteur, est soit un témoin oculaire, soit un rapporteur de récits de témoins oculaires.

Il est dommage que l'histoire de l'Église ait donné, pendant un court moment, au mot "inquisitio", enquête judiciaire, une connotation péjorative très regrettable.

Cela ne nous empêche pas de réintégrer le même mot, au sens sain - humain (ou plutôt *humaniora*), à savoir recherche. Et la recherche du principe, de l'archè, de ce qui régit un objet de recherche donné.

Thucydides d'Athènes (= Lat. : Thucydides (-460/-399 ; fondateur de l'idée encore parfaitement valable d'"historiographie scientifique").

Isocrate d'Athènes (= Lat. : Isocrate ; -436/-338 ; le grand "rhéteur" (professeur de sagesse ; -- plus tard, réduit à "professeur d'éloquence").

Il faut noter qu'Isokrates, qui, de par sa naissance, pensait plutôt en termes de protosophisme (le protosophisme étant un mouvement culturel, aux idées libérales de grande portée, entre -450 et -350), privilégiait l'idée d'une "éducation générale" comme base de sa "rhétorique" (WDM 1) ou théorie de l'éloquence ou de la persuasion. En cela, il s'opposait à un Platon d'Athènes, par exemple, qui concevait la "philosophia" comme une spécialisation approfondie.

b.-- Spécialisation en philosophie.

(1) La première spécialisation, plutôt scientifique, se trouve chez le déjà mentionné Thalès de Miletos (WDM 7 ; avec ses "hetairoi", amis-penseurs, à savoir le déjà mentionné Anaximandros (WDM 7) et le plus tardif Anaximenes de Miletos (-588/-524)).

Comme nous l'avons dit plus haut, ils ont approfondi l'idée de "sagesse" dans un sens philosophique physique et naturel : le "fusus" (= Lat. : natura, nature), c'est-à-dire l'ensemble (la totalité) des choses visibles et invisibles (l'être), passait, selon le principe "physique" milésien, par la même substance primordiale (matière mince, fine, fluide).

Cette chose même, comme nous l'avons vu (WDM 7), était la chose fluide et omniprésente, un principe, qui "déterminait" l'ensemble de la nature. -- Une telle spécialisation, la vraie, est naturelle.

WDM 13.

(2) La deuxième spécialisation, musicale cette fois, se trouve chez Puthagore de Samos (Lat. : Pythagore ; -580/-500) et les Paléopythagoriciens (-550/-300). La “fusus”, la nature, comprise comme l’ensemble de la réalité, reste centrale, comme chez les Milésiens, mais elle est abordée “musicalement”.

a. La “choreia”, la trinité de la danse, de la musique instrumentale et du chant (= poésie), domine la vision pythagoricienne de la vie et du monde. La danse, le son et le texte sont, dans le processus, régis (WDM 7) par :

(i) **nombre**, exprimable en nombre (le nombre de pas, le nombre de danses, le nombre de stances, etc.)

(ii) **la forme géométrique** (les formes des pas de danse, le “rhuthmos”, l’aspect “fluide” (lisse) déterminé géométriquement), dans laquelle la danse est moulée, par exemple),

(iii) **l’harmonie**, c’est-à-dire le jeu agréable de la danse, du son et de la parole. le mot qui résumait ces trois aspects était “arithmos”, numerus, “nombre” (compris dans le sens de nombre.forme.harmonie, bien sûr ; -- ce qui est généralement oublié). Egalement “metron”, mensura, mesure (i.e. norme). Ou loi “nomos”.

b. Le choreia était en accord avec le cosmos, compris comme “nombre.forme.harmonie”. Ainsi, la choreia n’était rien d’autre que de s’accorder à ce qui, dans l’univers immense et, pour le pythagoricien, divin, à sa manière “cosmique”, était choreia, c’est-à-dire danse, son (pensez à “l’harmonie des sphères”) et harmonie. L’homme et le cosmos ne faisaient qu’un, un seul son.

c. La choreia avait pour but agogique, dans la mentalité du pythagoricien, d’édifier le bien-être (WDM 10). Eh bien, tout le bien-être se situait dans ce qui, dans les cultures archaïques, était appelé “psuche”, anima, âme. Danser, chanter et faire de la musique mobilisait, activait et rétablissait l’âme, notamment en l’accordant à l’“âme” du cosmos (âme de l’univers, âme du monde).

L’âme” signifie donc d’abord la substance sphérique, c’est-à-dire la substance cosmique (“physique”) raréfiée, primordiale, “subtile” ou fluidique. Ce n’est qu’à ce moment-là que nous avons compris le terme “âme” dans le sens de principe de vie, qui, dans la mentalité de l’époque, était fin ou raréfié. Comme l’explique précisément J. Zafiropulo, *Empedocle d’Agrigente*, Paris, 1953, surtout o.c., 35/44 (*Le milieu, l’appartenance*).

WDM 14.

-- A. Volten, *Der Begriff der Maat in den Aegyptischen Weisheitstexten*, in : F. Wendel et al., *Les sagesse du Proche-Orient ancien*, Paris, 1963, 73/101, confirme la thèse de Zafiropulo, à partir notamment du savoir égyptien ancien de nature sapientielle (sagesse).

Note. - Dans la mesure où la substance grossière (dont nous faisons tous l'expérience directe) était également conçue comme "fluide", "traversante", une telle opinion est appelée "hylozoïsme" (hulè = materia, substance ; zoë = vita, vie). Même la substance du bois mort - pour l'occidental rationnel des Lumières - était considérée comme étant, d'une manière ou d'une autre, vivante (animatisme) ou animée (animisme).

On comprend ainsi qu'avec le temps, les centres pythagoriciens, surtout les plus progressistes, ont développé une philosophie qui a fait de la musique, de l'arithmétique, de la géométrie et aussi de l'astronomie (science céleste), de véritables sciences professionnelles.

Mais toujours de manière à ce que l'âme (surtout l'âme de l'être humain, considéré comme susceptible de se réincarner (c'est-à-dire d'avoir plus d'une vie terrestre) reste centrale. Le paléopythagorisme est resté fondamentalement une psychagogia, une éducation de l'âme, bien qu'il soit devenu une philosophie spécialisée.

Fallibilisme.

"Fallibilisme" est un terme qui a été mis en avant par Ch. S. Peirce (WDM 8). Mais le terme "philosophia", du moins dans le langage paléopythagoricien, signifie, littéralement, "faillibilisme-en-substance".

Pour Pythagore, la sagesse était un attribut exclusivement divin. Si les terriens possédaient la "sagesse", c'était par leur participation à la divinité.

Par lui-même, l'homme n'était capable que de "philo-sophia" : du "désir" (comme l'ont si bien traduit nos ancêtres néerlandophones) de sagesse. Malheureusement, même les experts ne connaissent plus la signification de certains des termes techniques de la philosophie utilisés à l'époque.

(3) La troisième spécialisation philosophique archaïque était les éléates, à propos desquels WDM 2. Il n'y avait pas de spécialisation purement physique (milésien) ; il n'y avait pas non plus de psychagogie(k) principalement musculaire (pythagoricien) ; - mais une spécialisation principalement logique-ontologique était caractéristique.

WDM 15.

(3) *Ce que la philosophie actuelle n'est pas.*

La philosophie, aujourd'hui, est la continuation ininterrompue de l'apparition du thalétisme à Miletos, la grande ville portuaire de la petite Ionie asiatique.

Oui, en effet, c'est à Paris, en 1900, qu'ont été fondés les Congrès philosophiques internationaux, qui ont lieu tous les quatre ans. Et le 13.09. 1948, la Fédération internationale des sociétés de philosophie est fondée à Amsterdam. C'était après la création de l'Institut international de philosophie, fondé en 1937 pour fournir une bibliographie.

Ce qui est frappant dans tout cela, c'est que les onze sociétés internationales et les nombreuses sociétés nationales - par exemple, en 1948 - ont un triple caractère :

- a. Continental - principalement l'Europe occidentale,
- b. La Russie soviétique (ainsi que les pays soviétisés également présents dans toutes les grandes régions du monde),
- c. les pays anglo-saxons (Angleterre, USA),-- ils ont chacun une philosophie dominante.

Définition de la philosophie.

Nous disons plutôt ce que la philosophie n'est pas (la méthode d'élimination).

a.-- *Affaires mondiales et philosophie de la vie.*

Toute philosophie un peu élaborée contient, bien sûr, une vision de l'univers (le monde) et de la vie (l'existence humaine). Mais l'inverse n'est pas vrai : une vision du monde et de la vie - on aime aussi utiliser le terme allemand "Weltanschauung" - n'a pas, en soi (nécessairement), le degré de justification (méthode ; WDM 8) caractéristique de la pensée philosophique stricte.

Note --

(À ne pas confondre avec le bon sens ! Le "bon sens" (c'est-à-dire la perspicacité) est appelé "commun" dans la mesure où il est commun à de grands groupes et, par conséquent, pas trop spécialisé (WDM 12).

(a)1.-- *Claude Buffier, S. J., Traité des premières vérités ; Paris, 1717, est une première tentative moderne d'exprimer les vérités fondamentales présentes dans tous les êtres humains.*

(a)2. *Thomas Reid (1710/1796), An Inquiry (WDM 12 : inquisitio) into the Human Mind on the Principles of Common Sense (1764), poursuit, dans les pays anglo-saxons, l'analyse de Buffier des vérités fondamentales du sens commun.*

WDM 16.

Buffier voulait étendre la philosophie cartésienne aux représentations “claires et évidentes” du sens commun ; Reid voulait étendre l’idée de Hume de “jugement direct” (quelque chose comme “saisie intuitive”) de la moralité aux certitudes de base - ressenties intuitivement - inhérentes au “sens commun”.

Ainsi, les deux pionniers ont ouvert la voie à ce que l’on appelle la philosophie du Common Sense, qui, dans son aile anglo-saxonne, est également appelée “école écossaise”. Ce type de philosophie continue à ce jour à avoir un effet dans presque tous les pays. Ne serait-ce que parce que, par nécessité, toute idée scientifiquement spécialisée est - au départ, dans l’esprit du scientifique lui-même - pré-scientifiquement présente.

1. Modèle appliqué.

Lorsque S. Freud (1856/1939), le fondateur de la psychanalyse, introduit pour la première fois l’expression “supprimer (consciemment)” et/ou “réprimer (inconsciemment)” des états émotionnels désagréables ou socialement inacceptables, il est clair, par exemple, que l’homme de la classe ouvrière - le détenteur prééminent du bon sens - sait aussi une telle chose, lorsqu’il dit : “Anneke n’aurait pas su une telle chose”.

Conclusion - L’esprit commun a, apparemment, quelque chose comme une pré-philosophie, une pré-science.

2. Modèle appliqué.

La philosophie existentialiste dont le précurseur, Søren Kierkegaard (1813/1855), en lançant l’idée d’“exister” (en tant qu’être humain fini, sur cette terre, confronté au Dieu biblique, existant;- note : il ne s’agit pas de l’idée traditionnelle d’“existence” (au sens d’existence réelle, propre à tout être)), comme contrepartie de toute “fuite du monde et de la vie”, surtout théorique, a mis le sens commun à l’honneur central, en quelque sorte, en supposant, avec les phénoménologues (Edm. Husserl : WDM 5), que la vision de l’univers et de l’“existence” constitue le fond général de toute philosophie et, en fait, de toute science professionnelle ; -- en fait, que cette même vision, qui est le fruit du Common Sense, continue à constituer son fond.

(b) L’œuvre d’art.

Prenons, par exemple, la *Divina Commedia* de *Dante Alighieri* (1265/1321), une œuvre qui décrit de manière poétique un voyage imaginaire à travers les Enfers (Enfer, Purgatoire) et le Paradis. Ou encore, pensez à *JW Goethe* (1749/1832), Sur l’*architecture allemande*, un ouvrage dans lequel il décrit la cathédrale gothique, dans une analyse élogieuse.

WDM 17.

Ce que l'on appelle "l'œuvre artistique" (en clair : l'œuvre d'art), si elle n'est guère plus qu'un banal travail artisanal (et encore), porte en elle un monde et une philosophie de vie.

(c) La religion.

1. Le terme latin "religio", religion, semble provenir de "religere" (analogue à "respicere", respecter), le pendant de "negligere" (négliger). La religion a, en effet, toujours été l'observance de tout ce qui est extérieur et/ou surnaturel. Puisque tout ce qui est extérieur et/ou surnaturel est en même temps dans et au-dessus (hors) de la nature (fisis natura) - du moins selon tout ce qui est religion - toutes les religions contiennent une vision du monde et une vision de la vie.

2. - *M.D. Despland, Religion*, dans : *P. Poupard, dir. Dictionnaire des religions*, Paris, 1984, 1421, donne comme définition de la religion :

"Une religion est un système cohérent de croyances et de pratiques, portant sur "des choses sacrées"" (Définition tirée de E. Durkheim (1858/ 1917), le célèbre sociologue français). -

Dans le langage ecclésiastique traditionnel de l'Occident, cependant, le " sacré " (appelé aussi " le sacré ") se divise en " le surnaturel " (tout ce qu'on appelle " miracle " (paranormal)) et le " strictement surnaturel ", qui se limite strictement aux religions bibliques (judaïsme, christianisme).

On peut d'ailleurs constater que l'idée de "nature" (brièvement évoquée dans WDM 12), inhérente à la première philosophie spécialisée des Milésiens, sous-tend ce double concept. La différence, cependant, est que pour les Milésiens, la "nature" comprenait également l'extérieur et - en principe, du moins - le surnaturel, alors que dans le langage de l'Église, la nature, l'extérieur et le surnaturel représentent trois domaines strictement distincts.

Et le Milesien et l'Église utilisent le langage pour signifier la totalité (c'est-à-dire "ce qui est") de la réalité. Et donc, encore une fois, il y a une sorte de vision du monde et de philosophie de la vie, qui, d'ailleurs, diffère beaucoup d'une religion à l'autre, bien que tout, dans ces religions, tourne autour d'un seul et même noyau : "le sacré" (l'extra-et le surnaturel).

WDM 18.

b.-- Idéologie,

Déjà abordée dans le document WDM 1, la notion d’“idéologie” doit maintenant être définie plus précisément.

(A) C’est le philosophe sensualiste (réduisant toute connaissance au “sensus”, aux sens) Destutt de Tracy (1754/1836), qui a utilisé le premier le terme “idéologie”, au sens d’“analyse des idées” (où le terme “idées”, bien sûr, n’est pas utilisé au sens platonicien (structures pré-données), mais au sens cartésien-lockien (simples représentations situées dans notre conscience)).

(B) En bref : une “idéologie” est, du moins dans notre usage linguistique (propre à ce cours) - car le terme varie parfois, selon le sens, d’un auteur à l’autre,

(1) Une construction de pensées, conçue par une ou plusieurs personnes,-- d’où l’élément de non-réalité, qui se retrouve dans presque toutes les définitions,

(2) au service d’une “cause” (intérêt).

Avec ce deuxième élément de définition, nous suivons l’opinion de *Karl Mannheim* (1893/1947 ; marxiste hongrois ; fondateur de la sociologie de la connaissance), dans son *Ideologie und Utopie* (1919).

La “cause” en question est, généralement, celle d’un groupe social (un lobby (groupe de pression actif en coulisses), une classe) ou encore d’un individu fort (Staline, Hitler).

Certes, une idéologie, si elle est suffisamment développée, est une sorte de vision du monde et de philosophie de vie. Il est également certain qu’un certain nombre de philosophies ont une orientation idéologique parfois cachée ou très claire. Cela ne signifie pas que, philosophiquement parlant, ils sont totalement sans valeur, loin de là. Dans ce cas, ils servent de simple lemme (hypothèse de travail),

c.-- Études professionnelles.

1. “ Les empiristes (*note : les philosophes qui, comme Destutt de Tracy (ci-dessus), se fient uniquement à l’expérience sensorielle*) séparent complètement la philosophie de la théologie (cf. WDM 1). (...)”

Mais immédiatement, leur philosophie était tombée dans une dépendance intrinsèquement (= intérieurement) encore plus dangereuse vis-à-vis des sciences naturelles” (*R. Eucken* (1846/1926), *Die Lebensanschauungen der groszen Denker* (1890), 323). (*O. Willmann, Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke (in historischer Anordnung)*, Kempten/Munich, 1909,85).

WDM 19

2. Willmann, o.c.,102, note que, au siècle dernier, un certain nombre de penseurs occidentaux ont remplacé l'ontologie (la métaphysique) par la science professionnelle (par exemple les psychologues, qui pensaient, par exemple dans le sillage d'un J.Nikolaus Tetens (1736/1805), qu'ils pouvaient traiter la théorie de la réalité de manière purement psychologique).

Modèle appliqué.

Auguste Comte (1798/1857), le "père" du positivisme ou de la philosophie, qui se fonde uniquement sur les sciences "stellaires" ou "positives" ou subjectives. Il a même cru voir à l'œuvre une sorte de "loi" historico-scientifique, qu'il a appelée "La loi des trois états".

L'humanité, culturellement parlant, passe d'abord par une étape théologique (wdm 17 : religion), -- puis par une étape métaphysique (Comte entend par là : constructions de pensées étrangères au monde), -- enfin par une étape "positive" (comprendre : scientifique). Il était convaincu que, déjà à son époque, la culture moderne-occidentale évoluait vers une société industrielle, d'envergure planétaire, dans laquelle le travail serait organisé scientifiquement, la prospérité augmenterait de façon spectaculaire et les masses laborieuses prendraient le dessus.

Modèle appliqué.

Vers 1880, en partie sous l'influence de Comte, le scientisme est apparu comme l'"héritage étroit et caricatural du positivisme". (A. Noiray, dir., *La philosophie*, Paris, 1972-2, 71).

En latin, "scientia" signifie "science". Le "scientisme" signifie donc, comme par exemple le "psychologisme", une exagération de la relation entre "philosophie/science".

Un jugement de valeur.

Comme nous l'avons déjà mentionné (WDM 12), la philosophie grecque était, dès le début, inséparable de la science professionnelle (voir également WDM 14). Mais, comme déjà indiqué dans la GDE 1, la philosophie reste, avant tout, une étude des fondements de la science professionnelle, même si elle peut continuellement apprendre de l'angle des scientifiques professionnels.

Conclusion générale.

Bien que les philosophes représentent toujours un certain "Weltbild" (M. Heidegger), la philosophie n'est pas, sans conteste, une vision du monde et de la vie.

Bien que les philosophes deviennent invariablement des idéologues quelque part, facilement, la philosophie n'est pas une idéologie.

Même si les philosophes vont de personnes qui n'ont pratiquement aucun intérêt pour les sciences à des personnes qui se consacrent avec rage à une spécialisation ou une autre, dans un domaine positif, la philosophie n'est pas une science ou la "synthèse" (comme le préconisait un Comte) des différentes sciences.

WDM 20.

Ce qui est la philosophie actuelle.

La philosophie est, depuis Thalès de Miletos,

A.1. un ensemble d'idées

A.2 de préférence développé en un système (ensemble cohérent),

A.3. testable (d'une manière scientifique ou non),

B. les intuitions qui se rapportent à la totalité, à la réalité globale en tant que telle, ou du moins qui analysent une partie de celle-ci, mais située dans cette même totalité.

I.B. *Ontologie.*

Nous avons déjà décrit, de façon sommaire, l'"ontologie". WDM 2v. : théorie de la réalité (totale).

Échantill. bibliogr..

-- O. Willmann, *Abriss der Philosophie (Philosophische Propädeutik)*, Wien, 1959-5, 329/460 (*Historische Einführung in die Metaphysik*) ;

-- Désire Mercier (1851/1926), *Métaphysique générale ou Ontologie*, Louvain/Paris, 1923-7.

Note : Il existe, bien sûr, d'innombrables traités, bons et mauvais, sur l'ontologie. Mais les travaux ci-dessus sont solides, -- ne serait-ce que parce qu'ils ne sont pas l'œuvre d'un seul penseur, mais le résultat de ce que Parménide (WDM 2) a commencé et qui a été précisé par d'innombrables autres. Il n'y a rien de plus contestable qu'un penseur qui pense pouvoir, dans un jet de (pseudo)génie, concevoir une ontologie (radicalement) nouvelle !

Le terme "ontologie".

Le terme explicite "ontologie" a été introduit par Joh. Clauberg (+1665). Dans sa *Metaphysica* (1646), il dit que l'"ontologia" est "un type de science qui s'attache à l'être en tant qu'être, c'est-à-dire dans la mesure où l'être est".

Ceci est littéralement écrit depuis Aristote (WDM 2) ! Tout ce qui est réel, considéré dans la mesure où il est "réel", voilà ce que signifie cette formule particulière.

Clauberg poursuit : " L'être(de) est une 'natura' (*noté* : quelque chose), propre à tout (*note* : commun) et à tout être séparé (singulier) : une telle science, il l'appelle 'catholica', 'universalis' (universelle).

WDM 21

Avec cela, Clauberg veut dire qu'en dehors de l'être (= la réalité) - il n'y a rien d'absolu (= tout à fait). - On dit aussi qu'en dehors de l'"être", seul "l'absolu ou le néant total" existe. Mais ne vous y trompez pas : "le rien absolu" est le rien absolu.

Un autre nom pour "général" est "transcendantal" : on dit que le concept d'être est transcendantal (il englobe tout, transcende toutes les limites de la réalité).

Types d'ontologie.

Compte tenu de l'ambiguïté (= possibilité de plus d'une interprétation) de la réalité totale, il n'est pas surprenant que G. Thinès/A. Lempereur, *Dictionnaire général des sciences humaines*, Paris, 1975, 673, parle de l'ontologie dite "métaphysique" (= traditionnelle), par opposition à l'ontologie "formelle" d'Edmundston. Husserl (1859/1938 ; fondateur de la phénoménologie intentionnelle) ou l'ontologie "fondamentale" de son élève Martin Heidegger (1889/1976 ; l'interprétation "existentielle" de l'ontologie traditionnelle : WDM 16).

Tout cela constitue soit des variantes de la grande tradition (parfois seulement en disant la même chose avec des mots différents !), soit simplement des déviations, - à tel point qu'on peut se demander s'il s'agit encore d'une véritable ontologie (par exemple, l'ontologie "fondamentale" de Heidegger est plutôt une science de l'homme (et donc la sienne), mais impliquée dans et formulée en termes d'"ontologie").

A. L'ontologie de Fouillée.

Alfred Fouillée (1838/1912), connu dans la psychologie idéaliste pour son "idée-force", conçoit la métaphysique (ontologie), dans la pure tradition platonicienne, analogue aux sciences professionnelles. On prête attention au titre de son œuvre principale "*L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience*" (Paris, 1889).

Qu'est-ce que Fouillée entend par là ?

"La spéculation (c'est-à-dire l'acte de concevoir avec son esprit (intellect/raison)) est une méthode caractéristique à la fois de la métaphysique et des lents progrès de la science professionnelle. Loin d'être seulement typique de la métaphysique, la spéculation est indispensable à la science professionnelle qui, en tant que "vue à distance" (c'est-à-dire en tant que projet, hypothèse), la lie à la perception, en tant que "tact immédiat" (c'est-à-dire en tant que contact direct avec la réalité).

WDM 22.

L'ont démontré magnifiquement *Claude Bernard* (1813/1878 ; il a établi les règles de la méthode expérimentale dans son *Introduction A l' Etude de la médecine expérimentale* (1865)), *Hermann L.F. von Helmholtz* (1821/1894 ; scientifique allemand, connu pour sa formulation du principe de conservation de l'énergie (il est, à la fois, l'un des fondateurs de l'énergétique actuelle)), *Louis Pasteur* (1822/1895 ; fondateur de la microbiologie)

a. Déjà Aristote de Stagire (le "Stagirite", le fondateur à la fois de la logique formelle, dans sa forme élaborée, et de l'ontologie, également dans sa forme élaborée (WDM 2) ; -384/-322) avait dit que "connaître est concevoir" (*note* : poiein, conception) et que, par exemple, pour connaître quelque chose - prenez une figure géométrique - il faut d'abord la concevoir en pensée ou sur papier.

b. - Dans le même esprit (= mentalité) on pourrait dire que - pour connaître les choses réelles, -- par exemple les orbites de la planète Neptune - on doit les "construire dans son esprit (= mental/ raison)".

En d'autres termes, les forces inhérentes à la nature doivent être comprises comme des idées qui, une fois vérifiées, deviennent à leur tour des forces.

Conclusion : la construction idéale est donc le principe le plus fécond de la méthode scientifique". (o.c., 96).

La méthode lemmatique-analytique.

Nous venons de dire que Fouillée, avec ce point de vue, se situe "dans la pure tradition platonicienne".

En effet, Diogène Laërtios (entre +200 et +300), 3:24, rapporte : " Platon fut le premier à donner l'analyse au Thasien Léodamas ".

(1) Le début, le point de départ, de la recherche platonicienne typique est donc un lemme, une conception, -- une représentation dans notre esprit (esprit/raison), que l'on croit correcte (cf. l'abduction de C.S.S. Peirce : WDM 8).

(2) La recherche elle-même est appelée par Platon " analisis " littéralement : dissection, analyse. On dissèque, en effet, les relations, dans lesquelles le lemme est engagé, jusqu'à obtenir soit la vérification, soit la falsification (les deux formes principales de vérification) du lemme.

Comme le dit O. Willmann, quelque part, le nom complet de cette méthode n'est pas "méthode analytique", mais "méthode lemmatique-analytique".

WDM 23.

C'est ce qu'écrit Fouillée :

“La méthode empirique, inhérente aux sciences naturelles - selon Claude Bernard - a besoin d'une “idée directrice”. Cette idée directrice est par exemple une loi imaginée (*note* : conçue), mais qui, à ce jour, n'a pas été vérifiée.

“L'empirisme (*note* : la tendance à croire que la science professionnelle n'a besoin que de “faits” et d'aucune idée directrice) peut être utile pour accumuler des “faits”, mais, pour construire la science, il en est incapable : un véritable expérimentateur, qui ne sait pas ce qu'il cherche, ne comprend même pas ce qu'il trouve”. (Citation de l'ouvrage de Bernard).

Fouillée, dans le style platonicien (Platon prenait pour modèle la science géométrique de son temps), poursuit, dans le même contexte, immédiatement :

“Une expérience est d'abord conçue (“construite”), construite (dans le langage de Fouillée). Il est ensuite soumis à des tests (“vérification”).

Cela n'est pas sans analogie avec la méthode des géomètres :

(i) ils supposent que la question a déjà été résolue (*note* : lemme) ;

(ii) ils raisonnent les déductions de cette hypothèse (*note* : analyse)” (o.c.,79/80).

Immédiatement après, Fouillée conclut en disant que, outre l'ontologie (métaphysique), les sciences expérimentales et mathématiques présupposent également une hypothèse (lemme) avant de conclure, grâce aux conséquences tirées de cette hypothèse et testées selon les maximes spécifiques de chaque science (analyse).

C'est cette méthode que nous préconisons dans ce cours.

Deux types de méthode platonicienne.

W.N.A. Klever, *Dialectical thinking, (On Plato, mathematics and the death penalty)*, Bussum, 1981, 44/48, indique deux modèles d'application de la méthode lemmatique-analytique,

(1) Il y a le type de “science”, qui est réalisé par l'esprit discursif (raisonnement), comme - de manière prééminente - dans les mathématiques de son époque. L'“âme” (chez Platon, comme chez les Pythagoriciens, toujours centrale ; (WDM 13) part des hypothèses (les axiomata, - les notions préconçues, les jugements (propositions)), pour construire, par l'analyse, toute la science du sujet (méthode axiomatique-déductive).

WDM 24.

Platon explique : “ Je pense que vous savez que ceux qui pratiquent la géométrie et l’arithmétique - et d’autres sciences similaires - présupposent des choses telles que “ le pair et l’impair “ (*note* : une systémie ou une paire d’opposés), “ les figures “ trois sortes d’angles “ - et des choses similaires - selon la méthode de chacun - et, comme s’ils savaient tout cela, l’utilisent comme des suppositions.

En d’autres termes, ils ne jugent pas nécessaire - ni pour eux-mêmes ni pour les autres - de les justifier, comme si elles étaient évidentes pour tout le monde.

Par conséquent, ils partent de ces prémisses et procèdent au reste (*c’est-à-dire à leur travail scientifique*) de manière à atteindre, à la fin, ce qui était l’objectif déclaré dès le départ”. (*L’État* 510 c/d).

Platon reflète, ici, le modus operandi du mathématicien contemporain. Mais un certain David Hilbert (1862/1943), en 1898 (*dans ses Grundlagen der Geometrie*), tente, non sans verser lui-même dans des opinions contestables (du moins selon certains mathématiciens), de rétablir littéralement la géométrie euclidienne : il déclare :

(1) une liste de vingt-sept axiomes (*c’est-à-dire des affirmations non prouvées, mais simplement postulées*) et

(2) un ensemble d’opérations logiques (qui ne sont autorisées qu’à l’exclusion de toutes les autres), à partir desquelles, grâce à l’introduction de nouveaux concepts et notions, toute la géométrie est déduite.

Ce que fait Hilbert n’est que la forme raffinée de ce que Platon, en son temps, voyait les mathématiciens faire. Il appelle cela le travail de la “dianoia”, l’esprit discursif ou “raison” (“ratio” en latin).

Klever appelle cette méthode “la méthode de réflexion prospective”.

(2) Il existe cependant un type de “ science “ - que Platon appelle “ dialectique “ - que Klever désigne sous l’excellent nom de “ méthode à rebours “.

Dans ce type de dialectique, on peut, par exemple, partir des hypothèses de travail des mathématiques (nombres, figures spatiales), non pas pour “raisonner” à partir d’elles, mais pour répondre à la question : “Comment l’univers (étant) est-il constitué pour que des choses telles que des nombres et des corps géométriques y soient possibles ?” (WDM 1).

C’est le travail du “nous”, de l’esprit, au sens strictement platonicien. Or, c’est exactement ce que fait l’ontologue.

WDM 25,

Note-- W. Klever, *Een epistemologische vergissing ?*, in : J. van Rijen e.a., *Aristoteles (Zijn betekenis voor de wereld van nu)*, Baarn, 1979, 36/47, fait remarquer qu'Aristote aussi, à propos de la pratique de la science cette fois, part du principe que le travail scientifique n'est pas le point de départ de principes (prédéterminés), mais (précisément) la recherche des bonnes prémisses,--ceci, afin de pouvoir expliquer les faits observés. En d'autres termes, platonique : des phénomènes (les données visibles et tangibles) à l'arrière-plan ("principes" ; WDM 8).

Note : Les GDE 2 et 9 nous ont appris le schéma logique (dé- et réduction) que J. Lukasiewicz a proposé. Il s'agit de la "formalisation" (réduction à une formule courte) de la méthode lemmatique-analytique dans sa double application (logique-mathématique et expérientielle).

Le concept d'"être",

Nous savons maintenant ce que signifie " ontologie " (WDM 20) : se demander " comment l'univers (tout) se tient pour que les phénomènes, les données visibles et tangibles, qui s'imposent à notre conscience soient, comme une évidence immédiate, possibles (concevables, compréhensibles) ? ".

La réponse à cette question, du moins dans la grande ontologie traditionnelle, se concentre dans l'idée d'être. -- d'où cette brève analyse.

a.-- une première définition, celle de la réflexion.

M. Heidegger (cf. WDM 21), *Sein und Zeit*, I, Tubingen, 1949-6 (1927-1), 17, dit : "Être humain ('Dasein'), c'est (i) être (ii) d'une certaine manière.

En particulier : (i) en étant lui-même, (ii) l'homme comprend, d'emblée, "une telle chose qu'être".

Dans le langage du bon sens (WDM 15), cela se lit comme suit :

(i) parce que nous sommes nous-mêmes (nous existons réellement, -- et à notre manière, humaine)

(ii) nous savons dans une certaine mesure ce qu'est l'"être" en général.

En d'autres termes : en nous examinant (introspectivement), alors que nous sommes " là ", nous nous situons, avec l'esprit (intellect/esprit), dans l'ensemble de l'être. nous avons donc une idée de première puissance (WDM 21), à savoir que

(1) conception unilatérale de l'être humain (puis purement individuelle)

(2) comme une vague impulsion à penser à l'être en général (transcendental : WDM 21).

Pour le dire platoniquement, cette vague idée de l'être est notre lemme initial, qui, par conséquent, est ouvert à une analyse ultérieure.

WDM 26.

Il faut noter que Heidegger attend davantage de cette méthode réflexive que de la méthode conceptuelle traditionnelle.

1. Mais *Aristote* avait déjà prévenu : “Einai”, l’être, n’est pas une caractéristique d’une chose donnée. Par conséquent, chaque fois que l’on dit “on” (l’être), c’est, encore et toujours, un “psilon”, un mot vide, car il ne dit rien (*note* : concernant un fait singulier). Ce n’est qu’en liaison avec un autre terme ayant un sens que le mot “être” acquiert une signification. (*Peri herm. (Doctrine du Jugement)* 3, in fine).

Que veut dire Aristote par là ? Simplement ceci : pour caractériser quelque chose qui diffère de l’être, n’utilisez jamais l’être, car l’être s’applique à tout. Et, par conséquent, à rien de concret qui diffère de l’être.

Mais aussi l’inverse : par exemple, faire comme Heidegger et penser que, en décrivant l’être de l’homme, le démêler sans fin, comme il est capable de le faire, c’est aussi bien que rien dans la mesure où l’on veut mieux connaître l’être en général (l’être transcendantal) en le faisant ! Nous ne voyons guère à travers notre propre “être” : que nous apporterait cette connaissance trop imparfaite pour connaître l’être en général ?

Conclusion : la méthode de réflexion (en boucle) ne nous mène pratiquement nulle part.

b.-- La méthode conceptuelle classique.

Heidegger lui-même nous met sur la voie : dans son *Einführung in die Metaphysik*, Tübingen, 1953, 138, il dit : “(Dans la langue de Platon) “ousia” peut signifier deux choses :

- (1) la présence (‘Anwesen’) de quelque chose qui est présent et
- (2) ce présent dans le ‘quoi’ de son être (‘im Was seines Aussehens’). ”

P. Fürstenau, *Heidegger (Das Gefüge seines Denkens)*, Frankf.a.M., 1958, 118, ajoute à cette citation de Heidegger : “ C’est ici que se trouve l’origine de la distinction entre ‘existentia’ (*note* : existence effective) et ‘essentia’ (*note* : manière d’être). - “Daszsein” et “Wassein” (Idée).

Il convient de noter que la paire d’opposition ou systechia “existentia/ essentia” (WDM 16) nous a été transmise par le Moyen Âge.

Un rappel.

Ces concepts très abstraits deviennent mémorables lorsqu’ils sont liés à des exemples frappants.

Prenons les héros du roman d’aventures de l’Antiquité tardive d’Héliodore d’Ephèse (= Ephesus ; entre +300 et +400), intitulé *Aithiopika* (littéralement : Histoires éthiopiennes).

WDM 27.

Dans ce roman d'aventures s'imbrique une très belle et émouvante histoire d'amour platonicienne, dont les acteurs (= personnes impliquées) sont Théagène et Charikléia. D'un point de vue ontologique, on peut poser une double question :

(a) la question : "Que sont Theagenes et Charikleia ?" (à laquelle la réponse est par exemple "Ce sont des Hellènes (= Grecs) qui se sont perdus en Egypte") ;

(b) la question ou : "Ces héros existent-ils vraiment dans le roman d'Héliodore ?" (= la question de savoir s'ils existent, apparaissent dans ce roman, est répondue par la réponse that - : "En effet, ils apparaissent dans ce roman" (ce qui signifie qu'ils s'y trouvent effectivement (réellement)).

Un hommage romantique.

(1) WDM 19 nous a fait découvrir une première philosophie du XIXe siècle, dans laquelle le ça (réponse à la question ou) joue le premier rôle : le Positivisme (ou "Philosophie positive") d'Auguste Comte.

(2) Le même XIXe siècle a cependant un pendant romantique, à savoir la philosophie positive du Père W.J. Schelling (1775/1854), un vrai romantique et en même temps un penseur de premier ordre (par exemple, très estimé par Ch. S. Peirce (WDM 8 ; 1422)).

Non seulement - comme l'appelle Schelling - la philosophie "négative" (c'est-à-dire purement abstraite-rationnelle) des rationalistes éclairés, qui ne s'intéressaient qu'au "quoi" (l'être), mais aussi la philosophie "positive", caractéristique du romantisme, qui garde en vue aussi bien le "quoi" ("essentia", l'être) que le "cela" ("existentia", l'existence réelle), sont, ensemble, la philosophie véritable et complète.

Échantill. bibliogr. ;

-- H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 19/23 (Joseph Schelling).

Les six transcendentaliens.

Le couple platonicien typique "essence/existence" (appelé ainsi dans la philosophie scolastique) est l'essence des six concepts transcendentaliens (WDM 21).

O. Willmann, *Die wichtigsten Phil. Fachausdrücke*, 61f., les nomme : ce qui possède à la fois l'essence (manière d'être) et l'existence (factualité) peut être saisi et interprété comme indépendant parce qu'existant en soi (ce que Parménide reconnaissait déjà (WDM 5)) (dans ce cas, les scolastiques l'appellent "res", chose - pensez au "réel" français et à notre "réalité") ; la même chose peut être saisie comme distinguable ("discriminant" se dit aussi), à savoir. En tant que différent du reste de l'être(de) - qui est dichotomie (complémentation) -, et, ensuite, dans la scolastique médiévale, il porte deux noms.

WDM 28.

1. Le premier terme est appelé “aliquid” (quelque chose).

2. La seconde est appelée “forma”, forme de créature (à distinguer strictement, par exemple, de la “forme” purement géométrique (mathématique spatiale) (qui s’oppose à ce que l’on appelle le “contenu” ou la “matière” qui est “coulée” dans cette “forme”).

Note - Que le “morphème”, forma, forme, soit autre chose que la “forme” (configuration) purement matérielle-géométrique, est évident d’après ce que les scolastiques disent de cette forme : c’est le principe (WDM 7v.) - c’est-à-dire ce qui gouverne - et est, à la fois,

a.1. être (mais comme une raison ou un motif distinctif),

a.2. la ou les lois, “lex”, c’est-à-dire le principe cybernétique ou directeur (qui régit la téléologie ou la finalité de quelque chose, aliquid),

a. 3la mensura (grec : metron), “mesure”, ou, également, “mode”, mesure, c’est-à-dire la norme (ce qui régit le comportement de quelque chose) ;

b. la “ratio”, le fondement de l’être, c’est-à-dire ce dont l’aspect déterminable pour nous (car phénoménal ou visible et tangible) tire son origine (c’est-à-dire l’idée au sens platonicien, dont nous reparlerons).

Remarque : le second “transcendental” peut également être caractérisé d’une autre manière.

Être “quelque chose” (et non pas rien), c’est

a. être différent du reste (complément) et

b. encore “être là”, c’est-à-dire occuper une place bien définie dans l’être (quelque chose, dont on reconnaît à la fois l’essence (être autre chose) et l’existence (être là, au milieu du reste).

Voilà pour les deux premiers transcendantalismes, qui constituent la base d’une théorie de l’information ontologique.

Les quatre suivants sont :

1.- “Ens” (grec : “on”), être, qui nomme simplement l’essence et l’existence à la fois ;

2.a. “Unum”, l’un, c’est-à-dire l’être dans la mesure où il est indivisible, “un”, en lui-même (même s’il a de nombreux aspects ou parties ; cf. les idées de “collection” et de “système” (ce dernier est habituellement appelé “système”)) ; comme on l’a vu, WDM 3v., ce transcendental est la base de l’harmologie (théorie de l’ordre) ;

2.b. “Verum”, “vrai” (dans le sens de susceptible par “l’esprit” (= raison et raison) ; qui apparaît, quand on cherche “le fondement suffisant”, (WDM 8), c’est-à-dire la signification (non-absurdité), de quelque chose : - la base de l’épistémologie (= théorie de la connaissance ; -- aussi appelée “gnoséologie” (“gnosis” = connaissance)) ;

2.c. “Bonum”, “bon” (= valable, dans le sens de susceptible de jugements de valeur), -- base de l’axiologie (théorie de la valeur).

WDM 29.

Pour résumer.

Ens, être, c'est-à-dire *essentia* et *existentia*, mode d'être et fait d'être, -- res, être en soi, indépendant de toute fantaisie purement subjective ('*kath'heauto*', quelque chose selon cette chose elle-même,-- selon Parménide), *aliquid* (quelque chose) ou *forma* (forme d'être), par lequel l'information sur cet être, ens, unum, unité dans ce même être, base de toute théorie des ensembles ou des systèmes ('*harmologie*') -- *verum*, connaissabilité, perspicacité, intelligibilité, base de toute théorie de la connaissance et de la science, *bonum*, valeur, base de toute axiologie ou théorie de la valeur.

C'est ce que, dans la lignée platonicienne, la scolastique entendait par l'idée de "réel" ; tout ce qui n'y correspond pas est falsifiable, c'est-à-dire vécu comme irréel.

Note : O. Willmann, *Geschichte des Idealismus III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 1036, dit que les transcendantalismes sont nés de la synthèse de :

(1) les principes paléopythagoriciens (WDM 7v.) d'unité (= harmonie de la forme numérique ; WDM 13) et de pensabilité (= vérité, perspicacité)

(2) les principes platoniciens (id.) l'être et le "bien" (le "soleil" de tout ce qui est,-- c'est-à-dire l'origine lumineuse de tout ce qui est).

Il faut noter que le Kleinsokratieker Eukleides (= Euclide) de Megara (-450/-380), l'un des rares qui, dans la prison d'Athènes, s'est tenu aux côtés de son maître Socrate d'Athènes (-469/-399) au dernier moment, comme un ami-penseur intime (WDM 12), concevait le transcendantal, l'unité et la valeur, comme centraux dans sa très forte philosophie éléatique (WDM 2).

Les jugements de côté.

Elles sont également appelées "lois de l'être".

Déjà le poème d'enseignement (= poésie didactique) de Parménide, 8:16, mentionne - bien que dans un sens discutable, dont nous reparlerons plus tard - le dilemme (bifurcation logique) "(C'est) ou ce n'est pas". Ce qui est certainement à l'œuvre ici, c'est l'idée que la réalité obéit (est régie par ; WDM 7v.) à des lois. Cela a déjà été souligné par un penseur archaïque comme l'éléate Parménide (et son élève Zénon au moins autant). Ce qui met un frein absolu à toute réflexion.

WDM 30.

a.-- La loi sur l'identité.

“Ce qui est, qui est” ou encore mieux : “Ce qui (ainsi) est (ainsi)” ; Dans cette dernière formulation, tant le fait que l'être sont explicitement mentionnés. On peut aussi dire : “L'être(s) est(sont)”.

Ainsi, la réalité - comme si elle était une personne, revendiquant quelque chose - s'adresse à chacun de nous, dans sa conscience : tous ceux-là,

(1) une fois confronté à l'“être” (la réalité),

(2) en outre, voulant honnêtement et respectueusement connaître la vérité sur cette réalité (cf. WDM 16), doit, en toute déférence à l'inviolable qui est quelque part dans cette réalité en tant que telle (= en tant que tel, c'est-à-dire en tant que réalité) et présent et à l'œuvre (cf. WDM 22 : forces), reconnaître qu'elle est (ainsi), telle qu'elle est.

Note - Cela implique que la vérité (qui est plus qu'une simple compréhension “théorique”) est nécessairement à la base d'une éthique, c'est-à-dire d'une philosophie morale, c'est-à-dire d'une philosophie du comportement consciencieux. Nous y reviendrons plus tard.

b.-- La loi de l'incongruité ou de la contradiction.

“Ce qui est (ainsi) ne peut pas, en même temps, être (ainsi) et ne pas être (ainsi)”.

Ou “L'être et le non-être ne peuvent être considérés en même temps”. Il s'agit du dilemme primaire, c'est-à-dire de la condition de possibilité (WDM 1;3) de tous les autres modèles applicatifs de dilemme (par exemple en mathématiques).

Raison : l'“être” (tout ce qui est) est absolu, c'est-à-dire qu'en dehors de l'être il n'y a que le “néant” (c'est-à-dire rien, absolument rien ; WDM 21).

Note - Il existe une figure de style qui semble contredire notre thèse. Par exemple, ce qui suit. On se trouve devant un mur “blanc”. La question est : “Dans quelle mesure ce mur, maintenant, est-il vraiment blanc ?” (par exemple, après avoir enduré des années de pluie et d'orages).

Une réponse possible : “Oui, en fait, ce mur est blanc en ce moment et non blanc”. Il ne s'agit pas d'une application de la loi de la contradiction, -- mais d'un degré de blancheur d'un mur pollué, qui est “blanc” dans la mesure où il rappelle encore le traitement à la chaux blanche (il y a des années), et n'est pas “blanc” dans la mesure où il est pollué. C'est tout ce que cela signifie.

WDM 31.

Note-- L'harmonie des opposés.

“ Dieu (*note* : dans la langue d'Héraclite, le nom de fusis, la nature (WDM 12), la réalité globale, quelque part déifiée) est à la fois le jour et la nuit, l'hiver et l'été, la guerre et la paix, l'abondance et la faim “.

Mais il change, comme le feu, lorsqu'il est mélangé à un parfum : une fois mélangé à un parfum, il prend le nom de ce parfum, qu'il exhale immédiatement”. (*H. Diels, Die Fragmente der Vorsokratiker (Griechisch und deutsch)*, I, Berlin, 1922-4, 90f. ; *Fr. 67* ; cf. *Fr. 58/62*).

Harmonia” (WDM 13), en grec, signifie “union” (éventuellement : union agréable). Pour un penseur archaïque comme Héraclite d'Éphèse (= Héraclite d'Éphèse (-535/-465), une telle façon de parler est plus qu'une simple figure de style. Il entend par là le fait que, par exemple, un paysage naturel peut présenter ou présente nécessairement des propriétés opposées, oui, contradictoires (contradictoires). Par exemple, le même paysage naturel est, en été, extrêmement chaud, en hiver, glacial.

Il ne s'agit pas d'une application de la loi de la contradiction. Au contraire : c'est précisément parce que le chaud et le froid ne vont pas ensemble qu'ils viennent, dans le temps, l'un après l'autre, pas en même temps !

Mais Héraclite, qui aimait jouer avec les mots, s'exprimait par des figures de style, afin de présenter à ses contemporains, qu'il méprisait, des énigmes et, ainsi, de les forcer à adhérer à sa philosophie idiosyncrasique.

En effet, nous avons traduit “jour et nuit (...) en même temps”. Dans le grec intraduisible, il est dit, littéralement : “Dieu jour nuit, hiver été, guerre paix, abondance faim”.

Cela n'empêche pas même Hegel (1770/1831), fondateur de la dialectique idéaliste (c'est-à-dire de la philosophie travaillant sur les harmonies des contraires), maître de K. Marx (1818/1883), qui l'a suivi dans cette pensée “dialectique”, de se lancer littéralement dans un tel langage, non sans étendre le terme “contradiction” au concept de “contraires”. Ce qui donne lieu au moins à des malentendus, sinon à des paralogismes (erreurs inconscientes de pensée) ou même à des sophismes (erreurs conscientes de pensée),-- C'est pourquoi nous évitons le terme “dialectique” (WDM 24) et disons “harmonie des contraires”.

WDM 32.

c.-- Le droit du tiers exclu.

Cette “lex” (loi) n’est - ontologiquement - qu’une autre expression pour la loi seconde ou contradictoire. -- Soit une chose est (ainsi), soit elle n’est pas (ainsi) : il n’y a pas de troisième (possibilité)”. Cela inclut une disjonction absolue (dilemme) entre le “modèle” d’être(s) et son “contre-modèle” (apparent) de ne pas être(s).

Note - On sait que les mathématiques - en particulier la géométrie (sous sa forme euclidienne) - ont été, jusqu’au milieu du XIXe siècle, le modèle (= le parangon) de la rigueur logique et de la certitude “absolue”. Nous avons vu, même avec un Platon, en quelque sorte, que la géométrie de l’époque, avec son allure initiale axiomatique-déductive, était un modèle pour un type de méthode lemmatico-analytique (WDM 23).

L’émergence de géométries non euclidiennes (par exemple, les en 1829, Nikolai Lobachefsky (alias Janos Bolyai (1832) et Carl Fr. Gauss (+/- 1820)) a formulé la géométrie “hyperbolique” (“Par un point on construit - non pas une seule ligne (axiome d’Euclide), mais - une infinité de lignes, qui sont parallèles à la première ligne”),-- ainsi que l’émergence d’une “analyse” (à comprendre ici comme le calcul infinitésimal avec ses nombreuses extensions), Ces deux “crises fondamentales” (WDM 8) ont conduit à la publication en 1908, dans le *Tijdschrift voor Wijsbegeerte*, d’un article de *Luitzen Egbertus Jan Brouwer* (alors âgé de 27 ans) intitulé “*De onbetrouwbaarheid der logische principes*” (*La non-fiabilité des principes logiques*).

La thèse de Jan Brouwer était la suivante : pour sortir du borbier de la crise fondamentale des mathématiques, rejetons - en termes de pensée intuitive-mathématique - une formulation de la “loi des tiers exclus”. En même temps, toutes les preuves par l’absurde, qui apparaissent régulièrement dans les mathématiques non brouweriennes, ont été dépouillées de leur fondement.

Selon le critère de Brouwer (axiome a-priori), la preuve par l’absurde (en tant qu’application de sa “logique” idiosyncratique-constructiviste (c’est nous qui soulignons)) était donc absurde. Bien sûr, c’était un non-sens, puisque Brouwer, par construction de la théorie, excluait axiomatiquement sa validité.

Mais son constructivisme (le nom de ses mathématiques), raisonne, lui, selon le principe des tiers exclus.

WDM 33.

Brouwer est, en ce qui concerne la théorie des nombres, un intuitionniste : l'ensemble des nombres naturels nous est donné, grâce à une intuition fondamentale (WDM 7v.). Son "constructivisme" consiste à "construire" le reste des mathématiques à partir de cette intuition de base. Il la considérait comme "une base solide" (*Ph. Davis/R. Hersh, L'univers mathématique*, Paris, 1985, 328).

1. Le fait, par exemple, que Brouwer - dans cette contemplation de l'ensemble des nombres naturels - considère que l'un se distingue de l'autre (WDM 28 : discriminant), prouve qu'il sent, oui, se rend compte que l'un des nombres n'est pas l'autre, oui, tous les autres ne le sont pas. Et ce, avec une certitude absolue (sinon il ne parlerait pas lui-même de "base solide"). Le principe du tiers exclu (une autre formulation du principe de contradiction) est, simplement, la sauvegarde vers l'extérieur de l'identité (= singularité ; WDM 3 : identité totale) de quelque chose.

2. Le fait que Brouwer oppose sa propre théorie, dans son ensemble, aux théories de Frege et Russell, par exemple, ou à celle de Hilbert, prouve - noir sur blanc - qu'il la considère comme distincte de toutes les autres théories. Ce qu'elle présuppose, c'est sa propre identité, même si Brouwer ne veut pas la voir formulée sous la forme d'une formule mathématique de la loi du tiers exclu.

Conclusion .

(1) Celui qui distingue un nombre - par intuition directe ou non - de tous les autres,
(2) Celui qui distingue sa propre théorie de toutes les autres, il raisonne à partir du principe des tiers exclus, même s'il prétend - purement théoriquement, avec des mots - le contraire. Si ce principe ne s'appliquait pas (régissant la réalité), l'ensemble de l'être serait un désordre ou un enchevêtrement indiscernable. Eh bien, qui, en tant que mathématicien, pourrait, en effet, oser prétendre une telle chose ?

Conclusion générale.

Les trois lois de l'être sont, en fait, une seule et même loi, triple. Ce sont des lois identitaires (identité totale ou partielle).

Ainsi, les formulations formalisées ("symboliques") ne sont que des applications de la loi ontologique. Voir maintenant WDM 3 : "Si a, alors a" signifie : "Si je vois le signe 'a', alors je ne vois rien d'autre (c'est-à-dire que je le vois à l'exclusion de tous les autres signes)". En d'autres termes : " a " est distinguable " discriminable ".

WDM 34.

Les malentendus identitaires du concept ontologique pur de l'être.

Il existe (cf. WDM 7v.) de nombreux malentendus concernant le concept d'“être”.

1. Pour commencer, avec le fondateur (de l'ontologie) lui-même, Parménide. Il suffit d'écouter : “ Ei gar eger(e)t, ouk esti “ (“ Car si elle est née (*note* : genèse, devenir), alors elle n'est pas “). Elle ne l'est pas non plus, si elle devait un jour (dans le futur) voir le jour”. (8 : 20).

En d'autres termes : devenir (survir) est la même chose que “ne pas être” ! Comme si ce qui devient n'est “rien “ !

2. A. Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, 1922, 123ss, mentionne brièvement comment Platon, dont on pense, superficiellement, qu'il a banni le devenir (“genèse”) ou la décadence (“phthora”) - le problème principal de tous les modes de pensée “démoniaques” (dont nous reparlerons plus loin) - du concept même de l'“idée” (platonicienne) (forme d'être) ; WDM 28), -- comment Platon a ainsi exclu des idées non seulement la “stasis” (l'immutabilité ; les Eléates étaient en effet qualifiés de “stasiotai”, partisans de l'immutable (l'être)), mais aussi la “genèse” (le surgissement) et la “fthora” (la disparition) - chacun des membres de cette paire d'opposés (système) à sa manière, bien sûr -.

Grâce à la clarification du contenu des idées (une composante majeure de la “dialectique” platonicienne (WDM 24)), Platon a pu donner à l'immutabilité (éléatisme) et à la mutabilité (héralitéisme ; WDM 31 : naître et disparaître, simultanément, “présents” dans une seule et même réalité) - chacune - sa propre place dans son ontologie des idées. Cfr surtout o.c., 126 (“Sie zeigt dasz sich, von den Ideen, nicht nur (eleatisch) die Ruhe, sondern auch (heraklitech) die Bewegung aussagen lässt (...”), (Il montre que, à partir des idées, non seulement la tranquillité (eleatische), mais aussi (heraclite) le mouvement peuvent être affirmés (...”).

Mais même Zénon, le véritable fondateur de l'éristique (l'art et la science du raisonnement), commet des sophismes ontologiques.

1- Il est le fondateur de la preuve indirecte (à partir de la falsification de sa propre proposition, Zénon d'Élée, l'élève de Parménide (WDM 2), déduit des inférences contradictoires (contradictaires ; WDM 30) de telle sorte que ces contradictions pointent vers une prémisse fautive (WDM 2) et, immédiatement, en vertu de la loi du tiers exclu (WDM 32), insinue sa propre proposition comme vraie (indirectement, bien sûr).--ce qui indique une capacité logique aigüe.

WDM 35,

2. Et pourtant, Zénon reste convaincu que - comme le lui a dit Parménide, son maître - l'“être” et (a) l'“être” immuable ; (b) ainsi que tout “être” sont totalement identiques.

Zénon, dans son argumentation, partait des axiomes qui, selon ses adversaires, allaient de pair avec l'“être”, la multiplicité des “êtres” et la mutabilité de ces “êtres”. Mais - et cela tombe sur sa preuve indirecte - celui qui défend cette double proposition “dit des choses contradictoires (= contradictoires)” (“ta enantia”).

Échantill. bibliogr. :

-- W. Röd, *Geschichte der Philosophie*, I (*Die Philosophie der Antike 1 (Von Thales bis Demokrit)*), Munich, 1976, 126ff.

Note - On peut noter que, comme son maître, Zénon comprend aussi que “être” et “être quelque part dans l'espace” sont totalement identiques. - Si Parménide distingue déjà la connaissance sensorielle et la connaissance rationnelle, il ne semble pas encore réaliser une distinction entre réalité matérielle et immatérielle.

Ainsi, il attribue à l'Être (*note* : l'Être a, chez Parménide, quelque chose de divin) des caractéristiques conceptuelles (“intelligibles”) - unité, unicité, -- oui, éternité, éternité immuable - .

Pourtant, il décrit l'“Être” comme “semblable à la masse d'une sphère joliment arrondie, de poids égal dans toutes les directions” (Fr. 8 : 43/ 44).

Échantill. bibliogr. :

-- E. De Strycker, *Beknopte geschiedenis van de Antieke filosofie*, Antwerpen, 1967, 38) Cette objection renforce encore notre critique de l'éléatisme : “être” et “être sphérique” sont, quelque part, encore totalement identiques !

C'est, d'emblée, la troisième méprise concernant le concept ontologique d'être, inhérente aux fondateurs de l'ontologie. Il n'est donc pas surprenant que, comme indiqué ci-dessus, Platon insiste encore et encore sur la distinction correcte des concepts.

Les idées fausses ne sont pas encore terminées ! L'école éléonienne-érétrienne - une sorte de Kleinsocratiekers (Microsocratiekers) - affirmait, en la personne de Ménédème d'Érétie (-330/-265), que seuls, au sens éléonien d'ailleurs, les jugements dits d'identité (dans lesquels sujet et proverbe sont identiques) peuvent être vrais. Mais dire, par exemple, “Ce mur est blanc” est - fondamentalement - faux. Pourquoi ? Le mot de liaison “est” (“sont”) ne s'applique qu'à des données totalement identiques.

WDM 36.

Le “raisonnement” (comprenez : pseudo-raisonnement, -- paralogisme, sophisme ; WDM 31) se résume à ceci :

- a. On définit d’abord ce qu’est un “ mur “ et un “ blanc “ ;
- b. du fait qu’ils ne sont pas totalement identiques, on conclut qu’il n’y a pas de ‘tautologie’ (phrase dans laquelle le sujet et le prédicat sont identiques ; cf. WDM 3;30) et, donc, que la phrase est invalide (fausse).

Note -- Ceci montre à quel point la doctrine de l’analogie (WDM 3v.) est fondamentale, lorsqu’on raisonne sur l’être : “ est “ (en tant que mot de liaison) s’applique également à l’identité partielle : “ Ce mur est (un modèle applicatif de) blanc “.

Une autre Microsocratie, l’école Kunische (= cynique), commet la même confusion de concepts.

1. Par exemple, des phrases telles que “L’homme est l’homme”, “Le bien est bon”, etc. sont “vraies” (car tautologiques). Mais une proposition comme “L’homme est bon” est fausse - non pas parce que tous les gens ne sont pas bons, mais - entre autres choses - parce que le sujet et le proverbe diffèrent - toujours dans l’esprit d’Eleanor. Toujours ce penchant pour les tautologies !

2. De plus, “Socrate est humain” est une affirmation fausse. Pourquoi ? Parce que le sujet et le prédicat sont différents ! En d’autres termes : l’identité partielle (analogie) n’est pas prise. La phrase signifie “Socrate est (un modèle applicatif de) l’homme”.

Comme nous le verrons plus loin, Antisthène d’Athènes (-440/-365 ; fondateur de l’école Kunish, connue pour sa critique culturelle), avec de tels énoncés grammaticaux, court le risque de devenir nominaliste. Est “ nominaliste “, c’est-à-dire tous ceux qui ne considèrent pas l’individu (le cas singulier, l’individu) comme un élément unique d’un seul et même ensemble (WDM 5 : ce qui est identique dans tous les cas séparés (c’est-à-dire singuliers)).

Exprimé ontologiquement :

L’être” et la simple “singularité” (enchevêtrée, individuelle) sont, sans possibilité de résumé, selon l’essence (WDM 28), dans un seul concept (idée) réel, -- “être” et “être enchevêtré” sont confondus.

Note - On comprend tout de suite pourquoi de tels “penseurs” ne peuvent même pas goûter aux tropiques (métaphore, métonymie, synecdoque ; WDM 3).

Conclusion .

Une première - antique - série d’idées fausses, concernant le contenu et la portée du concept d’être, est typiquement éléatique : le “devenir” n’est pas un modèle applicatif de l’“être” (c’est-à-dire le devenir réalité ou l’“être”) mais est simplement “rien” !

WDM 37.

Même erreur (confusion des concepts) avec “périr” : ce qui périt (“être périssant”), c’est “rien” !

Derrière ce rejet de l’origine et de la décadence se cache la confusion entre “ être divin “ et “ être-sans “, entre “ être unique “ et “ multiplicité d’être “, puis la relation “ être/rien “, car l’être “ éternel “ et “ immuable “ est “ tout “, tandis que l’être “ limité dans le temps “ et “ sujet au changement “ est “ rien “.

Note - Ici, brièvement, on peut parler d’“onto-théo-logique” (terme de M. Heidegger) : les Eléates raisonnent “logiquement” (“logique”) sur “l’être” (“onto-... -logique”), comme si cet être était “divin” (...-théo-...). En bref : sur.la.-logique.de.la.théo.

Mais il est clair que pour ceux qui utilisent le concept purifié et élevé (ce que les Grecs anciens appelaient “ catharsis “, “ purification “) de l’être, ces confusions conceptuelles sont compréhensibles, mais pendant longtemps logiquement intolérables : Être” et “être divin” sont partiellement identiques, mais pas totalement.

Ou pour le dire autrement : la réalité de Dieu fait partie (modèle applicatif) de la réalité transcendantale (c’est-à-dire la réalité sans plus), mais elle ne coïncide pas avec elle. L’existence et la manière d’être de Dieu se situent dans l’unité de l’être, même si la divinité est conçue comme le Créateur de toute la réalité extérieure à celle-ci. Cfr. WDM 17.

L’absence de distinction entre un “être” totalement identique et un “être” partiellement identique est particulièrement erronée : une chose n’est totalement identique qu’à elle-même (identité en boucle) mais reste partiellement identique au reste (identité analogique). L’ontologie, en d’autres termes, raisonne sur la réalité en termes d’être ou d’identité. D’où ses liens étroits avec la tropologie (WDM 3).

Note - M. Heidegger, *Was ist Metaphysik*, Frankfurt a.M., 1949-5,7, critique à juste titre, tout au long de l’histoire de la métaphysique occidentale, les nombreuses confusions de concepts : “ De quelque manière que l’être “ soit explicable - soit comme “ esprit “ (au sens du spiritualisme), soit comme “ substance “ et “ force “ (au sens du matérialisme), soit comme “ devenir “ et “ vie “ (*note* : au sens des actualistes et des vitalistes (philosophes de la vie), soit comme “ volonté “ (*note* : au sens des volontaristes), soit comme “ substance “... “.

WDM 38.

(Note : B. Spinoza (1632/1677 ; cartésien et néoplatonicien ; il croyait que l'être était une seule "substance" (de nature divine)), ou comme "sujet" (Note : Joh. Gottl. Fichte (1762/1814 ; idéaliste allemand, qui partait du principe que le "sujet" ("Ich") se "fixe" (fait naître) lui-même ainsi que le "Nicht-Ich" (non-Ich), ou comme "energeia" (note : Aristote entre autres). Aristote, entre autres, a une conception de l'être qui réalise, resp. fait advenir (" actualisé " ; " energeia " signifie " acte " : " état actualisé " de quelque chose qui existe potentiellement), ou comme " éternel retour " (*op.Nietzsche* (1844/1900 ; dans sa troisième période de pensée, Nietzsche croit que la volonté de puissance ("Wille zur Macht"), inhérente à l'"Uebermensch" ("homme suprême", type d'homme supérieur), surmonte la "servilité",-- ceci, dans une histoire culturelle qui se répète),-- chaque fois que l'être ne se montre que dans la lumière de l'être. Partout où la métaphysique forme une sorte de représentation de l'être, c'est là que la lumière de l'être a émergé. L'être" a donc, encore et encore, fait son apparition de manière invisible - en grec ancien "a.letheia" - sur la scène".

1. Il convient de noter que, chez Heidegger, quelque chose comme une atmosphère orientale "mystique" (dans le sens de "sombre-religieuse") plane sur (la lumière de) l'être. WDM 26 nous a toutefois appris qu'Aristote mettait en garde contre de trop grandes attentes à l'égard de la "lumière" de l'être. C'est dans une théorie de la transcendance (WDM 27) que cela apparaît le mieux - jusqu'à présent. Sans toute cette atmosphère mystique qui l'entoure. Logique !

2. Mais ce que dit Heidegger est encore vrai : on confond si facilement l'être apriorique (c'est-à-dire purement lemmatique ; WDM 22/25) avec, par exemple, l'être spirituel, l'être matériel, l'être en devenir, l'être vivant, l'être volontaire, l'être substantiel, l'être sujet, l'être energeia, l'être éternellement récurrent, etc. sans analyse, c'est-à-dire sans vérification.

Toutes ces idées fausses tournent autour de la distinction entre être totalement ou partiellement identique (idées fausses identitaires).

WDM 39.

Les malentendus de la nature modale, concernant l'“être”.

Nous commençons par la sémasiologie (théorie du sens) concernant l'idée de “modalité”.

a.-- L'argot.

Les “parties” et les “aspects” d'une chose sont appelés “modalités”. Donc, au sens juridique, tout ce qui est “clause” (accord supplémentaire) par rapport à un acte juridique (par exemple, un contrat).

Note -- “Modalités” (manières d'être) est un terme susceptible de plus d'une variante de signification. Ainsi, *G.S. Overdiep, Modern Dutch Grammar*, Zwolle, 1928, 13v., définit intentionnellement (pour emprunter le terme à Edm. Husserl) les “modalités”.

a. Il y a, d'une part, l'attitude subjective de la personne qui prononce une phrase, - par exemple - la phrase : “ De nos jours, on nie même l'existence réelle des camps de concentration nazis “. Overdiep appelle “attitudes subjectives” (c'est-à-dire jugements de valeur) les “modalités émotionnelles” (surprise, -- hostilité et agacement, amabilité, tension et excitation, etc.)

b. Il y a, d'autre part, la situation représentée dans un énoncé (“phrase”). Le locuteur peut représenter quelque chose allant du réel à l'irréel (avec tous les décalages entre les deux). Overdiep appelle ces modalités “modalités de réalité” !

“Une fille tombe de cet arbre” est la modalité la plus simple : on partage - simplement - comme si c'était réel.

Le “potentialis” (modalité exprimant la possibilité) se lirait, par exemple, comme suit : “Probablement, -- probablement, une fille tombera de cet arbre”.

L'optativus (modalité de réalisation des souhaits) se lit alors, par exemple : “Si seulement une fille était tombée de cet arbre”.

La “dubitativus” (modalité du doute) s'exprime, par exemple, comme suit : “Est-ce que, vraiment, une fille tomberait de cet arbre”.

Le conditionnel se lit comme suit : “Dans ce cas (= condition), une fille tombe de cet arbre”.

Le concessivus (modalité concessionnaire) est : “Même si une fille est tombée de cet arbre”.

Ou, enfin, l'“interrogativus” : “Est-ce une fille qui tombe de cet arbre ?” (le plus bas degré de dubitativus, -- informatif).

Note -- Le fait que les modalités de la sensation constituent effectivement un aspect de la communication humaine deviendrait apparent si, au lieu de la phrase : “Une fille tombe de cet arbre”, on variait la phrase : “Il y avait déjà des camps de concentration”.

D'autres orthophonistes parlent de

(1) des verbes tels que “doit”, “peut” (dans le sens d'événements ou d'actions physiquement nécessaires ou réalisables) ;

(2) des verbes tels que “doit”, “peut” (dans le sens d'actions éthiquement (= moralement, moralement) obligatoires ou permises).

WDM 40.

La théorie de la liberté montre que ces “modalités” ont un sens.

(a) Il y a une liberté de “peut”. Par exemple, “Vous êtes libre de me restreindre dans mon développement personnel”.

(b) Mais il y a aussi - et en même temps - la liberté du “peut” : “Vous ne pouvez cependant pas, en conscience, limiter inutilement mon développement personnel. Vous n’êtes pas libre - éthiquement parlant - de le faire” -- Nous ne nous attarderons pas trop longtemps sur les modalités “alethiques” (physiques) et “éthiques”.

b.-- Le langage ontologique.

Le traitement ontologique des modalités “ physiques “ (alethiques) et “ éthiques “ (morales) s’inscrit dans le cadre du langage courant, mais le confronte à l’idée d’être, comme décrit ci-dessus (contenu/portée).

b.1.-- Les modalités “aléthiques” (mieux : “physiques”).

1. Echantill. Bibl. :

M.J. White, *Agency and Integrality (Philosophical Themes in the Ancient Discussion of Determinism and Responsibility)*, Dordrecht, 1985 (l’ouvrage traite des penseurs d’Aristote (-384/-322) à Plotinos de Lukopolis (+203/+269), la principale figure du néoplatonisme, concernant l’action humaine au sein de l’univers (= l’être) ; chap. 8 parle des modalités “ aléthiques “ : nécessaire (doit), possible (peut), probable (peut)).

2. La logistique (WDM 2),

La logique de “calcul” est subdivisée en deux parties :

(i) **la logique classique** (c’est-à-dire la logistique), qui, en ce qui concerne les jugements (énoncés, propositions ; -logistique des propositions), n’admet que deux “valeurs”, à savoir : (i) la valeur de l’énoncé et (ii) la valeur de la proposition. -Les anciens stoïciens (= stoïciens, stoïciens), depuis leur fondateur Zénon (= Zénon) de Kition (= Citium) (-336/-264), travaillaient avec les valeurs de validité “vrai”/“faux” (par exemple : “La ville de Rome existe” (phrase vraie) ; “La ville de Rome n’existe pas” (affirmation fausse)) ;

(ii) **la logistique modale** qui, en plus des valeurs “vrai/faux”, introduit également les valeurs “possible/nécessaire”.

D’ailleurs, Aristote travaillait déjà avec les valeurs “possible” et “nécessaire”.

Note : La logique n’est, en cela, que la mathématisation (de préférence axiomatico-déductive ; WDM 9) de concepts déjà traditionnellement traités par l’ontologie.

WDM 41.

L'élan "ontothéologique".

"L'ancienne logique avait trois paires de modes :

1. possible/impossible" comme problématique,
2. "réel/non réel" comme assertif (= s'exprimer simplement et simplement, tandis que "problématique" signifie quelque chose comme indécis, incertain, devinant),
3. "nécessaire/ accidentel" comme apodictique (= présentant comme inéluctable).

a. Parmi ces six concepts, seuls trois sont strictement logiques (*note* : au sens traditionnel) : nécessaire, possible, impossible (*note* : non nécessaire).

Réel", "irréel" et "accidentel" sont des concepts ontologiques.

Pourtant, les six ont été mélangés ensemble. Après tout, ils ont été considérés comme ses escaliers (*note* : jauges de l'existence réelle) :

1. Les idées (remarque : c'est ici qu'intervient le platonisme, dont nous parlerons plus tard) étaient qualifiées de possibilités, le degré le plus faible de l'"être" ;
2. L'univers (le monde) était qualifié de réalité, le degré le plus fort de l'"être" ;
3. Dieu a été conçu comme nécessaire, le degré le plus fort de l'"être". (...).

b. De plus, les paires d'opposés (systémies) ont été mal considérées. Par exemple, "impossible" est la même chose que "nécessairement pas"). Mais une telle chose est immédiatement apodictique et pas seulement problématique.

Note -- "Accidentel" est ce qui est sans raison ou motif nécessaire et suffisant ("realgrundlos" ; WDM 8). Ce qui est ontologique et non logique. En logique (traditionnelle), tout ce qui est "logiquement coïncident" est inexistant". (G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik and ihre Geschichtschreibung*), Stuttgart, 1962, 61).

On sent que Jacoby est un adhérent enragé de la logique transmise, -- ce en quoi, dans un sens, il a raison.

Jacoby réduit, de manière catégorique (comme il l'est par tempérament), les modalités à l'unique "nécessité" et à ses deux négations (formes négatrices). Ce que donne un différentiel :

Nécessaire et non nécessaire.

Il s'agit - dit-il - d'une identité et de ses deux négations. Ou, plutôt, les actes (et les négations d'actes, -- l'acte ici est "nécessaire") sont l'objet de la logique transmise. Ce qui ne produit que des affirmations affirmatives, du moins dans la logique traditionnelle. Autant pour la thèse de Jacoby.

WDM 42.

a. Pourquoi les appelle-t-on “approches ontothéologiques” ? Car, comme chez le penseur archaïque Parménide (WDM 37), la divinité, la pensée (ici : la pensée des idées (divines)) et l’“être” sont entrelacés. Ce contre quoi Jacoby proteste à juste titre, si l’on veut que les concepts soient parfaitement clairs.

b. Le fait que Jacoby n’appelle que trois modalités strictement logiques est dû à sa compréhension du terme “logique”. En allemand, cela sonne “folgerichtig”, c’est-à-dire ce qui déduit, à partir de phrases prépositives (WDM 2 ; 34), de manière “richtige” (correcte, justifiable), “Folgen” (déductions, postpositions). Nous en reparlerons plus tard.

Quelques modèles applicatifs de la conception erronée de l’“être”, modalement parlant.

A. Nous commençons par la “rencontre avec l’être” de Scheler comme toile de fond pour la suite de l’analyse.

Echantill. bibl. De Raeymaker, *De filosofie van Scheler*, Mechelen, 1934, 73.-- Max Scheler (1874/1928) est, avec Edmund Husserl (le véritable fondateur), l’un des plus importants phénoménologues (littéralement : spécialistes de la description des phénomènes, c’est-à-dire des réalités immédiatement données).

1. La rencontre avec l’“être” suscite en nous - selon Scheler - l’affirmation “dasz ueberhaupt etwas sei” (qu’il y a, sans plus, quelque chose). L’essence (‘etwas’) et l’existence (‘dasz (etwas) sei’) vont de pair (WDM 26vv.). Le terme “ ueberhaupt “ désigne l’absolu ou l’absolu (WDM 27 : res, chose, comprise comme indépendante).

2. Ce fait est, sans aucun doute, surprenant, c’est-à-dire non évident ou naturel (WDM 8).

Car il doit y avoir une “raison” nécessaire et suffisante à cela : pourquoi ou pourquoi n’y aurait-il pas, par exemple, le néant absolu ? (WDM 30). L’émerveillement philosophique - une évidence platonicienne : tout ce qui est “beau”, c’est-à-dire “merveilleux”, suscite l’émerveillement, oui, l’admiration - naît, selon Scheler, de cette rencontre, -- la rencontre fondamentale, avec l’“être”, la réalité telle qu’elle se présente devant nous.

3. Ce fait - qu’il y a un “être” sans question - est en soi une évidence. Elle n’a pas besoin d’une preuve stricte, au sens d’un raisonnement indirect sur cet “être”. Il est là, sans faute.

WDM 43.

B. Comparaison avec la “rencontre” subjective-réflexive.

Nous avons vu une première approche subjective-réflexive, plus élevée WDM 25v., dans la méthode humaniste (anthropologique) de Heidegger.

Scheler réagit à l'encontre d'un autre cartésien, tout aussi célèbre, si ce n'est plus - René Descartes (latinisé : Cartesius ; 1596/1650 ; le fondateur de la philosophie rationnelle moderne, éclairée) est célèbre pour sa manière hautement subjective-réflexive de sortir du scepticisme.

Logiquement parlant, le raisonnement de Descartes est une preuve indirecte (WDM 34).

1. “Mon doute est un fait”.

À l'époque, une tendance sceptique prévalait, notamment dans les universités. On n'était - ainsi imaginait-on - qu'absolument sûr des phénomènes, c'est-à-dire de ce qui, immédiatement ou directement, était donné, au sein de notre conscience (méthode introspective). Ce qui se trouvait “là-bas” (“dans le monde extérieur”) était incertain, voire inexistant.

Que fait Descartes maintenant ? Eh bien, il va dans le sens de ses adversaires, les sceptiques : “Doutons donc, à fond, absolument, même des phénomènes, c'est-à-dire de ce qui, directement, est évident en nous ! Qu'est-ce qui est alors, sans doute, le plus immédiatement donné, sans besoin d'aucune forme de “preuve”, est exposé ? Le fait, le fait absolument certain, que je suis moi-même un homme qui doute”.

2. Il y a des certitudes

Le fait qu'à partir des prépositions (points de départ) de l'adversaire, le sceptique, une (déduction nazie contradictoire) puisse être déduite, prouve, indirectement, que ma thèse, la thèse opposée, à savoir, qu'il existe des certitudes, à l'intérieur ou à l'extérieur de notre conscience, doit être vraie.

Le résumé de Descartes “cogito ; ergo sum” (“Je suis consciemment engagé (y compris et surtout, dans cette situation antisceptique, dans le doute) ; donc je suis (existe)”). Cogitare”, penser, penser, signifie, ici, “activité consciente”.

3. La critique de Scheler.

Celui qui n'accepte pas - par avance - comme point de départ que “quelque chose existe définitivement” (WDM 42), ne peut pas, en même temps, parler - comme Descartes le fait - par exemple de “doute sur quelque chose”, d'“existence de quelque chose”, de “vérité d'une affirmation”. En d'autres termes : sans justifier un usage ontologique du langage, (ce qui était sa prétention), Descartes présuppose déjà des concepts ontologiques.

WDM 44

Cela rappelle la prétention de Descartes et de tous les rationalistes modernes des Lumières, à savoir qu'ils peuvent tout "étayer" (= justifier, "prouver"), y compris et surtout leurs points de départ (présuppositions (WDM 23v.)).

Ce que Max Scheler, qui voit à travers ce "foundation(al)isme" (l'envie de justifier absolument tout), souligne, c'est que, entre autres dans l'usage initial du langage par le premier grand esprit rationnel éclairé, Descartes, une lacune (c'est-à-dire en valeur probante) est à l'œuvre : Descartes présuppose, sans la prouver, une ontologie. En effet, pour pouvoir parler de manière significative et "responsable" de sa certitude fondamentale subjective-réflexive (introspective), il a besoin, entre autres, du terme (pas encore responsable) "être" (au sens de "je suis").

4. Remarques.

Ce qui est et reste fondamental, c'est la description phénoménologique ("avant la lettre") que Descartes nous offre ici : il décrit comment, sans aucune forme indirecte de connaissance, il - et avec lui nous tous - est confronté à un type de certitude fondamentale, à savoir que nous faisons, avec une certitude absolue, l'expérience directe (= perception directe, immédiate) de notre propre conscience en tant qu'activité (ici : active dans le doute).

Il s'agit - trois siècles avant la méthode phénoménologique de Husserl - d'une véritable rencontre de phénomènes, c'est-à-dire de la confrontation directe -personnelle- avec un acte (WDM 5 : "quelque chose est là, en soi" ; 27 : "res"), dans sa donnée immédiate.

5. Philosophie réflexive.

P. Ricœur (1913/2005), *Le conflit des interprétations (Essais d'herméneutique)*, Paris, 1969, 233 (également : 238 ; 322), parle de ce qu'il appelle "la philosophie réflexive" (= la pensée en boucle ou philosophie réflexive). Le cogito ("Je suis conscient (de mes activités intérieures)") en est le pivot. On pourrait aussi parler, en termes psychologiques, de philosophie "introspective".

Ricœur, qui lui-même adhère fortement à ce mode de pensée, affirme qu'il y a tout un lore dans cet esprit.

(1) Le socratique "Pense à ton âme".

(2) le cogito augustinien (l'homme intérieur à l'intersection, d'une part, du monde extérieur ("choses extérieures") et, d'autre part, des vérités idéales (WDM 41 : idées) ou "supérieures"),

WDM 45.

(3) *Cogito*

Le rationnel des Lumières, (cogito moderne de R. Descartes (“Je pense”), Emmanuel Kant (1724/1804 ; figure de proue de la pensée rationnelle des Lumières en Allemagne, qui a proposé son “Ich denke” comme point de départ), Joh. Gottlieb Fichte (WDM 38 : “Ich denke”), -- Jean Nabert (1881/1960 ; Nabert défend un cogito, mais qui met en avant une seule activité consciente, à savoir. “Je suis en dessous du niveau éthique que je devrais atteindre” ou “Je suis, quelque part, coupable”,-- ce qui revient à une philosophie réflexive de la culpabilité), Edmund Husserl (1859/1938 ; fondateur de la phénoménologie intentionnelle, nous y reviendrons).

Note -- Saint Augustin de Tagaste (354/430), figure de proue de la philosophie antique de l’Église (“Patristique” ou Philosophie des Pères de l’Église (33/800)), qui a exercé une très grande influence sur la philosophie médiévale (“Scolastique”), nous donne un morceau de description phénoménologique “avant la lettre” dans son *Soliloque 2:1*.

- Toi, qui t’efforces de te connaître, réalises-tu que tu existes ?
- “Oui, je m’en rends compte.”
- “Comment en arrivez-vous à cette réalisation ?”
- “Je ne sais pas.”
- “Vous percevez-vous comme singulier ou pluriel ?”
- “Je ne sais pas !”
- “Réalisez-vous que vous vous déplacez par votre propre pouvoir et capacité ?”
- “Je ne sais pas !”
- “Vous rendez-vous compte qu’en ce moment même, vous pensez ?”
- “Oui, je m’en rends compte.

Ou bien écoutez l’extrait suivant (*De vera religione 73*). -- “Pour tous ceux qui, d’eux-mêmes, reconnaissent qu’ils sont dans le doute, il est vrai qu’ils reconnaissent quelque chose qui représente la vérité et, aussitôt, qu’ils en ont la certitude. Corollaire : pour tous ceux qui doutent de l’existence de la vérité, il y a quelque chose de vrai sur lequel ils n’ont aucun doute.

Mais (*note* : ici intervient la croyance religieuse en Dieu de S. Augustin, qui suppose que Dieu, dans notre être le plus intime, par la lumière de ses inspirations, nous éclaire (= nous donne la perspicacité) même par) quelque chose qui est vrai ne peut être vrai que par la vérité elle-même (*note* : S. Augustin veut dire Dieu, comme source de toute vérité”).

La différence radicale avec les sceptiques de l’Antiquité et avec des figures telles que Descartes ou Kant (rationnels typiques du siècle des Lumières) est visible dans l’extrait suivant :

“Nous existons. Nous connaissons (“sommes”) notre existence. Nous aimons notre existence et savons.

WDM 46.

Établis comme nous le sommes dans cette triade (*note* : exister, connaître, aimer), aucune intuition fautive - même si elle a l'apparence de la vérité - ne peut nous rendre incertains. La raison de cette certitude est la suivante : nous ne saisissons pas cette triade comme nous saisissons les choses extérieures à nous (c'est-à-dire par les sens de notre corps).

Comme *O. Willmann, Gesch. d. Idealismus, II (Der Idealismus der Kirchenväter und der Realismus der Scholastiker)*. Braunschweig, 1907-2, 252, dit que cet extrait de *De civitate Dei* 11:26 (l'œuvre principale d'*Augustin*) fournit l'intuition de base de la philosophie d'*Augustin*. Le ternaire (= trois) "esse, nosse, velle" (être, connaître, vouloir (désirer, aimer)) comprend, outre l'"être" réel de nous-mêmes, avec la conscience de celui-ci, également tout le sens de la valeur (avec, inclus en lui, l'effort qui en découle).

1. Chez les rationalistes des Lumières, l'accent est mis unilatéralement sur les deux premiers, avec une sous-estimation de l'aspect "axiologique" (valeur). C'est la première différence.

2. Une deuxième distinction fondamentale réside dans le fait que l'"être" du sujet pensant, qui est aussi un sujet appréciatif, est en soi objectivement donné (alors que le rationalisme éclairé doute même de cela).

3. Une troisième différence, déjà mentionnée dans la deuxième, est que le savoir ainsi que le "vouloir" (l'aspiration à la valeur-sentiment) visent quelque chose d'objectif, existant indépendamment du sujet connaissant et appréciant (= intentionnalité),-- alors que ce n'est pas, sauf à contrecœur, le cas des rationalistes modernes.

4. Une quatrième distinction réside dans le fait que, dans le cas de *S. Augustin*, cette méthode subjective-réflexive fait partie intégrante de sa vie di-religieuse, -alors que la même chose - ou une chose correspondante - est soit aliénée de Dieu, soit aliénée de Dieu surtout dans le cas des Modernes.

C. Conclusion .

Scheler, qui ne sous-estime certes pas l'aspect subjectif-réflexif de notre pensée, voit la nécessité de le situer dans une ontologie. Et ce, dans la modalité principale, la "réalité", et dans une rencontre directe. Ainsi, notre vie intérieure, cœur de la méthode subjective-réflexive, n'est qu'une partie de l'"être" transcendantal (qui englobe tout).

WDM 47.

L'hexagone traditionnel.

Voir ci-dessus WDM 41v.-- Nous répétons les six 'modalités' classiques :

(1) réel/non réel,

(2)a. possible/impossible et

(2)b. Nécessaire/non nécessaire (accidentel - contingent ;

La classification ontothéologique traditionnelle (WDM 37 ; 42) (problématique/ assertif/ apodictique) trahit clairement le fait qu'ils n'étaient pas purement ontologiques.

Car seul ce qui est irréel s'oppose radicalement au "réel" (= être). Le possible, le nécessaire, le non-nécessaire, ce sont des formes (des modèles applicatifs) de la "réalité" ou de l'"être". Après tout, ils ne sont pas rien (WDM 28 : quelque chose).

Même ce qui est relativement impossible (c'est-à-dire pas absolument -impossible), est toujours "quelque chose" et donc quelque part "réel" ("être"). Mais nous en reparlerons plus tard.

Premier paralogue : "Apparence et réalité".

Dans le langage courant, qui n'est pas un langage ontologique, on oppose "apparence" et "réalité". Ainsi S. Augustin (WDM 46 : "l'apparence de la vérité") parle de l'opposition entre "apparence de la vérité" et "vérité (réelle)".

En d'autres termes, dans un langage non ontologique, on peut opposer radicalement le "paraître" et l'"être". Dans le langage ontologique, cependant, même l'apparence de quelque chose est un "non-rien", c'est-à-dire quelque chose (et un être immédiat).

Conclusion : attention donc, ne pas confondre la modalité ontologique "apparence" avec la modalité com-mensuelle (WDM 15).

Deuxième paralogisme : "Principes d'amour et de réalité"

En psychanalyse, cette systémique (paire d'opposés) est considérée comme fondamentale.

1. Tout notre "appareil psychique" (dans le langage du sens commun : notre vie d'âme) - selon Freud - a, entre autres, un objectif principal : "nous procurer du plaisir (expériences de luxure) et éviter les expériences désagréables" (*Dina Dreyfus, Freud (Psychanalyse : Textes choisis)*, Paris, 1963, 172/175 (*Principe de plaisir et principe de réalité*)).

Le fait que notre comportement présente cette recherche de la luxure et cet évitement du désagrément prouve - toujours, dit Freud - qu'il est régi (WDM 7) par le principe de la luxure.

2. Ce thème fondamental est clairement exprimé dans *Die Zukunft einer Illusion de Freud*, Londres, 1948 : "Nous venons de parler de l'hostilité à la civilisation causée par la pression qu'elle exerce, par les mortifications qu'elle exige des instincts.

WDM 48.

Supposons que toutes les interdictions soient levées ! Dans cette hypothèse, on peut s'emparer de n'importe quelle femme de son choix ; on peut, sans hésiter, tuer son rival ou quiconque se trouve sur son chemin ; on peut priver son prochain de n'importe quel bien sans son consentement.

Comme une telle chose serait belle, et quelle série de satisfactions elle nous apporterait dans ce cas !". (M. Bonaparte, trad., S. Freud, *L'avenir d'une illusion*, Paris, 1976-4, 21).

En d'autres termes, Freud soutient l'hypothèse de travail selon laquelle notre "appareil psychique" est régi par une philosophie hédoniste (l'"hédonisme" est la "philosophie de la luxure"). Il en parle même dans ses textes. Ce qui, peut-être, trahit quelque chose sur son inconscient personnel.

Mais ... " sous la pression du grand éducateur qu'est la nécessité, il ne faut pas longtemps pour que les tendances de l'ego remplacent le principe de la luxure par un changement : la tâche d'éviter ce qui donne du plaisir est aussi insistante que celle qui le favorise. L'ego apprend qu'il est nécessaire d'abandonner la gratification immédiate (...), d'apprendre à supporter certaines choses douloureuses (...)" (D. Dreyfus, o.c.,173).

Ce que confirme *Die Zukunft einer Illusion* : "Mais la première difficulté (note : pour réaliser ce rêve lyrique) peut - en vérité - être rapidement découverte : mon voisin a (note : dans cette hypothèse) exactement les mêmes désirs que moi, et il ne me traitera donc pas avec plus de déférence que je ne lui en accorde. En bref, si les obstacles causés par la civilisation étaient supprimés, un seul homme pourrait jouir d'un bonheur illimité, un tyran, un dictateur, qui a monopolisé tous les moyens de coercition (...)". (M. Bonaparte, o.c.,21).

Cet aspect est appelé "principe de réalité". C'est clair : Freud n'utilise pas ici un langage ontologique.

Il oppose le " principe du rêve ou de la luxure (hédoniste) " au " principe de réalité ". Dans le langage ontologique, le rêve ou le principe de luxure est un type de réalité et la nécessité qu'est la "réalité" est un second type.

WDM 49.

Troisième paralogisme : “Imagination (fantaisie) et réalité”.

1. Fantasmies

La psychanalyse, déjà mentionnée, accorde une grande importance à ce qu'elle appelle les “phantasmes” (imaginaires).

a.-- Les produits de l'imagination - rêveries, cauchemars - sont opposés à la “réalité” (surtout lorsque “phantasmes” est synonyme d'imagination névrotique).

b.-- Dans le langage psychanalytique, cependant, les “phantasmes” peuvent - de manière générale - être assimilés à toute activité imaginative, qui sous-tend toute pensée, tout sentiment de valeur, tout comportement. Immédiatement, le sens sain et le sens névrotique sont tous deux présents ici.

Echantill. Bibl. :

Ch. Rycroft, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Verviers, 1972, 100s. (*Fantasme, Phantasme (fantasy, phantasy)*).

2. Hallucination

Le terme “hallucination” (fausse perception) est ici très utile. Du latin “hallucinari” (errer, rêver), ce terme (médical et autre) désigne des “perceptions” (par exemple, on entend des mots ou on voit des “images”, des “apparitions” ; on perçoit des “odeurs”, etc.) qui - apparemment - n'ont pas de “cause” (“stimulus”) ordinaire et quotidienne.

Ainsi, sur le plan médical, la fièvre, l'empoisonnement (consommation de drogues), la folie (notamment la psychose ou la maladie de l'âme) peuvent être désignés comme des “causes”. Mais il existe de nombreux cas où aucune de ces “causes” ne peut être à l'œuvre. Dans ce cas, il s'agit de phénomènes propres aux personnes en bonne santé.

En tout cas : même les hallucinations “pathologiques”

(1) sont des “réalités” médicalement significatives (elles paraissent souvent beaucoup plus “réelles” à l'halluciné que ce que nous appelons habituellement “réalité”) et

(2) ontologiquement, ils constituent un seul type de “réalité”.

3. Le terme “surréaliste”.

Le surréalisme est un mouvement essentiellement littéraire et artistique, dont les idées principales ont été exposées dans les trois Manifestes d'André Breton (1896/1966) - en 1924, 1930 et 1942. Elle se veut “moderne” dans le sens où - à la suite de Freud et de sa psychanalyse - elle explore des “sphères de réalité” qui n'ont pas été pénétrées, comme l'inconscient (avec ses rêves, ses crises, ses automatismes, ses associations libres), et les traduit en littérature ou dans d'autres formes d'art.

WDM 50.

Paul Eluard (1895/1952), par exemple, a publié une série de textes sous le titre “*Poesie involontaire*”, écrits par une femme qui entendait des “voix intérieures” (“hallucinations”) comme une force inspiratrice.

J. Rajchman, Michel Foucault (*La liberté de savoir*), Paris, 1987, 30/32, mentionne que le psychanalyste structural Jacques Lacan (1901/1981), déjà dans les années trente, a présenté une thèse concernant ce cas “clinique”.

Note - Lorsque cette femme est, a-priori (par préjugé), rejetée comme un cas clinique, on oublie, peut-être, que cette écriture “médiante” (c’est-à-dire l’écriture, en tant que “médiante” (ici : l’intermédiaire entre l’homme terrestre et ses voix “intérieures”), de textes inspirés) est connue depuis l’Antiquité. Mais, dans le contexte archaïque-sacré, on l’attribuait soit aux muses (esprits féminins de la nature en tant que transmetteurs d’idées culturelles), soit au Saint-Esprit (pensez à l’inspiration dans la Bible).

Conclusion - On peut qualifier d’“irréels” les “phantasmes”, les “hallucinations” et les données “surréalistes”. Mais, alors, on parle un langage non-ontologique. D’un point de vue strictement ontologique, une telle imagerie est aussi “réelle” que ce que “l’on” appelle “réel”, mais d’une manière essentielle (WDM 28 nous a appris l’idée de “forma” (imagerie, forme d’être)). Pour le véritable ontologue, il s’agit de “lemmata” (WDM 22), de conceptions idéalistes, qui doivent être précisées en fonction de leur véritable nature.

Quatrième paralogie. -- “Idéal et réalité”.

Combien de fois entend-on, surtout aujourd’hui, dans les milieux dits “critiques” (socialement critiques, culturellement critiques), tout idéal, en tant que tel (c’est-à-dire dans la mesure où il est idéal), rejeté comme “irréel” ou irréel.

Encore une fois, les idéaux guident même les abuseurs idéaux, surtout de manière inconsciente.

En d’autres termes, ils se révèlent déjà “réels” parce qu’ils affectent chaque comportement. Ontologiquement, l’idéal est un type de réalité et son opposé un autre type de réalité.

Note -- Dans un usage particulier de la langue, le terme “symbole” est préféré à celui d’idéal. Par exemple, *Gertrud von Le Fort, Die ewige Frau (Die Frau in der Zeit / Die zeitlose Frau)*, Munich, 1934, 5ff. Évité par la pensée rationnelle “compréhensible-abstraite” de l’Illuminisme.

WDM 51.

(WDM 5 : Théorie classique de la compréhension), les “symbolistes” (du type platonicien, du moins) aiment utiliser le terme “symbole” :

(1) le concept abstrait

(2) dans la mesure où il indique un idéal supérieur.

“ Les symboles sont des signes (WDM 2 : langage des signes) ou des “ images “ (“ Bilder “), dans lesquels les dernières réalités métaphysiques (*note* : *note* : transcendantales) ne sont pas connues de manière “ abstraite “ (*note* : étrangère à la vie), mais sont représentées de manière vivante comme dans une parabole.

Les symboles sont, à la fois, le langage de l’invisible parlé dans le domaine du visible. Ils sont sous-tendus par la conviction qu’il existe un ordre sensible (WDM 9) dans tous les êtres et toutes les choses, qui est capable - à travers ces mêmes êtres et choses - de se manifester comme un ordre divin. C’est ici que l’on entend le langage des symboles”. (o.c.,5).

Application.

La femme dite “éternelle” ou “symbolique” (idéale) par exemple (en langage courant : la femme idéale ou l’idéal des femmes) est un tel donné transcendantal divinement constitué (ou - mieux, ontologiquement - une réalité - avec sa propre forme d’être ou son statut de réalité (WDM 28 (forma) ; 41 (ideas)). La femme dite réelle, au sens de “empiriquement déterminable”, incarne (incarne, “réalise”) - au moins partiellement - ce “symbole” (idéal), qui est donc à la fois en elle et au-dessus d’elle. Ou plutôt : est à la fois active, opérante, agissante, en elle et au-dessus d’elle. Tout comme l’idée de puissance d’A. Fouillée (WDM 21).

Note : Ce problème des “ symboles “ proposés par G. von Le fort sera discuté plus avant lorsque nous en viendrons aux idées platoniciennes.

Cinquième paralogisme : “ Signe (sens, symbole) et réalité “.

*J.H. Walgrave, Sur le problème du symbolisme, in : Tijdschr.v. Philos. 1959 : 2, 298/316, reprend, e.a. en référence à Suzanne K. Langer, Philosophy in a New Key, Harvard Univ. Press, 1957-3 (ouvrage traitant du regain d’intérêt pour le symbolisme, au sens large de ce mot, en philosophie), la définition la plus générale du signe (= symbole) : “Une représentation concrète qui, en étant connue (*note* : modèle (WDM 6)), transfère la conscience à la connaissance de quelque chose d’autre’(...)”. (A.c., 299).*

WDM 52.

(1) Nous avons déjà évoqué le langage des signes (WDM 2). Ceci, pour dire que les signes imaginés de la logistique ne sont pas un non-sens (WDM 28). De sorte qu'ils - même eux, parfois au grand dam des logiciens eux-mêmes (dans la mesure où ils comprennent mal l'"ontologie") - appartiennent au domaine transcendantal de l'ontologie.

(2) *Wilhelm Kaulbach, Philosophische Grundlegung zu einer wissenschaftlichen Symbolik*, Meisenheim/ Glan, 1954, souligne la profonde distinction entre le langage mathématique-logique des signes, d'une part, et l'utilisation de symboles abrégés dans la logique traditionnelle, d'autre part.

Modèle appliqué :

Dans toute phrase, du moins dans sa formulation complète, il y a un sujet (O) et un prédicat (G), c'est-à-dire, dans la terminologie latine, un sujet (S) et un prédicat (P). Lorsque, dans les manuels traditionnels de logique, la structure de la phrase (énoncé) est rendue comme suit : S entraîne (implique) P (le sujet entraîne le prédicat)", -- pour des raisons d'identité partielle (WDM 4 (le premier a implique le second a) ; WDM 6 (modèle)), alors les signes (symboles) S et P (ou O et G) sont simplement des abréviations du langage naturel, dans lequel toute logique classique-traditionnelle s'exprime,-- et non des "signes" mathématiques-logiques. "Les signes sans contenu ne sont pas connus de la logique.

D'autre part, l'utilisation des symboles dans les mathématiques logistiques modernes : elle se limite aux signes linguistiques dépourvus de sens,-- traite, en particulier, des règles inhérentes à l'interconnexion (ou à la combinaison) des symboles (...)" (G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik (...)*, 41).

En d'autres termes, la logistique, comme les mathématiques, pour obtenir une exactitude claire (une précision absolue) dans la parole ou l'écriture, met hors jeu les modèles applicatifs (les "contenus"), pour ne s'occuper que des modèles régulateurs ("formes" ou "signes, représentant tous les contenus possibles" (qui ne sont donc pas spécifiés)).

Dans le langage de la sémiotique (une des théories des signes), on dit aussi : "On abandonne la sémantique (le sens, le "contenu") et même la pragmatique (l'usage du sens), pour ne laisser que la syntaxe (la combinaison de signes purement "abstraites").

WDM 53.1.

Conclusion .

On dit souvent que “les signes ne sont pas des réalités, mais ils indiquent des réalités”. Une fois de plus : en langage familier, c’est correct ; ontologiquement, c’est un non-sens : les signes, mathématiques-logiques ou simplement logiques, sont une sorte de réalité (ils représentent tous les “contenus” ou “modèles applicatifs” (applications) possibles correspondants) et les soi-disant “réalités” qui leur correspondent sont - à leur manière - “réelles”. Rien de plus.

Echantill. Bibl.:

-- P.A. Schilpp, *Ernst Cassirer*, Stuttgart, 1949 (avec entre autres S.K. Langer, *Cassirers Philosophie der Sprache und des Mythos*, in : o.c., 263/280) ; G. Durand, *L’imagination symbolique*, Paris, 1964 (contient des réflexions intéressantes sur les théories du symbole de :

(a) Freud, G. Dumézil (1898/1986 ; connu pour son hypothèse de travail historico-religieuse sur les “trois fonctions”, à savoir la royauté, la force corporelle et la capacité de reproduction, respectivement la richesse),

Claude Levi-Strauss (1908/... ; connu pour son anthropologie structurale), -- l’“herméneutique réductrice des signes” (interprètes des signes),

(b) Ernst Cassirer (1874/1945 ; connu pour sa Philosophie des formes symboliques (1923-1), Gaston Bachelard (1884/1962 ; épistémologue (théoricien des sciences) de la signature (nature de l’être) “dialectique” (WDM 31),-- l’“herméneutique du signe instaurative” (qui voit dans le signe plus que des réalités terrestres, “empiriques”),--

(c) Paul Ricoeur (1913/2005 ; ‘herméneute’ sans plus) qui essaie de réconcilier et, immédiatement, de transcender les deux signifiants précédents);-- L.C. Knights/ B. Cottle, ed., *Metaphor and Symbol (Proceedings of the Twelfth Symposium of the Colston Research Society held in the University of Bristol (March 28th / March 31st, 1960))*, London, 1960.

Sixième paralogisme... J. Schelling

J. Schelling (WDM 27) - selon H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 22 - disait, à l’époque, comme critique de Hegel (WDM 31), chez qui il croyait devoir dénoncer un penseur purement “ logique et étranger à la vie “ : “ Ce qui a commencé dans la pensée pure ne peut se poursuivre qu’à l’intérieur de cette pensée pure elle-même et ne peut jamais dépasser l’“idée” (note : au sens hégélien).

Ce qui doit pénétrer la réalité doit immédiatement s’en écarter”. En d’autres termes, l’opposition “idée (pensée) / réalité” est exprimée en termes omniscients ou, du moins, non ontologiques.

WDM 53.2.

C'est trop clair : les pensées (les idées, -- qu'elles soient ou non interprétées de façon platonicienne (WDM 41)) sont un type de "réalité" et ce que le penseur positif Schelling appelle "réalité", n'est que son interprétation, très idiosyncratique, du terme classique-traditionnel "être". Schelling nuance sa position, par exemple en reprochant à Hegel et à d'autres, qui représentent des styles de pensée similaires, que leurs pensées ne sont que des "possibilités" (WDM 47), c'est-à-dire, ontologiquement parlant, un type de réalité.

Les paralogismes liés aux catégories (concepts de base) de "possible/impossible", - on distingue, classiquement, deux sous-modalités, à savoir "possibilité interne" et "possibilité externe".

1. On appelle possible "intérieur" (interne), tout ce qui est considéré comme possible sur la base de l'être pur (WDM 28 : forma) de quelque chose, tandis qu'est possible "extérieur" tout ce qui est considéré comme possible sur la base de données (actions), situées en dehors de la forme d'être propre.

2. Modèles appliqués

(A). -- "Pour autant que je connaisse cette jeune femme, il est certainement possible ("pas exclu" est l'expression lénifiante) que, lorsqu'elle apprendra que son ami intime a enfin (!) trouvé le "vrai Jacob" (en langage familier, dans certaines régions : le partenaire idéal), elle réagira avec beaucoup d'envie".

Celui qui parle ainsi tient compte, avant tout, de la nature de l'être ('forma') de la jeune femme. Cette forme d'être, la sienne, est sensible aux "succès" de ses proches, avec lesquels, en un certain sens, elle se "mesure" toujours un peu (complexe de comparaison).

Non pas que cela constitue le jugement intégral (global) de la question ! Au contraire. Sa propre "forma" ou son propre être n'est exposé qu'à la suite d'un événement situé en dehors de son "être". En d'autres termes : la possibilité intérieure présuppose (ici du moins) la possibilité extérieure. Ce n'est que lorsque son amie intime tombe pour le vrai fiancé que son complexe de similitude apparaît au grand jour (WDM 44 : phénomène, c'est-à-dire ce qui est immédiatement apparent). La distinction entre possibilité intérieure et extérieure est donc très relative. Fondamentalement, tous les êtres sont partiellement identiques (WDM 3;6) et contenus dans un réseau de relations.

WDM 54.

“Un carré rond est impossible (= nécessairement ‘pas possible’)”.

a. Il est possible - en même temps - de penser à la fois la sous-idée “rond” et la sous-idée “carré(ig)”.

b. mais on ne peut pas les penser, géométriquement, comme étant joints ensemble (constituant une seule “forma” géométrique, étant forme, effet, être (essence) (WDM 28)). Une telle chose est “impensable”, “impossible” (= nécessairement inexistante), car elle est absurde, grotesque.

Note : L’idée ontologiquement pure de “réalité” inclut l’idée d’“absurde” (termes incongrus, etc.), en tant que contre-modèle de tout ce qui est sensible (WDM 30). L’idée d’être inclut, comme radicalement insensée, le contre-modèle contradictoire.

Note : Puisque l’idée (concept) est l’essence (‘forma’) de tous les modèles applicatifs, il est d’emblée impossible de rencontrer une idée ‘carré rond’ dessinée sur le tableau ou mise en œuvre de quelque manière que ce soit. Une telle chose est également impensable, à moins qu’elle ne soit impensable ou incongrue.

(C). - *“Deux plus deux est, nécessairement, quatre et pas autre chose que quatre”.*

a -- On peut penser “deux fois deux” et “pas quatre” en même temps, comme des idées partielles en elles-mêmes, comme ci-dessus.

b.- Mais penser que “ deux fois deux “ est égal, “ égal “, penser que “ pas quatre “ est impossible (absurde, insensé, impensable). Sauf si elle est absurde, c’est-à-dire si elle est un contre-modèle du seul “quatre” raisonnable. L’idée d’être inclut l’absurde, mais en tant qu’absurde.

En termes paléopythagoriciens (WDM 13) : le carré rond et le deux fois deux et le non quatre sont non-intégrables (ne forment pas d’harmonie de nombre (de forme). Ils n’existent pas ensemble, mais séparément).

Conclusion .

a. Dans les deux derniers cas, il s’agit d’une (im)possibilité intérieure : la forme d’être (idée) elle-même contient l’(im)possibilité.

b. Notez que les choses radicalement impossibles, comme les deux derniers exemples, sont “ radicalement irréelles “, “ rien “ (au sens absolu), bien que leur idée - en tant que “ radicalement irréelles “ ou “ rien “ - soit “ réelle “, car concevable comme “ être(s) “.

L’idée “probablement”.

Il s’agit d’une sous-modalité de “possible”.

WDM 55.

Modèle appliqué.

“Il est possible que la ‘Cicciolina nue’ (surnom de la porno-vedette italienne, membre du Parti radical, depuis la mi-juin 1987 élue populaire Ilona Staller, --qui, dit en passant, prétend, pour la télévision, être catholique ; --qui, bien que n’assistant pas toujours à la messe dominicale, prie néanmoins chaque semaine), en raison de sa performance nue, à Viareggio, près de Pise, le 19.06.1987, est soumis à un procès “pour atteinte à la moralité publique”.

La possibilité a sa “raison” (WDM 8) en la personne d’Ilona Staller elle-même (possibilité intérieure : elle est convaincue que les “interdictions” sur le sexe sont une “hypocrisie”) et à l’extérieur (possibilité extérieure : l’article 528 du code pénal italien interdit les “exhibitions immorales”).

“Il est (très, très, très improbable) qu’Ilona Staller fasse l’objet d’un procès”.

La “raison” est, entre autres, qu’un groupe de pression italien “pour la défense des valeurs morales” a annoncé qu’il ferait “tout son possible” pour empêcher la “Cicciolina nue” de siéger effectivement au Parlement.

En revanche, la représentation de Viareggio a été marquée par un afflux de places réservées (y compris de journalistes), à tel point que les organisateurs du spectacle ont dû chercher une salle nettement plus grande que l’Il Gabbiano (La Mouette), où la star du porno se produisait régulièrement.

Les politiciens locaux ont voté pour (un conseiller socialiste) et contre (communistes et chrétiens-démocrates).

Conclusion. - L’idée de “probabilité” est quelque chose comme “un degré plus fort de possibilité”. Elle a, elle aussi, sa “raison” dans et hors de l’objet considéré, ici la personnalité d’Ilona Staller.

Digression. - La preuve par l’absurde.

Relisez d’abord WDM 30 (Primal Dilemma) ; 32.

Modèle appliqué - Platon, dans *L’État* 1, cite une telle preuve par l’absurde (une forme de preuve indirecte ; WDM 34 ; 43).

“(…). Sur la “justice” (righteousness),
-- Qu’est-ce que la justice ?
-- “Dis la vérité et paie tes dettes”.
-- La justice n’est-elle rien d’autre que cela ? Et (si elle n’est rien de plus) n’y a-t-il pas d’exceptions à cette règle ?
-- Supposons qu’un ami, sain d’esprit, me confie ses armes, mais que plus tard, alors qu’il n’est plus sain d’esprit, il demande à les récupérer.

WDM 56.

Est-ce mon devoir (*note* : une modalité éthique) de rendre ces armes ? Personne ne soutiendra que je suis toujours obligé de dire la vérité, c'est-à-dire à quelqu'un comme cet ami dans cette situation.

-- "Tu as raison," dit Kefalos.

-- Mais, dans cette hypothèse, dis-je, "dire la vérité et payer ses dettes" n'est pas une définition correcte de la justice.

1. L'essence (forma : WDM 28) de la "droiture" (= action moralement bonne (WDM 30 : éthique)) est établie dans sa définition (clause d'essence). Une bonne définition ne tolère pas d'exceptions (sinon, elle n'est qu'une "règle avec exceptions", une approximation).

2. La structure (schéma des choses) de la preuve est la suivante :

(A) prémisses : le dilemme primaire ;

(B)1. Soit la définition est bonne, soit elle ne l'est pas ;

(B)2. prouver : ce n'est pas bon (dire la vérité et payer ses dettes n'est pas toujours moralement bon (juste)) ;

(B)3. preuve par l'absurde : supposons que la définition soit correcte (lemme) ;

(B)4. Dédution (= analyse ; WDM 22) : de la justesse de cette définition il découle (déductivement) que si je dis la vérité à un homme, qui n'a pas toute sa tête, lorsqu'il récupère des armes, j'agis moralement bien (je suis juste),--ce qui est absurde, dans le sens où je suis co-responsable de la faute commise avec ces armes (ce qui n'est pas moralement bien) ;

(B)5. **Conclusion** : la définition contient au moins une déduction (WDM 2), qui entre en conflit (contradiction) avec la préposition (lemme) ; une telle définition n'est qu'une approximation (règle avec exceptions), mais pas une vraie définition, qui ne tolère pas d'exceptions.

Le schéma est énoncé par *W.C. Salmon, Logic, Englewood Cliffs, N.J., 1953, 30* (reductio ad absurdum) comme suit :

(a) Théorème (= à prouver) : s ;

(b) contre-modèle : non-s (proposition contraire),

dédution : soit s, soit s' et non-s' (contradiction) (ou un certain jugement (proposition) o, qui est faux)

Conclusion : non-s est faux ; donc s.

Conclusion ontologique.

L'absurde est concevable (WDM 25 ; 54) et donc "sa" réalité, mais comme un contre-modèle de celle-ci. C'est la base de la preuve par l'absurde.

WDM 57.

Remarques.

R. Regvald, *Heidegger et le problème du néant*, Dordrecht 1987, traite d'un problème auquel nous devrions, ici, consacrer plus de temps. Voici le point essentiel.

(a) L'ontologie traditionnelle a fait du "nihil" (rien) plus qu'une interprétation. En latin, on parle de "nihil negativum" (littéralement : ne rien nier), "nihil privativum" (ne rien voler).

L'idée de base était, toujours plus ou moins clairement formulée, que le "néant" est soit un non-être(s) absolu(s) - cf. WDM 30 - soit un non-être(s) relatif(s).

1. Ainsi, par exemple, tout ce qui est mauvais (le mal physique comme par exemple une catastrophe naturelle et/ou le mal éthique comme par exemple le péché (le comportement coupable ; WDM 30 (Éthique) ; 45 (Nabert)) n'est pas (notez la négation), le bien qui aurait dû être. Dans le langage du sens commun : le mal est absence (défaut) de bien (valeur) et, dans cette négation, disons presque : sens décevant (frustrant), "rien" (sens : concernant le bien). C'est le rien "relatif". Ce qui est donc, purement ontologiquement, quelque chose et peut, parfois, être très oppressant.

2. Par exemple, lorsque quelqu'un cherche "quelque chose" dans une pièce (et ne trouve "rien"), il dit : "Il n'y a rien dans cette pièce". Il est clair que le terme ordinaire, nonontologique, est utilisé ici : "rien de ce que je m'attendais à trouver là ! Encore une fois : l'attente sans réponse. Rien de plus.

Ontologiquement, il y a quelque chose, à savoir la pièce, avec son contenu éventuel. Si seulement l'air qu'on y respire.

3. Le Catéchisme dit plusieurs fois que "Dieu crée tout à partir de rien". Ici, "rien" signifie "rien en dehors de Dieu". En d'autres termes, Dieu crée tout à partir de Lui-même et rien en dehors de Lui. Cette expression ne signifie rien de plus (il est, après tout, à la manière du créateur, l'"être" tout entier).

(b) On peut cependant aussi parler - apparemment dans le langage de l'ontologie traditionnelle, mais, en fait - d'une manière métaphorique (tropologique ; WDM 3), métaphorique.

(i) On peut dire, par exemple, "Le passé (l'être) n'est plus ; le futur (l'être) n'est pas encore... Le maintenant (le présent) est la frontière zéro (le "rien") entre les deux.

L'être" est ces trois dimensions (pas-plus, pas-encore, limite zéro) en un, ou du moins ensemble".

WDM 58.

Pour résumer : les trois extensions temporelles (dimensions ou dimensions du temps,-- passé, présent (maintenant) futur) peuvent être exprimées en termes négatifs. Mais ce n'est rien de plus qu'une figure de style, pour commencer. Cependant, il peut y avoir une déclaration philosophique "négative" derrière (exprimant à nouveau une frustration).

Echantill. bibl.: B. Kuznetzov/ C. Fawcett/ R.S. Cohen, ed., *Reason and Being*, Dordrecht, 1986.

(ii) On peut cependant aussi, avec Heidegger et consorts, appelés non sans raison "differenti(al)sten" (philosophes de la différence), affirmer que "das Nichts" (le "rien", mais alors seulement tel que le conçoit Heidegger) est "das ganz andere zum Seienden" (le totalement différent par rapport à l'être). Cette "altérité" n'est pas, cette fois, le "rien" absolu (qui est le néant absolu ; WDM 30), tel que l'ontologie traditionnelle l'entendait.

Non : selon Heidegger et consorts, il existe un "fait premier ontologique" (= fait universel), à savoir qu'au sein de la "réalité" (apparemment, cette fois, au sens traditionnel) - c'est-à-dire au sein de l'"être" lui-même -, d'une manière ou d'une autre, une négation opère, c'est-à-dire est active.

S'étendre sur ce sujet maintenant nous éloignerait de notre objectif actuel. Juste un indice : la pensée initiale de Heidegger tournait autour d'une sorte de "nihilisme" (une philosophie soulignant la futilité de tout ce qui est), de sorte que, par exemple, l'"existence" humaine (WDM 16 ; 21) est, dès le départ, "sein zum tode" (être condamné).

Note.-- Echantill. bibl.: P. Laruelle, *Les philosophies de la différence (Introduction critique)*, Paris, 196,-- 60ss. (*La différence de Heidegger par rapport à l'idéalisme*), 93 ss. (*Hegel et Heidegger*), 121ss. (*Derrida entre Nietzsche et Heidegger*).

Selon Laruelle, il y a, en gros, quatre "grands" différentistes : Nietzsche (1844/1900 ; le génie, mais ...depuis 1889 philologue malade mental incurable ; WDM 38), M. Heidegger, Gilles Deleuze (1925/1995) et Jacques Derrida (1930/2004 ; le "grammatologue", qui met partout l'accent sur la "déconstruction").

Note. Sous un autre angle, principalement psychanalytique (WDM 47), les penseurs soulignent le fait que la "vie" (y compris l'eros (érotisme, sexe)) est marquée, essentiellement et dès le départ, par la "destruction", principalement sous deux formes :

WDM 59.

1. le désir de tuer (au moins de mutiler, de blesser) les autres (pulsion d'attaque, agressivité),

2. La "pulsion de mort" (Todestrieb, c'est-à-dire le désir de se tuer (mutiler, blesser)).

Echantill. bibl.: Ch. Rycroft, *Dictionnaire de psychanalyse*, Paris, 1972, 132.

Note-- Rob Devos, De tranen van Eros (Een introductie tot Georges Bataille), in : *Streven* 1987 (juillet), 933/935, note que - dans le dernier roman de G. Bataille (1897/1962), *Les larmes d'Eros* (Nijmegen, 1986) - ce disciple de Nietzsche (il a lu Nietzsche dès 1923) tente de rendre vraie la thèse selon laquelle eros (érotisme) et thantos (mort) existent en un (WDM 13 ; 31 ; 54) et, par conséquent, sont confondables. Le paléopythagoricien exprime : le plaisir et la peine (confusion) forment une "harmonia" (sont interchangeables).

Exprimé en termes ontologiques apparents : "Dans l'érotisme, ce qui est (ce qu'on appelle la 'vie') n'acquiert son 'sens' (WDM 9) que parce que cet 'être' franchit la frontière de ce qui n'est pas (ce qu'on appelle la 'mort'). Une fois de plus, la frustration transparait : la "vie" (interprétée de manière fortement érotique, bien sûr) est quelque chose d'insupportable, car elle mène à la "mort". Selon Bataille - qui a un très grand nombre d'adeptes parmi l'intelligentsia (les intellectuels, entre autres) - on peut vérifier cette proposition entre autres et surtout à travers l'art (l'histoire), depuis la préhistoire jusqu'aux surréalistes inclus (WDM 49).

Ceux qui connaissent l'œuvre du *marquis de Sade* (1740/1814), écrivain dont la vie et l'œuvre sont caractérisées par des "excès" (sexe et agression), à l'instar d'une bonne partie des fameux libertins), comprendront que ce nihiliste était un modèle aux yeux de Bataille. Par "nihiliste", nous entendons ici quelqu'un qui "nie", "déconstruit", "annule" toutes les valeurs supérieures, c'est-à-dire qui les réduit à néant, le "néant" ayant un sens axiologique (WDM 29), c'est-à-dire que l'on part du fait que ces valeurs supérieures - on peut aussi, avec une Gertrud von Le Fort (WDM 50), parler de "symboles" (idéaux) - ne sont en fait "rien" (pas nécessairement valables). Mais c'est, au moins ontologiquement, un paralogisme.

L'être propre (la réalité) des "valeurs" réside dans leur validité (c'est-à-dire dans le fait qu'elles sont des idées de pouvoir (WDM 21)).

WDM 60.

b.2.-- Les modalités de la morale (éthique, morale).

1. WDM 39 nous a parlé de “devoir” (devoir), de “pouvoir” (permission), ceci en vertu du fait que l’homme, par rapport à la réalité à laquelle il appartient, a, au moins en principe (WDM 7), la liberté.

2. Mais WDM 30 a parlé de la nécessité éthique (devoir) d’appeler “son” (le) (principe d’identité). L’homme peut refuser cela (liberté de capacité physique), mais, en conscience, on ne peut pas refuser cela (non-liberté de mai). La raison (WDM 8) en est le caractère inviolable (= manière d’être) de “tout ce qui (est)”. Du moins en principe.

G. Jacoby, WDM 41, distingue trois modalités purement logiques (nécessaire/non nécessaire/non nécessaire). De manière analogue, nous pouvons construire un différentiel (dont nous parlerons plus tard) de modalités éthiques :

obligatoire, (interdit).	non obligatoire	et	obligatoire non
-----------------------------	-----------------	----	-----------------

Ainsi, bien sûr, une catégorie éthique importante (concept de base) est omise : l’idéal (WDM 50v. ; 59). À première vue, un idéal ne semble pas obligatoire. Et pourtant : c’est une obligation (un devoir), dans la mesure où les circonstances favorables (ce que le penseur médiéval Jean de Salisbury (1110/1180) appelait “hypo-thèse” (c’est-à-dire l’ensemble des circonstances réelles ou “situation”), -- alors qu’il appelait l’idéal “thèse”) le rendent possible. On reconnaît ainsi que les modalités éthiques et “physiques” (aléthiques) peuvent se heurter les unes aux autres. - Il arrive cependant que - d’une part - le devoir soit présenté comme le minimum moral et - d’autre part - l’idéal soit présenté comme le maximum éthique.

Note -- L’idée de “bien” (“mal”).

A. Brunner, S.J., *Die Grundfragen der Philosophie (Ein systematischer Aufbau)*, Freiburg, 1949-3, 271, essaie de nous faire comprendre l’idée de “loi”, aussi simplement que possible.

“(…) Avec son “être” (*note* : forme d’être ; WDM 28), l’homme a reçu l’obligation d’accomplir (l’ordre moral (WDM 51 : ordre(s) sensible(s)).

Mais cet accomplissement du devoir inclut - parce que l’homme est dépendant de son environnement (“die Welt”) - la disponibilité immédiate de certains moyens (*c’est-à-dire de sa fin ou de sa destination*).

Conséquence : avec son “être” (essence), il a également le droit de disposer effectivement de ces ressources.

WDM 61.

(socialement parlant) est, avec son “être” (forme d’essence), également la revendication du fait qu’aucun autre être humain (“personne”) ne l’empêche d’y parvenir.

Conclusion . L’homme a des droits définis, c’est-à-dire qu’il est en droit de revendiquer certaines choses de telle sorte que l’ingérence “étrangère” (*c’est-à-dire* celle des autres humains) soit exclue.

Conclusion . La distinction entre ce qu’on appelle “l’éthique” et la “jurisprudence” est la distinction entre l’ensemble de l’éthique et une partie de celle-ci (qui traite des droits). Ainsi, la théorie du droit est, en fait, une éthique : “si devoir, alors - envers le prochain - droit ;

Modèle d’application. -- Donné : un enseignant, dont le devoir est d’éduquer ses élèves (le concept global d’“éducation”). Dans la mesure où cet enseignant a le devoir de s’en acquitter, il a droit à toutes les ressources nécessaires (ou, dans une certaine mesure, possibles) pour le faire. - Par exemple, le soutien élémentaire des parents en ce qui concerne son autorité. Les parents qui sapent (ne soutiennent pas) l’autorité de l’enseignant (également celle des enfants d’autrui), que ce soit en principe (par exemple par des considérations anarchistes) ou en fait (par manque de compréhension réelle de la nécessité d’un climat d’autorité dans la classe), nuisent non seulement à l’enseignant mais aussi aux élèves, qui ont également droit à l’éducation. Ceci, parce que les élèves - présents ou futurs - ont aussi des devoirs.

Conclusion .

1. L’ensemble de l’ordre ou des ordres de classe dépend ou non de la modalité éthique du “devoir”. Chaque “misarchie” (terme nihiliste de Nietzsche (WDM 38 ; 58) pour désigner ce “mépris”) est, en fait, un modèle applicatif de ce que Derrida (WDM 2 58 : déconstruction) appelle la déconstruction.

2. Derrière la modalité du “devoir”, cependant, se trouve l’invulnérabilité de “tout ce qui est (par exemple, le devoir/le droit)” (WDM 30).

Paralogisme ou, en fait, sophisme

Quelques modèles applicatifs d’idées fausses (paralogisme ou, même, sophisme (WDM 31 ; 36)) concernant les modalités éthiques.

Premier paralogisme éthique (sophisme).

La contradiction entre “sein” (être) et “sollen” (vouloir), c’est-à-dire le devoir éthique). - Soit la vision purement subjectiviste (WDM 43vv) (pour laquelle la “valeur” et, immédiatement, le devoir, fondé sur cette valeur (WDM 59 : s’appliquent), est un produit purement “subjectif” :

WDM 62.

L'homme "créé" (établit) les valeurs (et les devoirs qui en découlent) par ses propres efforts) ou la "théorie de la valeur" (axiologie) néo-kantienne (pour laquelle l'"être" n'est plus le fondement des valeurs, mais une sorte de validité flottante ("Sollen")),-- Les deux thèses analogues concernant la valeur et le devoir ne voient pas que tant l'"affirmation" subjective que l'"affirmation" objective de la valeur et l'éthique qui s'y rattache, en dehors de toute ontologie, représentent la réalité, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas la même chose.i., à proprement parler ontologiquement, n'étant pas rien, mais étant quelque chose (WDM 28), avec une forme d'être propre, irréductible, ... par laquelle ils appartiennent à " l'être " (et donc à l'objet d'une ontologie bien comprise).

Comme le dit l'axiologiste Max Scheler (WDM 42vv ; 46 : S. Augustine) : " Appeler ('Sollen') un devoir, c'est, toujours déjà, s'adresser à un 'être', s'adresser à un être qui a une volonté et qui a des intuitions ". (Brunner, o.c., 78).

Conclusion : "être" (la réalité) et "appliquer" (se produire comme un devoir) se tiennent - ontologiquement - l'un à l'autre comme le tout de la réalité et une partie (la réalité d'application) de celle-ci, ou, comme nous le verrons plus tard, un aspect de celle-ci.

2.a.-- Deuxième paralogisme éthique (sophisme).

L'opposition entre la thèse (thesis, positio) et la situation (hypothesis, causa, context),

Comme mentionné ci-dessus, c'est surtout Jean de Solisbury (WDM 60) qui a poussé cette paire d'opposés.

Roland Barthes (1915/1980 ; linguiste), dans *L'aventure sémiologique*, Paris, 1985, 143s., souligne l'importance rhétorique (WDM 1;12) - par exemple pour les avocats, les politiciens, les orateurs, les agents de publicité, etc.

En fait, chez Salisbury, cette distinction découle des deux matières, la dialectique (à ne pas confondre avec DDM 31 ; 53.1) ou théorie abstraite (pensez à la "dialectique" de Platon (WDM 24), d'une part, et la rhétorique, d'autre part.

La dialectique, dans le style de Salisbury, s'intéresse à la thèse (côté abstrait-universel de la réalité ; WDM 5), tandis que la rhétorique, toujours dans le sens de Salisbury, s'intéresse à l'hypothèse (côté singulier-concret de la même réalité ; WDM 5v. Cf. Barthes, o.c.,115.

WDM 63

Modèle applicable.

La théorie abstraite-générale, par exemple, pose la question “Faut-il se marier ?”. (= question de thèse). À cela, on répond, par exemple, en disant : “Il est précieux et significatif de se marier”.

La praxis (= application pratique) concrète-singulière est alors par exemple : “Ilona doit-elle se marier ?”. (où les circonstances (= contexte, situation) jouent un rôle décisif, comme le fait qu’Ilona n’a plus d’utérus). A cela, on répond par exemple : “ En vue d’une éventuelle procréation, il n’y a aucune valeur ni aucun sens à ce qu’Ilona se marie “.

La synthèse des deux positions - thèse et hypothèse - se lit comme suit : “En principe (WDM 7), il est précieux et utile de se marier, mais en fait (comprenez : en pratique), il peut, du moins au regard de certaines intentions (objectifs), ne pas avoir de sens et ne pas valoir la peine de se marier”.

La formulation ontologique peut être, sur le point, paralogique (sophistique).

Par exemple, on entend : “La théorie est irréaliste. La pratique est réelle”. -- Ou, avec une variation sur un proverbe : “*La structure propose, l’histoire dispose*” (Jacques Le Goff, le porte-parole de la soi-disant “nouvelle historiographie” (“L’histoire nouvelle”) (1924/2014)), faisant allusion à “L’homme choisit, mais Dieu dispose” (“structure” signifie ici “approche théorique” et “histoire” la situation concrète-singulière).

Ce couple “thèse/hypothèse” est comparable, par exemple, au “principe de désir/réalité” freudien (WDM 47), qui en est, apparemment, une application :

“Les convoitises sont méchantes, mais les conditions réelles sont éliminées”.

Il est clair que l’opposition ‘Idéal/Réalité’ lui correspond (WDM 47 (Freud) et 50 (Idéal/Réalité)).

Conclusion .

En langage ontologique strict : la thèse (théorie) est un type de réalité, tandis que ce que l’on veut présenter comme “réalité” (hypothèse) est également “réel” (non-rien ; WDM 28), - avec sa propre forme d’être, mais différemment “réel”.

Première application : l’idée de “design” (Entwurf, projet) dans les philosophies existentialistes.

L’homme est essentiellement considéré comme étant “jeté” dans une situation qu’il n’a pas choisie (WDM 16 ; 21 ; 58). Ici, la “conception” signifie le fait que, de manière minimale (WDM 60 : libre en principe), l’homme peut et peut choisir librement.

WDM 64

Dans ce contexte, on peut entendre une phrase ontologiquement irresponsable : “ L’individu (*note* : depuis Kierkegaard, qui confrontait l’individu à Dieu, libéré du christianisme de masse, les existentialistes mettent l’accent sur l’homme singulier) n’est pas “ est “, mais, pour parler au sens propre, il doit être “. En d’autres termes, l’individu est une tâche qu’il s’impose à lui-même”. (*J.Wahl, Les philosophies de l’existence, Paris, 1954,75*).

En soi, dans les intentions de ceux qui parlent ainsi, il y a beaucoup de vérité, bien sûr ; mais, sur le plan strictement ontologique, il y a là un malentendu : l’individu est à la manière de celui dont la tâche est d’être “ (c’est-à-dire de “ rendre réelle “ sa propre forme d’être).

Note - Cela implique que, chez les existentialistes, la thèse pèse très lourd, mais pas dans un sens purement théorique, bien sûr, au contraire. Au milieu de l’hypothèse (la situation dans laquelle on est parfois coincé) on fonde pourtant, encore et encore, avec espoir, contre tout découragement, une thèse (design), même si elle est très singulière, ultra-individuelle.

Deuxième application : les idées “moralpolitik/ realpolitik”.

Nous avons vu, WDM 61, que la théorie du droit n’est qu’une branche de l’éthique intégrale. Ou, si l’on préfère, que la micro-éthique (= éthique individuelle) et la macro-éthique (= éthique sociale) sont deux aspects d’une seule et même éthique.

Echantill. Bibl. - Cet ouvrage situe Nicolo Macchiavelli (1469/1527 ; le célèbre humaniste politiquement intéressé) - d’où le nom de “Macchiavellisme” ou, en allemand, de “Realpolitik” - dans son siècle. La morale d’un Macchiavelli, qui a aussi profondément pénétré dans notre science actuelle de la vente (marketing), s’appelle l’utilitarisme d’État.

La thèse est la suivante : “Est bon (éthique, c’est-à-dire en conscience, justifiable) tout ce qui est utile à l’État (*remarque* : en matière de vente, on l’appelle : le vendeur).

Note : en latin “utile” se dit “utilis”, -- on dit aussi “utilitarisme” au lieu d’“utilisisme”. Concrètement, depuis l’époque de Macchiavelli, l’utilitarisme d’État se résume à une approche rationnelle globale :

- a. la politique de l’État et
- b.1. économie (finances publiques) et
- b.2. la nécessité militaire (WDM 47),--non sans un accent particulier sur la nécessité de la situation militaire (stratégique et/ou tactique).

WDM 65.

Nous disons “situation”, c’est-à-dire, dans la langue de Salisbury, hypothèse... Mais notez les termes germanophones : “moral politics” et “reaalpolitik” (dans la forme néerlandophone).

Comme si une politique consciencieuse (y compris le côté militaire), telle que les penseurs du milieu du siècle l’ont conçue, sous l’influence de l’Église, bien sûr (“bellum iustum”, la guerre moralement juste : La guerre n’est éthiquement justifiable qu’en tant que solution d’urgence et, même dans ce cas, dans des conditions de conscience strictes),--comme si une guerre “juste” était “irréelle” et qu’une guerre conçue de manière macchiavilienne, fondamentalement (d’un point de vue purement ecclésiastique) immorale - parce qu’elle ne respecte pas un certain nombre de valeurs morales - n’était vraiment “réelle” d.i. était adapté à l’hypothèse, aux circonstances concrètes singulières (situation, contexte).

Encore une fois : la Moralpolitik est aussi une politique adaptée à la réalité, mais une réalité qui englobe des normes plus élevées (WDM 51 : ordre sensible ; 60), alors que la Realpolitik, au nom de la fin à atteindre (“La fin justifie (en apparence) les moyens”), réduit la réalité totale avec les idéaux supérieurs.

Note : Dans un sens “réaliste” analogue, voir *J. Kruithof, Ethica*, Anvers, 3, 1961/1962, -- a.o. 127.

L’auteur oppose la morale marxiste à la morale religieuse (comme il le dit, en tant que marxiste).

La règle dite “ morale-métaphysique-religieuse “ (comprendre : règle de conduite)

(1) s’applique non pas à un individu, mais à un groupe de personnes (sic),--ce qu’un Kierkegaard, en tant que chrétien authentique, rejetterait certainement ;

(2) rejette l’exceptionnel (“exceptionnel”), car il s’adresse à la moyenne (ce qui est vrai du type religieux de masse, entre autres (mais pas seulement) attaqué par Kierkegaard) ;

(3) rejette le nouveau (c’est-à-dire qu’il est essentiellement conservateur, oui, régressif).

Conclusion : *une* telle éthique est irréelle, car elle n’est pas unilatéralement économique-sociale et révolutionnaire... Ce qui nous laisse l’“ontologie” d’un Kruithof, bien sûr.

On ne l’oublie pas : le marxisme et le macchiavellisme ont des liens très étroits, comme le montre *A. Glucksman, Le discours de la guerre*, Paris, 1979, 93s.

WDM 66.

L'ontologie "intentionnelle".

L'être humain, appelé "Dasein" par Heidegger, c'est-à-dire "das Sein in seinem da" (être "là" (= présence)), présente deux aspects lorsqu'il est confronté à la réalité.

(1) Par exemple, M. Scheler nous a donné une vision orientée objet (WDM 42 : rencontre avec "l'être") : "C'est là, sans plus".

(2) Mais WDM 43/46 nous a donné la vue en boucle (réflexive) : le sujet, engagé dans l'"être", lui-même situé au milieu de ce même "être" : "Oui, je me rends compte que j'existe" (Augustin).

Mais cette dernière est - à sa manière - une relation sujet-objet : "Je (sujet, -- réflexif-introspectif) réalise (= conscience) que je suis là (objet)".

Conclusion -- Qu'il s'agisse de "réalités" extramentales (situées dans le monde extérieur) ou intramentales (situées dans notre vie intérieure), il existe toujours une relation sujet-objet. Or, c'est cette relation sujet-objet qui constitue l'essence de l'ontologie intentionnelle... Expliquons maintenant cette histoire.

1. Le joug noble ("propre"). (66/68)

Kalon zugon" (le beau joug), semblable à un "xu.zeuxis" (une paire de chevaux),-- c'est ainsi que Platon appelle la relation "sujet/objet" (= intentionnalité).

(a) Pindaros de Kynoskefalai (-518/-438), le célèbre poète lyrique grec, qualifie "le rayon de soleil qui voit tout" de "mesure, ('metron'), l'étalon, de nos yeux pendant qu'ils voient" (Isthm., 5 : 67).

O. Willmann, *Gesch. d. Id.*, 246, dit, à ce propos, ce qui suit : "Pindaros anticipe ici une pensée de Platon, qui dit que la lumière attribuée à l'œil à la fois l'image (représentation) des choses et les choses elles-mêmes leur visibilité, -- ce qui est l'interprétation théorique de la doctrine (*note* :omniprésente, archaïque) que 'similia similibus' (le semblable par le semblable ; c'est-à-dire que l'objet est connu au moyen du modèle qui lui convient).

b. - " Les (paléo)pythagoriciens (WDM 13) enseignent que l'esprit, dans la mesure où il est formé aux "harmonies de formes numériques" ("mathemata"), est le critère (= la mesure) des choses. En particulier, comme le disait Philolaos de Kroton (-469/-399 ; un pythagoricien) : l'esprit, dans la mesure où il possède une vision théorique de l'essence (WDM 28 : forma) ou de la "nature" de l'univers, montre une certaine parenté avec cette "nature" de l'univers.

WDM 67.

Ceci, parce que - naturellement - l'égal (= original) est connu au moyen de l'égal (= modèle, représentation) (Gr. : "hupo tou homoïou, to homoïon"). (Selon le sceptique *Sextos Empeirikos* (= Sextus Empiricus ; +190/+150), dans son *Against the Mathèmatikoi*).

En d'autres termes, plus compréhensibles, parce que dans notre esprit (raison), un "modèle" (représentation) de la nature des choses, dans l'univers (= "être"), est en quelque sorte présent (ce que l'on appellera plus tard, par exemple, "l'image de la connaissance"), notre esprit "théorique" connaît donc cette nature des choses.

(c) -- "A la proposition (lemme) ancienne (= transmise), que ce qui est 'égal' est connu par ce qui est 'égal', *Platon* d'Athènes (-427/-347), dans sa *Politeia*, relie sa doctrine de l'unité de l''être et de la 'connaissance' dans les idées (WDM 28 ; 34 ; 51 ; 53.2).

Ainsi, par exemple, l'œil est capable de connaître le soleil, parce que - exprimé en termes platoniciens - parmi tous les sens, il porte en lui la même forme d'être que le soleil - au plus haut degré. En d'autres termes : la visibilité et la vision (objet et sujet) sont, par l'intermédiaire du grand Demiourgos (maître des œuvres, qui, aux yeux de Platon, établit l'ordre de l'univers), accordées l'une à l'autre. Il s'agit d'une paire de chevaux, "xu.zeuxis", maintenus ensemble par un noble joug. Ce "noble joug" est, ici, la lumière". (*O. Willmann, Gesch. d. Id., I, 439*).

Il se peut que le langage d'un Platon nous semble, à nous modernes, lié à son époque et à sa culture. Pourtant, l'essence immuable qui y est exprimée est toujours valable.

(d) "Aristote de Stéra (-384/-322), élève de Platon, mais qui a développé son propre système philosophique (l'école dite péripatéticienne), fait - comme Platon - sa propre thèse que l'"égal" (= original) est connu au moyen de l'"égal" (= modèle). La faculté de connaître établit en elle-même une ressemblance de l'état des choses (...), mais une ressemblance - non pas de l'être entier, mais de - son "eidos" (forme d'être), qui est propre aux choses.

Ainsi, ce n'est pas la pierre qui est dans l'âme (*note* : sujet) mais seulement la forme (forma) de la pierre (*De an. 3 : 8,2*).

Ou encore : "Le sens de la vue perçoit la couleur, mais sans la matière (dans laquelle il se trouve). (*De an. 3 : 2,3*). (*O. Willmann, ibid., 549*) -- Avec de tels textes, on comprend peu à peu ce qu'est une forme de créature.

WDM 68.

Conclusion .

Le joug noble (l'unité de l'original et du modèle (représentation)) est une idée ancienne que l'on retrouve, mais sous forme de variantes, dans les grandes figures et les grands mouvements de la philosophie grecque antique.

Le fait que cela s'applique également à l'ontologie est démontré par ce que le *Père Krafft, Geschichte der Naturwissenschaft, I (Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur (WDM 12) durch die Griechen)*, Freiburg, 1971,237, dit à ce sujet. Krafft se réfère au *Fr. 5 (H. Diels, Die Fragm.d. Vors., I (édition de 1922) 152)* : "Car (être) penser et être sont la même chose". "L'esprit et l'être" s'appartiennent l'un à l'autre, - tout comme l'œil et les choses visibles.

Selon une intuition ancienne, connaître et saisir quelque chose - sous quelque forme que ce soit - n'est possible que parce que ce qui est égal, connaît ce qui est égal (...) Ainsi, également pour Parménide d'Élée (WDM 2), l'esprit et l'être sont identiques".

2. L'intentio (orientation).

Avec ce terme philosophique, nous sommes en plein Moyen Âge (800/1450), avec la scolastique.

P. Foulquié, R.Saint-Jean, Dictionnaire de la langue philosophique, Paris, 1969-2, 376, résume ainsi l'enseignement des scolastiques sur l'"orientation".

(a) Il y a l'"intentio" ou orientation cognitive. Par exemple, lorsque notre conscience est ou devient focalisée sur un sens ("Je vois une personne qui marche là"). Les scolastiques appellent cette orientation "intentio formalis" (orientation au sens propre ou "formel").

Note - Par métonymie (WDM 3) ou transfert de sens - ici : de l'acte de diriger à l'objet, sur lequel cette direction est "dirigée" - les penseurs du Moyen Âge appellent aussi l'objet de l'"intentio", "intentio" (mais alors "intentio obiectiva" ou "direction indiquant l'objet"). Par exemple, "la marche d'un être humain" est l'intentio de ma vision (c'est-à-dire de ma conscience dans la mesure où elle voit quelque chose). En bref : "l'intention de conscience".

(b) Il y a aussi l'"intentio" - mieux connue de nous - volitive et volontaire, l'orientation, resp. la direction (pensez par exemple à l'intentionnalité).

Dans ce sens, nous utilisons toujours le terme "intention" ; "Elle a agi avec de bonnes intentions" peut également être prononcé comme "Elle a agi avec de bonnes intentions".

WDM 69.

Conclusion .

Ce que les anciens - avec Platon - appelaient le noble joug, les scolastiques, apparemment plus psychologiques, l'appelaient "intentio" (orientation de la conscience).

Par métonymie, on les appelle aussi ce vers quoi notre conscience est dirigée, "intentio" (ce qui est prévu ou voulu).

Effets secondaires.

(1) -- L'école autrichienne.

H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 133ss, parle de ce qu'il appelle "l'école autrichienne" ;

(a) Un lointain prédécesseur était Bernhard Bolzano (1781/1848 ; connu pour ses travaux mathématiques et logiques).

(b) *Franz Brentano* (1838/1917), le chef de file, a introduit le terme "intentio" dans sa psychologie (*psychologie vom empirischen Standpunkt* (1874)) ;

a. Brentano considère que la tâche d'une telle psychologie empirique est - non pas l'explication causale, mais - la description des phénomènes psychiques. Par "phénomènes", Brentano entendait "actes". Par exemple, la représentation d'une personne qui marche. Entendre, sentir, se souvenir, juger, éprouver (par exemple de la joie) sont des "actes". D'autre part, il pose des "phénomènes physiques", tels que des couleurs, des personnes et des paysages, qui sont les objets de ces actes.

b. Eh bien, dans l'esprit scolastique, tout acte est " intentionnel ", c'est-à-dire dirigé vers un (objet) donné.

Échantill. bibl. H. Duijker/ P. Vroon, *Codex psychologicus*, Amsterdam/ Bruxelles, 1981, 16v.

c. Brentano définit la conscience essentiellement "comme" une orientation (du sujet) vers un objet (= intentionnalité).

Note - L'idée d'"intentionnalité" de Brentano ne signifie pas que l'objet existe en dehors de l'intérieur du sujet, c'est-à-dire qu'il est extra-mental. Non : il suffit que l'"objet" soit présent quelque part dans mon esprit (ma conscience). C'est du moins ce que pense le jeune Brentano. (*Note* : comparer WDM 43 : méthode introspective).

D'autres, comme Alexius Meinong (1853/1927), Carl Stumpf (1848/1936) et, surtout, le plus célèbre d'entre eux, Edmund Husserl (1859/1938 ; WDM 45), ont approfondi les idées fondamentales de Franz Brentano.

WDM 70.

(2) -- L'école phénoménologique.

“ La nouvelle philosophie initiée par l'école autrichienne devait s'appeler “ phénoménologie “. Ayant atteint son apogée dans les années qui suivent immédiatement la Seconde Guerre mondiale (1940/1945), elle culmine finalement - en tant que méthode - dans l'ontologie et la philosophie existentielles (WDM 16 ; 21 ; 63), qu'ils souhaitent poursuivre” (H. Arvon, o.c.,133).

(a) -- Le terme “phénoménologie” apparaît pour la première fois chez Johann Heinrich Lambert (1728/1777).

(b). *G.Fr.W. Hegel* (WDM 31 ; 53.1), l'idéaliste dialectique, a publié sa *Phänomenologie des Geistes* (une sorte d'histoire culturelle) en 1806 ;

Le Père Teilhard de Chardin, S.J. (1881/1955) veut - dit-il - élaborer une “phénoménologie”, mais, chez lui, celle-ci doit être comprise dans un sens naturel, scientifique, biologique et évolutif.

Pour caractériser la phénoménologie de Husserl, nous la qualifions donc de phénoménologie intentionnelle. “ La conscience humaine - et, plus largement, l'existence humaine (GDE 16 : exister) - doit être définie par l'intentionnalité. On entend par là la thèse qui identifie radicalement cette “existence” avec l'orientation vers l'autre. (...) L'homme (...) est orienté vers, référence à l'autre,-- le monde, les autres (...)”. (*A. de Waelhens, What is Phenomenology ?*, in : *Notre Alma Mater* 15 (1961) : 1,3).

Conclusion .

Tant le joug noble (l'alignement mutuel du sujet et de l'objet) que l'intentionnalité (l'orientation du sujet vers l'objet) constituent la base d'une ontologie intentionnelle.

Au cœur de ce concept se trouve le caractère sextuple des concepts transcendants d'être, de quelque chose, de forme (de créature), d'unité, de vérité et de valeur.) (WDM 28v.).

a. Les trois premiers ont été traités plus en détail ci-dessus : dans la mesure où - comme M. Scheler l'a brièvement exposé (WDM 42 ; rencontre avec l'être,-- en tant qu'être, quelque chose et forme d'être) - nous nous sommes confrontés à ces trois concepts, il s'agissait déjà d'une ontologie intentionnelle (car l'intention est de se confronter à quelque chose). Les trois transcendentalismes suivants - un, vrai, bon (précieux) - nous allons maintenant les aborder brièvement.

WM 71.

1.- La doctrine transcendantale de la vérité (épistémologie).

Vérité” (“a.letheia” ; WDM 38) a, en philosophie, plus d’un sens.

(a) La vérité métaphysique (ontologique) est la qualité de tout ce qui est (= réalité), dans la mesure où, confrontée (= intentio) à un être doué d’esprit (raison), elle est connaissable et concevable, intelligible ou “significative” (WDM 8 ; 42;--53.2 /56 (possible)).

Si l’“être” (la réalité) était tel qu’il était radicalement incompréhensible, inconnaissable et impensable, alors, métaphysiquement, la “vérité” (= le sens) serait inexistante.

Cela peut également être exprimé, dans un langage pas trop désirable, d’une autre manière : si la réalité était complètement “irrationnelle” (dans le sens de “incompréhensible pour tout esprit/raison”), alors il n’y aurait aucune “rationalité” dans la réalité. Dans ce contexte, la “rationalité” a la même signification que la “vérité” au sens ontologique.

Si l’on veut, la vérité sur toute la réalité n’est connaissable et concevable que dans la mesure où il y a une “vérité objective” dans cette réalité,-- où “vérité” signifie alors “susceptibilité à la connaissance et à la pensée”.

(b).1. Vérité logique (WDM 40)

est cette qualité de notre connaissance, exprimée en jugements, dans la mesure où ils correspondent à la réalité,--”à ce qui est, tel qu’il est”. Le contrefactuel (opposé) est le faux ou la fausseté.

(b).2. Vérité éthique (morale, morale) (WDM 30 ; 56 ; 60/65)

est la caractéristique de notre comportement intérieur et extérieur, dans la mesure où il est conforme à nos principes moraux.-- On peut aussi l’exprimer par “comportement moral authentique”.

L’“aléthéologie” heideggerienne

Comme le dit J.A. Aertsen, *Tourne dans la vérité* (Anselme de Ccenterbury (1033/1109), Thomas d’Aquin (1224/1274), Gianbatista Vico (1668/1744)), in : *Tijdschr. v. Phil.* 49 (1987) : 2 (juillet, 187/229, dit, la philosophie est, pour Heidegger, une aletheiology (théorie de la vérité). “Die Wahrheit ist die Sache des Denkens” (La vérité (non dissimulation de l’être) est la matière prééminente de la pensée). Die Wahrheit bleibt das allererst zu Denkende” (La vérité reste ce à quoi, en priorité, la pensée doit faire face).

WDM 72.

Échantill. bibl. : M. Heidegger, *Hegel und die Griechen*, in : *Wegmarken*, Frankfurt a. M., 1967, 272.

Selon Heidegger, la métaphysique (ontologie) - “von Platon bis Nietzsche” - a bien parlé de ces vérités, mais “en pensant ‘être’ elle-même”, elle a “oublié” (= “Seinsvergessenheit”).

Une telle chose, prise dans sa vague généralité, est, bien sûr, toujours “vraie” quelque part. Mais si Heidegger, avec son idée “nihiliste” de la vérité, est tellement plus en avance, c’est une autre question.

Écoutez, par exemple, la déclaration suivante de Heidegger : “L’“essence” de la “vérité” est la “vérité” de l’“être” ; il veut dire par là que l’essence même de la vérité tant discutée (au sens traditionnel) doit être trouvée (ou, du moins, recherchée) dans l’“être” (au sens heideggérien) (c’est-à-dire, pratiquement, la crise du nihilisme actuelle, qui se développe historiquement et culturellement (WDM 59, 59), avec toutes ses “frustrations”. le développement pratique, culturel et historique de la crise actuelle du nihilisme (WDM 59), avec toutes ses “frustrations” (WDM 58 ; 59), de l’univers et de l’humanité), c’est-à-dire l’être de la “vérité” (comprise en termes heideggériens) “réelle” ou l’éveil graduel et frustrant de l’humanité.

Il faut noter que Heidegger, avec cela, saisit bien la vérité - et non une vérité insignifiante - mais se fixe dans une idée bien définie de la vérité, qu’il exagère.

Critique de la vérité nietzschéenne.

Ger. Groot, De waarheid is een valse begrip (Nietzsche volgens anderen en volgens zichzelf), in : *Streven* 49 (1982) : 5 (févr.), 395/405, souligne la multiplication des définitions nietzschéennes, toutes plus “ingénieuses” les unes que les autres.

“Avec R. Duhamel, *Kerngedachten van Friedrich Nietzsche*, Antwerpen/Amsterdam, 1979, nous (= Groot) sommes d’avis que la signification de la pensée de Nietzsche, pour l’époque actuelle, doit être recherchée avant tout dans sa critique du concept traditionnel de vérité (A.c., 399).

a.-- Duhamel trouve l’essence de la pensée de Nietzsche dans l’affirmation suivante (plutôt : prémisses ou axiomes ; a.c., 400) : la réalité est “ le devenir pur et donc sans signification “.

La deuxième proposition, fondamentalement la même, est la suivante : “La pensée et le discours humains sur l’être trahissent, car ils mortifient (en un “être” sans devenir) ce devenir sans signification”. En effet, selon Nietzsche, notre pensée crée un monde de connaissance et de contenu purement imaginaire et “illusoire” (= illusoire), un produit que la tradition présente ensuite comme le “vrai” monde (l’“être” véritable).

WDM 73.

Cette maladie qui consiste à se perdre dans des mondes imaginaires (au point de les prendre pour des mondes réels) est si profonde qu'elle affecte les structures de notre discours (le langage en tant qu'enregistrement de ce qui est en soi incertain, car " sans signification " ; est), les structures de notre logique (la logique en tant que raisonnement sur et à partir de faits fixes (qui, entre-temps, en tant que "devenant sans signification", sont à nouveau changés et donc instables), oui, même les structures de nos sciences (qui veulent exposer l'immuable fixe dans une réalité qui est elle-même en devenir et donc instable) leur servent de base.

Dans le langage de Nietzsche, une telle maladie s'appelle "métaphysique" (comprise comme une pensée étrangère à la réalité).

Nietzsche appelle "fröhliche Wissenschaft" (science joyeuse, c'est-à-dire quelque chose comme "Puisque tout cela est de toute façon dénué de sens (frustration : WDM 59), traversons-le en riant, en niant tout sérieux immuable, -- avec le courage du désespoir !").

b.(1) Première critique.

Ger. Groot, qui ne cache pas son admiration pour Nietzsche, dit, vers 400, mot pour mot, que Nietzsche, comme tout vrai penseur, conserve une intuition originale (c'est-à-dire idiosyncrasique) "comme une illumination soudaine de la vérité". Oui, en effet : c'est écrit ! En d'autres termes : Nietzsche défend une idée nouvelle et originale de la vérité, à savoir le concept nihiliste de la vérité, qui brise l'insignifiance de toute réalité possible. Il va sans dire que cette fois, la "vérité" n'est pas "fausse" !

b.(2) deuxième critique.

Comme, plus haut, Heidegger (" von Platon bis Nietzsche "), ainsi, mais à sa manière, Nietzsche : le platonisme se confond avec la philosophie kunienne, mondaine et sans vie (WDM 36 ; 38 ; -- 51).

Nous nous référons au paralogisme, qui, plus ou moins clairement, est à l'œuvre dans toutes ces critiques du fixe, que la métaphysique est censée posséder : WDM 34 (déjà Parménide (avec la critique de Platon) ; 36) nous a appris que le " devenir " est " l'être ".

WDM 74.

2.-- La théorie transcendantale de la valeur (axiologie).

Comme nous l'avons déjà brièvement souligné, WDM 29, la " bonté " ontologique (tout ce qui est bon) est la même chose que la " susceptibilité aux jugements de valeur " - tout comme la " vérité " ontologique est la même chose que la " susceptibilité aux jugements de vérité " .

1. L' " intentio " ou mode d'approche (mode de confrontation) est, maintenant, volitif, c'est-à-dire (comme l'enseigne WDM 68) volontaire (où " volonté ", voluntas est pris très largement, c'est-à-dire comme un sens de valeur).

2. Comme nous l'a enseigné S. Augustin (WDM 45), notre " intentio ", notre rencontre (connaissance) avec la réalité, est triple : elle est dirigée vers l'être en tant qu'être (essence et existence (WDM 26v.)), vers la vérité en tant que connaissable et, aussi et surtout, vers la " bonté " (l'évaluable) en tant qu'objet du sentiment et de la volonté.

a.-- Valeur ontologique.

Tout comme pour la vérité ontologique ici : Par " valeur ", on entend ici " tout ce qui peut, de quelque manière que ce soit, susciter des jugements de valeur ". - Par exemple, tout ce qui n'est que " fantaisie " (WDM 49) est également " valeur ". Lisez par exemple *Franz Rottensteiner, The Fantasy Book (An Illustrated History from Dracula to Tolkien)*, New York, 1978 : vous verrez comment la littérature et l'art purement fantastiques ont un sens, c'est-à-dire une valeur ... pour l'homme en tant qu'être doué d'un esprit, de sentiments et capable de prendre des décisions. De quoi ? Parce que même le non-rien imaginé (WDM 28), est quelque chose, forma (forme d'être, -- distinguable de tout le reste).

A fortiori (d'autant plus), tout ce qui est non fantastique, en nous et autour de nous, a de la valeur,-- quoi qu'il en soit.

Note -- Le sensible (tout ce qui n'est pas sacrilège ; WDM 32) est à la fois logiquement sensible et axiologiquement sensible. Ne disons-nous pas de la vie, dans la mesure où elle perd sa valeur pour nous, qu'elle est dépourvue de sens ?

b.1.-- Valeur logique.

Relisez WDM 40 : ne voyons-nous pas comment les logiciens les plus récents, fidèles à la grande tradition ontologique (peut-être sans s'en rendre compte), parlent de logiques " duales ", " multivaluées " ? Quelles sont, par exemple, les valeurs ? vrai", resp. le contre-modèle " faux ", ou : nécessaire, non nécessaire, non nécessaire. La vérité du jugement (correspondance de notre compréhension avec les faits) est un type de valeur (ontologique). Avec une signification également pour l'esprit, par exemple.

WDM 75.

b.2.- - Valeur éthique.

1. La première valeur éthique est la vérité éthique (WDM 30 (base ontologique) ; 71 (forme de l'essence)) dans la mesure où chacun de nous vit en accord avec les valeurs éthiques (les "principes" expriment des valeurs, -- sont des jugements de valeur), qu'il/elle "honore" (estime), dans cette mesure il/elle impose le respect à ses propres yeux (en conscience) et aux yeux des autres. Le contre-modèle ne suscite que le dédain ou, à tout le moins, la pitié : "Le drapeau ne couvre pas la cargaison" !

2. Il existe, bien sûr, outre les valeurs cognitives ou de vérité, d'autres valeurs éthiques : M. Scheler (WDM 42 ; 62) a essayé d'établir une sorte de typologie (typologie, classification) de l'héritage :

a. Les choses, les personnes, les processus agréables (non-valeur : désagréable ; WDM 47 : principe de luxure) ont une "valeur" (valeurs hédonistes ;

b. Tout ce qui favorise la santé, d'un point de vue biologique, a de la valeur (maladie, blessure, selon la terminologie de Scheler : valeurs vitales ; en d'autres termes : valeurs biologiques) ;

c. tout ce qui favorise la culture de l'esprit (= la raison, l'esprit, le caractère) a de la valeur : valeurs esthétiques (beau, contre-modèle : laid), valeurs juridiques (tout ce qui établit le droit a de la valeur ; l'injustice (par exemple la violence) n'a aucune valeur), valeurs épistémologiques (la science professionnelle, la philosophie, la théologie, la rhétorique,-- elles établissent des situations valables ; sans valeur : l'ignorance, l'erreur), -- ce sont, aux yeux de Scheler, les valeurs culturelles.

a. Note - La valeur la plus élevée, du moins pour le catholique Scheler (plus tard dans sa vie, il a souffert d'une crise de foi), est le sacré (cf. WDM 30 : l'inviolable est la manifestation du sacré, dans le sens le plus strict), quelque chose à voir avec la philosophie de la religion (dans le sens augustinien, entre autres). (valeurs sacrées).

b. Note - Où se situent exactement, selon Scheler, les valeurs éthiques ? Ils sont en dehors de l'échelle des valeurs décrite ci-dessus et pourtant ils y sont présents : dès que l'homme réalise une valeur (réalisation, effectuation, accomplissement) - ordo executionis, l'ordre de l'accomplissement - disaient les scolastiques, il établit une valeur éthique, au sens strict. Chaque valeur "s'applique" (Sollen ; WDM 61v.), c'est-à-dire se fait sentir, quoi qu'il arrive : "Tu ne tueras pas", par exemple. Mais celui qui "vit" cette validité dans sa praxis (WDM 63), c'est-à-dire qui la réalise, franchit le pas entre le sentiment de valeur et la réalisation de la valeur.

WDM 76.

Si donc, soit en arrêtant le processus nucléaire, soit en empêchant les avortements (nous ne jugeons pas les avortements effectivement pratiqués), on ne se contente pas de maintenir la vie (valeur biologique) en “théorie”, mais aussi en pratique, on passe du pur sentiment de valeur à la praxis morale.

Echantill. Bibl.: L. De Raeymaeker, *De filosofie van Scheler*, Mechelen, 1934, 46vv. “Es gibt ursprüngliches, intentionales Fühlen”.

Toute la théorie schélérienne de la valeur repose ou tombe sur cette proposition principale : il existe un sentiment “originel” (c’est-à-dire irréductible à quelque chose d’autre et, par conséquent, donné dans une expérience directe (rencontre, “intentio”)), à savoir celui des valeurs.

(a) Le sentiment de valeur n’est pas la même chose qu’un état d’esprit, par exemple.

Modèle appliqué.

Je me lève ce matin d’une humeur morose (déprimée). La tristesse consiste à être confronté (= intentionnalité) à la non-valeur. En d’autres termes : la condition de possibilité (WDM 8 : raison suffisante) d’un tel état d’esprit est qu’il y a quelque chose de mauvais à l’œuvre (non-valeur).

(b) Le sentiment de valeur n’est pas non plus la même chose que la volonté.

Modèle appliqué.

Je peux réagir à l’humeur triste de ce matin de différentes manières : je peux m’y abandonner (mauvaise humeur, humeur triste) ; je peux réagir contre elle en me dispersant, par exemple.

Dans ces réactions, un sens de la valeur est à l’œuvre : s’y abandonner, c’est supposer que cette humeur triste a un “sens” (une valeur) quelque part ; y résister, avec volonté, c’est y voir une non-valeur et considérer le fait de la surmonter comme significatif et précieux.

Encore une fois, l’une des raisons nécessaires et peut-être suffisantes de ces réactions est la valeur.

(c) Le sentiment de valeur n’est pas non plus la même chose que le fait de viser.

Modèle appliqué.

Les aversions, un des phénomènes fondamentaux, fortement (et justement) mis en évidence par la psychanalyse (WDM 47), sont des étendues (WDM 21 : idée-force) de notre “intentio” volitive ; elles ont une destination : par exemple, le désir de luxure, supposé par Freud être le premier fait fondamental de notre “profondeur” (inconscient). En ce sens, le désir naturel de luxure a un but précis.

WDM 77.

Si, maintenant, en tant qu'épicurien (Epikouros de Samos (-341/-271) était partisan d'un hédonisme ou d'une philosophie de la luxure), je propose consciemment comme but principal de ma vie le plus grand nombre possible d'expériences de luxure, il s'agit d'une intentionnalité au second degré (poursuivre consciemment ce que l'inconscient indique déjà comme but).

Les deux types d'efforts, inconscients et conscients, n'ont de sens que si l'on voit de la valeur dans les expériences de luxure, ou du moins si on les prévoit vaguement.

Conclusion .

La méthode comparative (le sentiment de valeur comparé aux états d'esprit, aux actes de volonté, aux buts) montre qu'il existe quelque chose comme le sentiment de valeur en tant que "raison" (condition de possibilité) des trois phénomènes volitifs comparés.

Le terme "bien" ("goods") signifie que certaines actions réelles (par exemple, les biens économiques) représentent une "valeur" : dans une réalisation donnée, la valeur établit un bien.

Echantill. Bibl.:

Comme dans tous les cas précédents de livres, ici aussi : il y a une masse de littérature ; par ex :

-- L. Lavelle, *Traité des valeurs*, I (*Théorie générale de la valeur*), Paris, 1951 (intéressant est o.c., 33/181 : *La valeur dans l'histoire*) ;

-- P. Schotsmans, *De waardeleer als uitweg uit onze beschavingscrisis*, in : *Onze Alma Mater* 1986 : 2, 106/120 (montrant que l'axiologie est en plein essor).

Gott ist tot ! (P. Nietzsche).

Nietzsche (WDM 72) a écrit pour la première fois ce slogan dans son *Fröhliche Wissenschaft* (Drittes Buch), Nr. 125 (*Der tolle mensch (The Madman)*), 1882.

"N'avez-vous pas entendu parler de ce fou qui, au petit matin, a allumé une lanterne, s'est rendu sur la place du marché et a crié sans discontinuer : " Je cherche Dieu ! ". Je cherche Dieu !

Alors que plusieurs de ceux qui ne croyaient pas en Dieu se tenaient ensemble, il suscita de grands rires : "Dieu est-il donc perdu ?" dit l'un d'eux. Est-il, comme un enfant, perdu ? (...).

Le fou bondit parmi eux et les transperça de son regard : " Où est Dieu ? " s'écria-t-il.

WDM 78.

Je veux vous dire : nous l'avons tué, vous et moi. Nous sommes tous ses meurtriers.

Mais comment y sommes-nous parvenus ? Comment avons-nous réussi à boire dans la mer ? (...) Quel droit avons-nous eu en séparant la terre de son soleil ? Dans quelle direction va-t-il maintenant ? Dans quelle direction allons-nous ? Peut-être loin de tous les soleils ? Ne sommes-nous pas en train de sombrer constamment ? (...) N'errons-nous pas comme dans un néant sans fin (WDM 58 : le néant de Heidegger est, à cet égard, comparable ; 72 : le devenir pur et, donc, sans signification) ? (...)

Il ne fait pas plus froid ? La nuit ne s'éternise-t-elle pas ? Les lanternes ne devraient-elles pas être allumées le matin ? (...) Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et nous l'avons tué ! -- Comment pouvons-nous nous consoler, nous, les meurtriers parmi les meurtriers ? La chose la plus sainte (WDM 75) et la plus puissante que le monde ait possédée jusqu'à présent, -- elle a, sous nos couteaux, saigné à mort. qui a connu ce sang de nous ? Avec quel genre d'eau pourrions-nous nous purifier ? (...)

Il n'y a jamais eu d'acte plus grand : celui qui naît après nous appartient, à cause de cet acte, à une histoire supérieure (WDM 38 : Übermenschtvak), supérieure à ce que toute l'histoire était jusqu'à présent.

Ici, le fou s'est tu. Il regarde à nouveau ses auditeurs : eux aussi sont silencieux et le regardent d'un air perplexe.

Enfin, il jeta sa lanterne au sol, qui vola en éclats et disparut : "Je suis venu trop tôt", dit-il. Je suis venu trop tôt, a-t-il dit, je ne suis pas encore au bon moment. Cet événement inouï est encore en chemin et en voyage : il n'est pas encore parvenu aux oreilles des hommes. La foudre et le tonnerre ont besoin de temps ; (...) les actes ont besoin de temps" - même après avoir été faits, ils veulent au moins être vus et entendus. Cet acte est - pour eux - encore plus éloigné que les étoiles les plus lointaines : et pourtant ils l'ont fait.

On raconte que le même jour, le fou est entré dans plusieurs églises pour chanter son Requiem aeternam deo ("Donnez le repos éternel à Dieu"). Il a été conduit à l'extérieur. Interrogé, il répétait sans cesse ceci : "Que sont ces églises, sinon des tombeaux et des cryptes de Dieu ?" -- Voilà pour cette parabole.

WDM 79 .

Le commentaire de Heidegger.

M. Heidegger, Holzwege, Frankfurt a.M., 1950, discute de la parabole de Nietzsche.

(a) En 1886, Nietzsche a ajouté un cinquième volume à sa *Fröhliche Wissenschaft*, dans lequel il dit, dans l'*Aphorismus* 343 : “La plus grande nouveauté - que “Dieu est mort”, que la croyance dans le Dieu chrétien est devenue incroyable - commence déjà à jeter ses premières ombres sur l’Europe.

Heidegger en conclut que “ Dieu “, dans le slogan de Nietzsche, signifie le Dieu du christianisme.

Note - En effet, sous l’influence des Lumières et du rationalisme (les cartésiens et les libertins), une crise de la foi a eu lieu dans le monde occidental, surtout depuis +/- 1680, -- crise dont Nietzsche a vu la nature athée : sur le marché, il y avait “beaucoup” de gens qui ne croyaient pas en Dieu). WDM 1 a déjà fait remarquer que la théologie fait partie intégrante de la philosophie : la voici ! La culture européenne, comme toutes les cultures, était à l’origine profondément religieuse. Mais au 15e siècle, un déclin s’amorce. C’est la laïcisation et la sécularisation.

(b) -- Mais - à juste titre - Heidegger soutient que Nietzsche, avec ce terme “dieu”, veut dire plus.

1. Il veut dire le monde transcendantal des idées, des idéaux et des valeurs. Il est, sans pitié, en train de cibler

a. Le platonisme, avec sa doctrine des idées (WDM 50 : idéal) et ce qu’on appelle l’*ontotheologica* (WDM 37) et sur

b. Le christianisme, surtout dans la mesure où il a fondé, depuis l’époque patristique (33/800 ; WDM 45), un platonisme chrétien. Deux facteurs culturels que Nietzsche, non sans les confondre avec le kunisme (WDM 73), identifie comme étrangers à la vie et au monde, voire comme usés.

2. “ L’expression “ Dieu est mort “ signifie : le monde transcendantal est sans puissance de travail ; il n’émane aucune vie. Métaphysique” (WDM 73), c’est-à-dire que (pour Nietzsche) la philosophie occidentale, comprise comme platonisme, est à sa fin. Nietzsche voit sa propre philosophie comme le contre-mouvement contre la “ métaphysique “, c’est-à-dire (à ses yeux) contre le platonisme (o.c., 200). Ainsi, littéralement, Heidegger.

Note - Cela implique que “Dieu est mort” a, outre une portée théologique, une portée axiologique :

(i) nous avons vu, avec Scheler, que le sacré (WDM 75) est la valeur la plus élevée, voire, en un certain sens, la valeur fondamentale (ce que confirme Nietzsche : “La plus sainte et la plus puissante, que le monde a possédée jusqu’à présent, a été saignée à mort sous nos couteaux”);

WDM 80.

(ii) *Nietzsche* lui-même, dans son ouvrage *Der Wille zur Macht* (1887/1888), écrit : “Que signifie le “nihilisme” ? -- que les valeurs supérieures subissent une dévaluation”. Nietzsche considère que le nihilisme et “Dieu est mort” se produisent dans l’esprit et la pratique de l’Europe moderne (WDM 58 ; 59).

Echantill. Bibl.:

-- *D. Arendt, Nihilismus (Die Anfänge von Jacobi bis Nietzsche)*, Köln, 1970 (esp. o.c., 341/390 :

-- *Fr. Nietzsche, Der Wille zur Macht* ;

-- *M. Heidegger, Der europäische Nihilismus*, Pfullingen, 1967 ;

-- Ernst Jünger, Ueber die Linie, in : *Anteile (Martin Heidegger zum 60. Geburtstag)*, Frankf. a. M., 1950 ;

-- *J. Goudsblom, Nihilisme et culture*, Amsterdam, 1960.

Note - *M. Scheler, Die Stellung des Menschen im Kosmos*, Darmstadt, 1930, 83, note une variante du nihilisme : le démoniaque. Il la décrit, là, comme “la pulsion aveugle” qui imprègne toute la réalité (telle qu’il l’interprète, après sa crise de foi), aveugle à quoi ? aveugle à toutes les idées et valeurs spirituelles.--

J. Grooten/G.J. Steenbergen, ed., Filosofisch lexicon, Anvers/Amsterdam, 1958, 250, définit le “satanisme” comme “l’opinion qui élève la négation de toutes les valeurs au rang de seule “valeur”“.

Il convient de noter que le “satanisme” - surtout depuis l’émergence, dans les années 1960, de l’occultisme (l’intérêt pour le surnaturel (WDM 17)). - signifie également “se mettre, de manière surnaturelle, au service de Satan”. -- Ce qui n’est pas nécessairement un “satanisme” axiologique.

La relation entre la théologie et l’axiologie.

(1) Les penseurs ne sont pas d’accord sur ce point : *J. Delesalle, Liberté et valeur*, Louvain, 1950, par exemple, défend la thèse que l’homme, bien que dépassant le cosmos (au sens matériel), ne crée pas les valeurs, mais les reçoit de la main de Dieu, tandis que *P. Schotsmans, a.c. (WDM 77)*, insinue que la disparition de Dieu comme facteur principal de notre culture actuelle provoque un retour à une théorie des valeurs, comme une sorte d’“Ergo”. *Schotsmans, a.c. (WDM 77)*, insinue que la disparition de Dieu, en tant que facteur principal de notre culture actuelle, provoque précisément un retour à une théorie des valeurs, comme une sorte d’“Ersatz” (substitut).

(2)a. Jésus, dans *Luc 18, 1/8*, raconte une parabole, “Le juge injuste et la veuve importune”, qui jette une lumière crue sur le rapport entre la foi de Dieu et les valeurs (surtout les valeurs éthiques).

WDM 81.

“ Dans une ville, il y avait un juge qui ne craignait pas Dieu et ne se souciait pas du peuple. Mais il y avait aussi dans cette ville une veuve qui le cherchait et disait : “Donne-moi la justice (WDM 60) sur mon adversaire”.

Le juge n’a pas fait de commentaire à ce sujet pendant un certain temps. Mais ensuite, il se dit : “Je n’ai rien à craindre de Dieu et rien à déranger des hommes ! Je vais rendre justice à cette veuve qui me rend la vie difficile, sinon elle va m’ennuyer à mort”.

Outre le fait que cette parabole nous rappelle le *Psaume 58* (57) - à propos des juges (dirigeants) injustes - elle établit clairement un lien entre la piété et le fait de “ne pas déranger son prochain”. En d’autres termes, le prochain perd la valeur élevée (validité) qu’il a dans la croyance en Dieu. C’est une illustration du couple freudien “principe de luxure/principe de réalité” (WDM 47 ; 63 ; 75;-- 58) : dans un monde sans Dieu, on peut, sinon par justice, être obligé par le désagréable (WDM 75) de rendre justice à son prochain ! Un certain hédonisme semble aller de pair avec l’athéisme.

(2)b. *Ludwig Feuerbach* (1804/1872), dans son ouvrage *Das Wesen des Christentums* (1841), notait déjà le lien entre la croyance en un Dieu (vivant) et les valeurs supérieures : “Le véritable athée n’est pas celui qui nie Dieu. C’est celui qui interprète les attributs (= attributs de l’être) de la divinité - amour, sagesse, justice - comme rien”.

Le terme “rien” parle un langage clair : le “nihil” (rien), que ces hautes vertus (= qualités éthiques) constituent pour le déni de Dieu conséquent, insinue le nihilisme inhérent à un tel athéisme.

Ceci est confirmé dans l’Existentialisme athée (WDM 16) par *J.-P. Sartre* (1905/1980). Dans son ouvrage *L’existentialisme est un humanisme*, Paris, 1946,36, Sartre assume l’“humanisme” (athéisme) : “Dostoïevski (F.M. - (1821/1881 ; romancier russe profondément religieux) avait écrit : “ Si Dieu n’existait pas, tout serait permis (WDM 60 : non -obligatoire) : Tel est le point de départ de l’Existentialisme (athée-humaniste). En effet, tout est permis, si Dieu n’existe pas”. (J.-P. Sartre, o.c. *ibid.*). Sartre veut dire que tout est fondamentalement permis, bien sûr.

WDM 82.

3.-- La théorie unifiée transcendantale (harmologie).

Comme déjà indiqué (WDM 28), l'harmologie (WDM 3) ou la théorie de l'ordre est l'explication de la nature identitaire de la réalité.

(a) Unité métaphysique :

1. Dès qu'il y a quelque chose (WDM 28) ou "forma" (essence), il y a distinguabilité (voir aussi WDM 33), distinguabilité, par rapport à l'ensemble du reste (principe de division). Comme le disaient les scolastiques : "Forma dat esse et distingui" (grâce à la "forme d'être" (essence + existence) quelque chose existe et se distingue).

2. C'est la raison pour laquelle une théorie de la réalité (ontologie) peut utiliser le verbe auxiliaire "être". Lire par exemple WDM 35v. (jugements d'identité).

Nous le répétons brièvement.

2a. -- Une chose (un être) n'est totalement identique (identifiable de manière réflexive, en boucle) qu'à elle-même.

2.b. - Cependant, quelque chose est partiellement identique (partiellement identifiable) à l'ensemble du reste.

Ceux qui travaillent avec ces deux concepts (catégories) de base "total et partiel" parlent un langage identitaire.

3. C'est pourquoi l'analogie (identité ou relation partielle) est si centrale.

3a.- La base est, bien sûr, l'identité pleine ou totale (ce que les anciens appelaient "ousia" (essences, mais alors essence au sens de pleine identité) ou, encore, "hupostasis" (substance, -- encore au sens très particulier de pleine identité). Mais celui-ci s'enlise, pour ainsi dire, dans des tautologies (WDM 35v.).

3b.- La grande masse des jugements (intuitions des êtres) exprime des relations, des identités partielles, c'est-à-dire des analogies.

Modèle appliqué.

C'est parce qu'Ornella Muti est Ornella Muti (première tautologie) et parce que beau est beau (deuxième tautologie) que l'on peut dire : "Ornella Muti est beau" (identité partielle, ou jugement par analogie).

Note -- La logistique plus récente (WDM 2), en plus de la logistique modale (après le bivalent) déjà évoquée (WDM 40), connaît aussi la logistique relationnelle, fondée en premier lieu par C.S.S. Peirce (WDM 8 ; 22;--14 ; 27).

Comme le dit justement *G. Jacoby, Die Ansprüche der Logistiker, 53/55 (Relationslogik)*, la condition de possibilité de la relationlogistique est la théorie de l'identité partielle, telle qu'élaborée par l'ontologie.

WDM 83.

Note : Tous les jugements, mais strictement tous - qu'il s'agisse de prédicats, de relations, de classes ou de quoi que ce soit d'autre (d'un point de vue logistique) - sont soit des tautologies, soit des jugements par analogie.

Modèle appliqué.

(a) "Ornella Muti est une belle femme" - pour rester sur le même modèle - est la déclaration d'un prédicat d'un sujet.

(b) "Ornella Muti est une femme plus belle que la plupart des femmes" est - logiquement parlant - un jugement relatif.

En effet, les logiciens (comme les mathématiciens) s'en tiennent aux symboles (signes de calcul et/ou de raisonnement ; WDM 2 ; 52) (ce qui est leur droit) ; ceci, alors que l'ontologue s'en tient à l'essence (la matière), qui est entre autres mais pas toujours un signe de calcul et/ou de raisonnement. C'est pourquoi tant "Ornella Muti est une belle femme" que "Ornella Muti est une femme plus belle que la plupart des femmes" sont des jugements relationnels.

Simplement que, dans le premier cas, 'Ornella Muti', sans les comparer explicitement, sous l'aspect de la belle apparence, est vue en relation avec 'belle femme', tandis que, dans le second cas, et 'Ornella Muti' et 'la plupart des femmes' (ensemble le sujet, au sens ontologique), sous l'aspect de 'belle femme', sont comparées, - c'est-à-dire : vues en relation.

Note : O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 394/400. (*Die Kategorieën*), énumère les dix catégories (modes de prononciation : kat.ègoria) ou prédicaments (note : ce mot est pris dans le sens antique-moyenâgeux) aristotéliens.

(a) - Ousia, "substance" (soi), c'est-à-dire tout ce qui est sujet dans une phrase.

(b) Les scolastiques appellent héritage tout ce qui est un prédicat inhérent à un sujet.

L'incohérence fondamentale est (ce qu'Aristote appelle) "pros ti" (aussi : "schèsis"), relation. Aristote dit même, quelque part, que la relation "sujet connaissant - objet connu" (WDM 67) est la relation par excellence. C'est ce que, depuis S. Augustin, les scolastiques appellent 'intentio' (WDM 68).

Les autres héritages (aussi appelés "accidentels") sont : qualité/quantité (une systémique (paire), qui dans l'ontologie classique n'est jamais pensée comme l'une sans l'autre : la qualité est, toujours quelque part quantitative, --

WDM 84.

mais aussi l'inverse : la quantité n'est que la quantité (quantification) d'une qualité);-- autre système d'héritage : lieu ('où?') / temps ('quand ?qui ne sont pas sans rapport avec "ou-question" (WDM 27) ; en effet : on peut répondre à la question de savoir si quelque chose existe en répondant à "où" et "quand" quelque chose est situé ; -- on peut aussi l'exprimer de façon plus moderne et parler de "temporalité" ; -- système suivant : l'assiduité (action, activité, oisiveté (passivité, subir), -- qui, en fait, vont toujours, quelque part, ensemble : on est actif envers quelque chose, qui subit ensuite cette "activité" ;

Dernier systechia parfois énuméré par Aristote : "keisthai", situs (être situé)/ "echein", habitus (se tenir par rapport à quelque chose), ce qui rappelle un peu le couple existentialiste "jeté/conçu" (WDM 63).

Modèles applicables.

(1) Relation.

Comme déjà mentionné, Aristote souligne à plusieurs reprises que la connaissance est une relation : les "relata" (singulier : "relatum", terme de relation) sont le connaisseur (= sujet) et le contenu de la connaissance (= objet) (WDM 67). Dans son chapitre sur la relation ('pros ti'), la relation de connaissance apparaît comme la principale (mais loin d'être la seule) application de cette catégorie (= concept de base). Cfr Kat. 7 (voir aussi : *Tnote 1, 17 ; 4, 4 ; Metaph. 5, 15, 3 et 14 ; De anima 2, 2*).

Conclusion .

On ne pourra donc plus jamais dire qu'Aristote n'a même pas mentionné cette relation dans ses notions logiques.

(2).1. Caractéristique/mesure (qualité/quantité).

Dans son *Éthique Nikomaque* (1:4), Aristote affirme que la vertu (qualité invariable éthiquement bonne ou "vertu") est une qualité, dans la mesure où, précisément dans cette qualité, on connaît la mesure (on mesure quantitativement).-- Pensez à quelqu'un qui veut une démocratie absolue - "modérée" - (et permet tout) : une telle personne honore une qualité (et une bonne qualité), mais exagère (ne saisit pas la mesure correcte, "vertueuse").

(2).2. Espace-temps (quand/où).

On peut, par là, entendre la mise en place nue dans le temps et l'espace (ce qui est évident pour tout le monde). Mais elle peut aussi être éthiquement décisive ("essentielle") : les relations sexuelles sont, en soi, une "valeur" ("bonne") ; mais, lorsqu'elles sont "jouées" sur une scène, pour un film sur le sexe et la violence, elles se situent à la fois au mauvais moment et, surtout, au mauvais endroit.

WDM 85.

(2).3. *Activité/ passivité.*

Lorsqu'un cinéaste "filme" (actif) le couple mentionné ci-dessus, les deux acteurs sont "filmés" (passif). Lorsque je regarde une belle fleur (actif), c'est un objet que l'on regarde (passif)... On le voit : "action/passion" est un couple d'opposés extrêmement fréquent.

(2).4. *Être situé / être situé.*

Cela peut signifier localement et/ou temporairement : "Aristote se situe (-384/-322) au quatrième siècle avant J.-C. (temps), d'abord à la cour de Macédoine et, plus tard, à Athènes (lieu)".

On peut aussi l'interpréter de manière existentielle (c'est-à-dire en tant qu'aspects expérientiels) : "Il était couché là, prostré (situs), bien que paré de toute son armure agressive (habitus)", -- où l'on voit que cette paire d'opposés va de pair avec "passion/action".

Purement moderne : "Situé dans une crise générale des valeurs (WDM 79), Nietzsche ne voit qu'une seule attitude comme significative et responsable : le nihilisme intégral.

Conclusion .

1. Les catégories (prédicaments) aristotéliennes, trop légèrement condamnées, couvrent **(1)** la relation comme pièce centrale et **(2) les** paires d'opposés (c'est-à-dire les relations entre les opposés) comme modèles applicatifs de la relation. Cela inclut toute une logique de relation, dont les exemples cités ci-dessus prouvent qu'elle reste totalement valable.

2. Celui qui, comme Aristote - soit dit en passant : dans la tradition des paléopythagoriciens et du platonisme de son maître - voit des relations, -- partout et toujours, une telle personne voit, en même temps, des ensembles, des totalités. Et c'est : des totalités structurées, parce qu'elles sont pourvues de relations... Ce qui est un thème non moins actuel.

Le nom "Théorie de l'unité".

Les penseurs de la Grèce antique, à partir de Thalès (WDM 7;12) et de ses contemporains, parlaient, la plupart du temps, du multiple (les termes) et de l'unique (la relation) : la "fusus", la nature, comprise comme la multiplicité (apparemment sans cohérence) de l'"être", est, à leur avis, une unité (c'est-à-dire que l'être est un tout). un tout ou une totalité cohérente) - par exemple parce que les nombreux faits de la nature sont traversés par un seul et même principe (principium) "archè", - par exemple l'eau empoisonnée (Thalès) ou l'eau empoisonnée sans plus (l'"apeiron" d'Anaximandros) ou encore, avec Anaximène (l'air/souffle empoisonné omniprésent).

WDM 86.

Bien que, à ce stade archaïque de la pensée, “ inconnu de quelque chose comme une “ portée transcendantale “ (WDM 26 : “ L’être s’applique à tout “ ; 27), au sens explicite (explicite), les premiers Philosophes naturels voyaient déjà l’unité (similitude/cohérence) dans la multiplicité (éléments)... Ils ont fondé, inconsciemment, la première théorie de l’ordre.

(b) *Unité non métaphysique.*

1. Mais, en cours de route, par exemple dans notre discussion sur les catégories, nous avons abordé des modèles non transcendants d’unité-en-moins (ordre) : pensez, par exemple, à la mesure dans chaque qualité éthiquement bonne, par laquelle cette qualité, excellente en elle-même, est située, c’est-à-dire vue dans ses relations ou son unité, avec le reste.

2. Les idées actuelles de “collection”, “système”:- “structure” (ensemble de relations, de préférence invariables), sont des applications directes (modèles applicatifs) de l’“unité” métaphysique (= similitude, cohérence, -- analogie).-- Par exemple, *D. Nauta, Logica en model*, Bussum, 1970, 175vv, définit comme suit.--

a.-- La structure est la totalité (l’ensemble) ou le réseau entier de relations entre les éléments (soit d’une simple collection ou, parfois distincte, parfois non distincte, “classe” (= ensemble) ou d’un système (= système).

b.-- La collection (ensemble) est le nombre (toujours exprimable en un certain nombre) d’éléments, réunis en une certaine structure (réseau de relations). -- Unité, donc, que la similitude mutuelle avec l’unité (interchangeabilité) des éléments, en question, est

Pensez à toutes les billes dans la poche d’un écolier, interchangeables (les unes avec les autres), appartenant à la classe (finie) des billes dans la poche de l’écolier.

WDM 87.

Pensez au célèbre exemple de l'Antiquité.

Eukleides d'Alexandre (= Euclide d'Alexandrie (-323/-283), le fondateur de la célèbre École d'Alexandrie, dans ses *Éléments de géométrie* (treize livres), traite, dans les livres 7 à 9, de l'Arithmétique (mathématiques des nombres). Comme dans les autres livres, Eukleides commence par des définitions.

a. La première dit : "L'unicité ("monas", d'où "monade") est ce en vertu de quoi tout être est appelé "un" ("seul")". Ce que, maintenant, dans la théorie des ensembles, nous appellerions "élément".

b. La deuxième définition est la suivante : "Le nombre (forme), ("arithmos" (WDM 13) ou "collection") est la "multitude" ("pléthos") - comprendre : ensemble - qui résulte de l'agrégation des "unités" (monades)".

En d'autres termes, un "nombre (forme)" - dans les mathématiques eucalyptoises - est invariablement un ensemble d'au moins deux éléments. Pour les Grecs anciens, c'est tellement vrai qu'ils ne concevaient jamais l'unité (= élément) comme un "nombre", mais essentiellement comme un "élément" d'un ensemble.

Echantill. Bibl.:

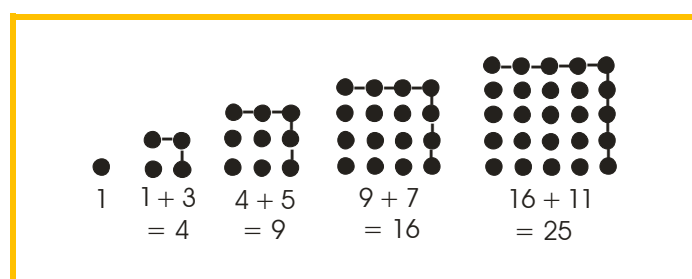
Fr. Krafft, *Gesch. d. Naturwissenschaft, I (Die Begründung einer Wiss. v. d. Natur)*, 319.

Note. - Pour des raisons de clarté, il faut parler ici de "micro-unité" (élément) ou constituant et de "macro-unité" (collection, classe).

c.-- Le système est l'ensemble dont les éléments ne sont pas les mêmes (interchangeables).

Modèle appliqué.

On passe à la forme numérique paléopythagoricienne, car les nombres dits carrés (quadrats) ont été dessinés par les penseurs de l'époque. En eux-mêmes - et indépendamment de la forme (ici : au sens géométrique) - les points sont identiques (collectivement). Mais à l'intérieur de la forme, ils ne sont en aucun cas uniformes (déplaçables arbitrairement) : ils sont régis (WDM 7) par un "principe", à savoir montrer aux élèves, grâce à une disposition correcte (placement), comment un nombre carré est "génére", construit.



WDM 88.

Échantill. bibl. Nauta, logique et modèle, 26.

Modèle appliqué... On regarde attentivement le corps biologique d'une mouche dorée, par exemple : chaque partie ou organe...

(i) est un élément de la "collection" de parties (organes) qui "composent" la mouche dorée (et, dans ce sens très limité, "tout"),

(ii) est un composant essentiel de la totalité ("système"), ce qu'est également le papillon (en ce sens, chaque élément est non-chacun). Ce dernier point se traduit par le fait que l'aile, par exemple, ne peut pas remplacer la fonction (le fonctionnement) ou le rôle - dans la même totalité - des jambes. Dès qu'un élément d'un ensemble ne peut pas remplacer le rôle d'un autre élément, il est non échangeable (en termes de fonction). La collection est donc un système.

L'idée de "propriété commune" :

Tout ce qui a au moins une propriété en commun est "à collectionner". Dans le cas du système stricto sensu (au sens étroit, tel que nous l'entendons ici), la seule caractéristique commune des éléments est, généralement, le fait qu'ils appartiennent à un seul et même ensemble.

Structure distributive et collective.

Dès qu'il y a une relation, il y a une structure (minimale). Mais attention : le langage (surtout scientifique) concernant la "structure" signifie très souvent, avec ce terme, les relations fixes, inchangeables ("invariantes"). C'est le contexte qui décide.

(1). - *Structure distributive.*

"Distributive" est, en néerlandais, distributive.

Modèle appliqué.

En mathématiques, l'expression " $ax + ay + az$ " peut être remplacée par " $a(x + y + z)$ ". Il s'agit d'un exemple très clair de distribution d'un seul et même élément, à savoir "a". Tout ce qui est constitué d'un seul élément (interchangeable) présente cette propriété distributive "n'importe quel" élément qui est similaire à "a" dans l'exemple mathématique. Ainsi, avec Husserl (WDM 5), tout ce qui est "rouge" peut être échangé (distribué) entre toutes les choses "rouges" possibles, dans la mesure où il est rouge. Ce "rouge" est al-général (commun à tous les cas).

(2). - *Structure collective.*

Le terme "collectif" signifie "ensemble" ("solidarité").

Modèle appliqué.

Le fait que toutes les parties de la mouche dorée forment ensemble, "collectivement", "solidairement", la mouche unique, montre que, aussi différentes soient-elles, elles ont aussi une structure collective.

WDM 89.

Note : On peut bien sûr, avec par exemple D. Nauta, o.c., 175, définir l'idée de "système" comme "une collection avec une structure". Dans ce cas, la collection d'éléments unaires est "un système avec une structure distributive". Question d'accord !

Le terme grec ancien "su.stema".

Le mot (et non l'idée telle que nous l'avons définie plus haut) "sum.stema" (littéralement : "assemblage") - tantôt collection pure, tantôt système strict - a été utilisé entre autres comme suit.

1.-- Physique.

Un sac de pierres précieuses était appelé "sustèma" par les Grecs anciens. Le fait que les pierres précieuses, réunies dans un sac, présentent une cohésion, a justifié le mot "sustèma".

2.-- Biologique.

Le corps de la plante, de l'animal, de l'homme était " sustèma " : ainsi Aristote parle de " to holon sustèma tou somatos " (l'ensemble du système du corps).

3.-- Culturologique.

3.a.1.-- Doctrinal "doctrinal" : un ensemble philosophique d'affirmations (propositions) ou, simplement, un exposé cohérent d'idées était appelé "sustèma". Nous parlons encore, dans cette tradition, de "système philosophique/scientifique".

3.a.2.-- Esthétiquement (artistiquement : un vers rimé, un accord musical (WDM 13) est appelé " sustèma ".

3.b.1.-- Sociologiquement : tout groupe (regroupement) de personnes (la foule (masse),-- l'association : guilde, collègue, ligue (= syndicat)) était "sustema".

3.b.2.-- Juridique : Une constitution - le résumé et la disposition des institutions - était appelée "sustèma".

Conclusion : - L'utilisation pratique et théorique d'un terme tel que "sustèma" renvoie à une théorie systémique de bon sens (WDM 15).

La théorie du système actuel.

Non sans influence particulière fut - en 1954 - la fondation de la Society for General Systems Research, par Ludwig von Bertalanffy (1901/...), Kenneth Boulding (économiste-sociologue), Rapoport,-- fondation qui fut le résultat d'années de sensibilisation sur le sujet.

Échantill. bibl.

-- F.E. Emery, ed., *Systems Thinking* (Selected Readings), Harmondsworth/Baltimore, 1969-1 ;

WDM 90.

-- P. Delattre, *Système, structure, -fonction, évolution (Essai d'analyse épistémologique)*, Paris, 1971 ;

-- D.O. Ellis/ Fr.J. Ludwig, *Systems Philosophy*, Englewood Cliffs, N.J., 1962.

Particulièrement inspirant, du point de vue ontologique, est le livre de *Leo Apostel et al*, *De eenheid van de cultuur (Naar een algemene systementheorie als instrument van de eenheid van ons kennen en handelen)*, Meppel, 1972 (l'activité du mathématicien, la communication, l'art - tout cela, par L. Apostel, situé dans une théorie des systèmes).

Note : Selon L.v.Bertalanffy, *Robots, men and minds (Psychology in the Modern World)*, New York, 1967, 61, la question d'une théorie générale des systèmes est née d'une triple racine :

(a) l'attention de von Bertalanffy, depuis les années 30,

(b) la cybernétique ou science du contrôle, qui a culminé avec *Norbert Wiener, Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, New York, 1948-1, 1961-2,

(c) les besoins organisationnels dans les processus de production complexes (y compris les systèmes homme-machine, la recherche en armement, etc.)

Typologie actuelle des systèmes.

D. Nauta, Logica en model, 173v., distingue - fondamentalement - trois niveaux de système.

1.-- Systèmes concrets (c'est-à-dire physiques, biologiques, culturologiques).

Un cristal (physique), un organisme (biologique), une usine (culturelle) sont des "systèmes", mais à des niveaux différents. Les relations (structure) sont "concrètes" : par exemple, l'énergie de liaison dans un atome (physique).

Systèmes conceptuels (c'est-à-dire compréhensibles).

Exemples : un ensemble de points mathématiques, un système de nombres (logique) ; -- plus loin : un diagramme de quelque chose, un modèle atomique.

Comparez avec le "sustèma" doctrinal ou artistique des Grecs anciens... Dans ces systèmes, les relations sont "conceptuelles" (o.c., 175). Ils existent "dans une théorie, sur le papier, comme des abstractions, des constructions de l'esprit humain".

3.-- Systèmes "formels" ou linguistiques.

Exemples : logistique (= calcul logique ; WDM 2 ; 52 ; -- 40 ; 82), -- par exemple, la logistique du jugement;-- un langage de programmation pour ordinateurs.-- Toute langue (système de signes), dans laquelle :

(i) des réalités concrètes

(ii)a. une théorie conceptuelle (théorie de la reconstruction conceptuelle)

(ii)b. est décrit de manière symbolique (c'est-à-dire dans un système cohérent de signes), est appelé un système "formel" ou "linguistique".--

WDM 91.

Dans un tel système, les relations (structures) sont “formelles” (ou, comme Nauta les décrit, “syntaxiques”).

Note -- La sémiotique (théorie des signes), initiée par Charles Morris (1901/1970 ; philosophe du langage), distingue, dans un signe, trois aspects :

- (1) La syntaxe (l’analyse des relations mutuelles des signes),
- (2) la sémantique (GDE 2 : application) (l’analyse de la valeur signifiante des signes, c’est-à-dire de leur relation avec ce qu’ils dénotent),
- (3) la pragmatique (l’analyse de l’utilité des signes, -- leur valeur utilitaire).--

Un système purement “formel” (linguistique) fait donc abstraction à la fois de la valeur d’usage et de la signification, pour n’examiner que les interrelations entre les signes.

Conclusion .

Une vue d’ensemble des principaux types d’unités non métaphysiques - pensez à la physique, à la biologie, à la culture, parmi lesquelles les “formelles” sont les plus abstraites - montre que, derrière et dans ces types d’unités non ontologiques, une unité transcendante (omniprésente) (similarité, cohérence) est à l’œuvre.

Identificateurs (analogie),-- concordistes (= assimilstes : similarité, cohérence), différentistes (penseurs de la différence : différence, incohérence ; WDM 58).

Il fallait s’y attendre : les penseurs se sont divisés entre ceux qui mettent l’accent sur l’analogie (et la différence et la similarité ; et la cohérence et la disjonction) - les identificateurs, - ceux qui mettent l’accent sur la similarité et la cohérence, ignorant ou sous-estimant la différence et la disjonction - les assimilstes, les concordistes, - ceux qui mettent l’accent sur le contraire - les différentistes.

Modèle appliqué.

L. Vax, L’empirisme logique (De Bertrand Russel à Nelson Goodman), Paris, 1970, 10s.g nous y conduit.

“ L’atomisme (*note* : un type de différentisme) s’oppose au monisme (*note* : un type d’assimilationnisme).

1. Le monisme soutient que l’univers est une réalité indivisible. Le spinozisme (WDM 38) et l’hégélianisme (WDM 31) sont des exemples de ce monisme (...). (o.c., 10).

WDM 92.

Dans l'esprit d'un Russell moqueur, Vax caractérise le monisme comme suit. " Une phrase initiale, par exemple " je suis un oncle ", renvoie, bien sûr, à la phrase complémentaire avoir un cousin. Mais je ne pourrais avoir ni neveu ni nièce, si je n'avais pas aussi un frère ou une sœur et une belle-sœur ou un beau-frère... Mais ni mon frère (ma sœur) ni moi ne serions là, si nous n'avions pas de parents. Et ainsi de suite.-- Aucune créature habitant ce monde n'existerait sans les autres : chaque créature se réfère à d'autres créatures, tout comme chaque pièce du puzzle présuppose d'autres pièces du puzzle.-- Ainsi, aucun être humain - sauf par abstraction - ne peut se penser séparé de l'ensemble du monde humain, -- monde humain qui, à son tour, se situe dans le monde des créatures vivantes. Et ainsi de suite.

Conclusion : *l'individu est une abstraction. Seule la totalité est "concrète".*

2. L'atomisme, en revanche, soutient que l'univers est un agrégat d'individus séparés, -- comme un tas de sable, avec ses grains de sable individuels. C'est précisément la collection d'entre eux, le tas de sable, qui est une abstraction". Un tel atomisme, Bertrand Russell l'a défendu, au moins dans une certaine mesure (un atomisme physique, au sens d'Epikouros (WDM 77) par exemple).

Note - Lorsque l'on reconnaît la valeur partielle (et unilatérale) des deux approches, on ne peut que se prononcer en faveur de la vision identitaire (qui, grâce à l'idée d'analogie, valorise les deux aspects de la réalité).

Modèle appliqué.

A. Akoun et al, *La philosophie*, Paris, 1972-2, 112s. (Différence), distingue ce qu'il appelle la pensée classique, qui, dans et derrière toutes les différences (= pensée de la différence minimale ou différentisme), voit une profonde similitude (= aspect assimilate fort), d'une part, et, d'autre part, le différentisme actuel, qui - comme le dit Akoun - accorde pour la première fois à la différence un véritable statut philosophique (nature propre de l'être). Cette réflexion sur la différence ose parler de différence (donc, entre autres, de relations), mais sans ressemblance (ou sans termes de relation).

WDM 93.

Akoun fait référence à Ferdinand de Saussure (1857/1913 ; fondateur de la sémiologie ; cf. WDM 91).

Dans une langue, qu'il considère comme un système de signes, il n'y a que des différences sans termes positifs. En d'autres termes, chaque mot, chaque forme de mots, est, dans une certaine mesure, incomparable avec tous les autres.

Critique.

Akoun, en tant que différentialiste, exagère la portée de la pensée différentielle de Saussure.

(a) Il est exact qu'il souligne la distinction entre les éléments linguistiques.

(b) Mais l'interprétation d'Akoun est, entre autres, incompatible avec le rôle majeur de l'analogie que de Saussure attribue à la formation du langage : par exemple, un enfant francophone parlera - par analogie avec "peindre" - de "viendre" (fausse analogie pour "venir" ("il vient" analogue à "il peint").

L'accent mis sur la différence des cultures - soulignée comme "incomparable" - se retrouve également dans d'autres sciences humaines : Claude Lévi-Strauss (1908/2009, anthropologue structuraliste), par exemple, attribue une "logique propre" (*note* : comprise comme un certain nombre de propositions avec leurs conclusions) aux cultures primitives (et souligne la différence avec notre culture occidentale).

Échantill. bibl.

Cl. Lévi-Strauss, Anthropologie structurale, Paris, 1958.

Le deuxième penseur de la différence structurelle est le psychanalyste (WDM 47 ; 58) Jacques Lacan (1901/1981 ; a fondé l'École freudienne de Paris en 1964, - sur une base très individuelle) : cette fois-ci, la différence (comprenez : l'écart) est située dans le sujet humain (WDM 43) ou l'être lui-même ; en tant qu'êtres conscients, à savoir, nous croyons, facilement, que nous ne sommes pas aussi déterminés par l'inconscient en nous (écart entre le moi et l'inconscient),--qui se manifeste dans le langage des hommes (consciemment nous voulons dire quelque chose, mais, dans ce langage conscient, l'autre (l'autre, le côté inconscient) parle en nous.

Troisième penseur de la différence structurelle : Louis Althusser (1918/1990 ; marxiste) : l'histoire (économique) est déterminée - non pas par des similitudes et des connexions limpides, mais - par des contradictions dans la structure elle-même.

Akoun se réfère également à J. Derrida, G. Deleuze (et, bien sûr, à Nietzsche ; WDM 58).

WDM 94.

Critique.

Une relation sans au moins deux termes reliés par cette relation est littéralement un produit mental (une “abstraction”) : lorsque “il” est fou amoureux et qu’“elle” s’accroche à lui pour son argent, il y a deux termes (et deux termes différents). Nous pouvons penser à cet amour mutuel, ou amour de l’argent, de manière isolée. Mais seulement à part. Pas comme étant présent dans la pleine réalité. Comparez cela avec la GDE 54 (nous pouvons penser que les choses impossibles sont impossibles).

Les systèmes de pensée variationnelle.

Hempel, Variabilität und Disziplinierung des Denkens, Munich/Bâle, 1967, 82/104 (*Variologische Denksysteme*), parle du point de vue qui, au lieu de mordre dans l’immuable, souligne - unilatéralement ou méthodiquement - le changement dans la réalité.

Il parle tout d’abord de la dialectique (WDM 34v.;-- 30v. (Harmonie des contraires)). Il aurait pu, tout aussi bien, parler du philosophe de la genèse Nietzsche (WDM 72).

Une variante est le nouveau (qui est différent du précédent (l’ancien)).

a. On peut citer à cet égard *G. Deleuze, Différence et répétition*, Paris, 1972. “Répéter quelque chose, c’est se comporter, - et ce par rapport à quelque chose qui est unique (unique) ou ‘singulier’ (exceptionnel) et ne possède ni son égal ni rien de semblable”. (O.c., 8). L’auteur signifie apparemment le créatif, c’est-à-dire la fondation de quelque chose de nouveau, ou la répétition créative. En ce sens, la répétition est autre chose que le général, dans son égalité immuable, qui prend le dessus, bien sûr.

b. *William James, Introduction à la philosophie (Essai sur quelques problèmes de métaphysique)*, Paris, 1926, 179/187 (*Le problème de la nouveauté*) ; 189/232 (*La nouveauté et l’infini*) ; 233/271 (*La nouveauté et la causalité*), peut également être cité ici.

A propos : W. James est un grand penseur de la multiplicité : L’ un et le multiple (o.c.,139/163) traite de la tension entre le pluralisme et le monisme (similaire au couple ‘atomisme et monisme’ de Russel ; WDM 91v.).

Conclusion :

Une intentio (attitude) propre à l’homme est d’ordonner, c’est-à-dire de distinguer l’unité dans le multiple (le différent) et, inversement, de distinguer la multiplicité dans l’un (l’indifférencié). La meilleure façon de procéder est l’analogie (pensée identitaire).

WDM 95.

Corollaires éthico-politiques (= sciences humaines).

(a) Un corollaire est, ici, une proposition (phrase, jugement), qui découle immédiatement d'une proposition précédente (ici : le différentisme bien conçu).

(b) Nous avons interprété le terme "éthique", WDM 30 ; -- 56v.:60v., comme "tout ce qui concerne la conduite consciencieuse".

Politique" est le mot grec ancien qui désigne tout ce qui a trait à l'aspect social de l'éthique (ce dont nous avons parlé sous le nom de "droit" (WDM 60v.)).

"Sciences humaines" est un terme apparu dans le système éducatif (*note* : l'auteur se réfère à l'enseignement français) vers 1950 et situé dans le département "Arts".

Les sciences humaines ont été considérées comme couvrant le champ (=la zone) de ce qui était auparavant appelé 'sciences morales et politiques'. (G. Legrand, *Vocabulaire Bordas de la philosophie*, Paris, 1972-1, 1986-2, 306).

Les sciences humaines pures se distinguent toutefois des sciences éthico-politiques traditionnelles en ce qu'elles tentent d'être " sans valeur " (c'est-à-dire en dehors de toute préoccupation éthico-politique), c'est-à-dire " positives " (WDM 19) (ce qu'elles ne parviennent pas toujours à faire).

(1) *Corollaire 1.*

J. Ulmann, *La pensée éducative contemporaine*, Paris, 1982, 101/103 (La non-directivité (Rogers)), s'appuyant notamment sur *Freedom to Learn* (1969), explique comment pour Carl Rogers (1902/1986), la non-directivité (à ne pas confondre avec la "non-intervention") est un des éléments clés pour que chaque membre du groupe (groupe de rencontre) puisse "être lui-même". Cet "être soi" est, apparemment, l'être différent de l'autre (qui, dans ce cas, est le client ou l'élève), vu du point de vue de l'enseignant ("bienfaiteur ; "affirmateur").

Le différentisme - s'il est interprété sainement (analogiquement) - présuppose ici la méthode Rogersienne.

(2) *Corollaire 2.*

A.C. Zijderveld, *Institutionalisation (Une étude du dilemme méthodologique des sciences sociales)*, Hilversum/ Anvers, 1966, explique comment, depuis Emile Durkheim (1858/19174) et Max Weber (1864/1920), la sociologie (une des sciences humaines) a été divisée en deux méthodes.

WDM 96.

1. Le premier objet de la sociologie, pour Durkheim, est la totalité de la structure de la société, dans laquelle l'individu agissant, inséré dans les institutions (aspect institutionnel), peut se développer. La sociologie ne doit donc surtout pas être une psychologie.

Cette vision, qui met l'accent sur la structure des institutions, a été développée par les spécialistes fonctionnalistes des sciences humaines (les anthropologues culturels Bronislaw Malinowski (1884/1941 ; fondateur de l'anthropologie sociale), Alfred R. Radcliffe-Brown (1881/1955 ; l'un des fondateurs de l'anthropologie structuraliste (WDM 93)), ainsi que les sociologues américains Talcott Parsons et Robert Merton).

2. Le premier objet de la sociologie, pour Weber, est l'être humain individuel et ses actions dans un contexte social (au sein de ce que l'on appelle les structures). - Les institutions sont des formes (WDM 28 : essence form,-- ici interprétée socialement) d'action dans la société, mais elles ne sont pas de premier ordre, comme chez Durkheim et les fonctionnalistes.-- Weber a d'ailleurs pris la phénoménologie comme point de départ (WDM 44 ; 70).

Note.--- Ceci, pour la sociologie positive ou purement professionnelle.-- Zijderveld, o.c.,15, ajoute, à cela, qu'une dualité analogue se trouve dans la sociologie philosophique (et donc orientée axiologiquement) :

(a) Arnold Gehlen (1904/1976) soutient qu'un être humain individuel ne peut développer sa personnalité créative et libre que dans une "structure" globale d'institutions (il est donc contre (ce qu'il appelle) le "subjectivisme existentialiste" (WDM 16 ; 63)) ;

(b) Karl Marx (1818/1883) - surtout le jeune et révolutionnaire Marx - en est l'antithèse : l'homme libéré de l'emprise des structures institutionnelles est de premier ordre ; car ces structures aliènent l'homme de lui-même à une "chose", voire à une marchandise (dans le cadre des structures économiques établies)... Ce qui ne doit pas encore devenir un "subjectivisme existentialiste".

Note - L'"organicisme sociologique", dans lequel le tout prime sur les parties, est un autre nom pour la pensée de la totalité ou la pensée fonctionnaliste (de Durkheim,-- Gehlen).

Note - Les contrastes décrits ci-dessus se retrouvent également dans les idéologies sociales (WDM 18) : il y a le libéralisme (individualisme, -- libéralisme) et le collectivisme (socialisme, -- anarchisme). Avec le solidarisme chrétien comme idéologie identitaire.

WDM 97,

II.-- *Harmologie.*

Introduction.

(1) Nous savons, maintenant, **a.** ce qu'est la philosophie et **b.** ce qu'est l'ontologie. Le sens de la totalité (unité dans la multitude), exprimé en deux termes - "réalité" (c'est-à-dire tout ce qui est, peu importe comment) et "être" (c'est-à-dire tout ce qui est, resp. est, peu importe comment) - régit, après tout, le comportement logique.

(2) En particulier, l'harmologie (c'est-à-dire la théorie unifiée élaborée) est essentielle pour un comportement logique. *Josiah Royce* (1855/1916 ; penseur idéaliste), dans ses *Principes de logique*, New York, 1912-1 (1961), 9, dit que la logique est une science normative, mais qu'il s'efforcera, dans son petit ouvrage, de montrer que la logique traditionnelle, dite "formelle" (c'est-à-dire concernant la forme), fait partie de "la science de l'ordre".

C'est pour cette raison que nous nous sommes attardés plus longuement (WDM 82/96) sur les idées fondamentales de toute théorie de l'ordre (la théorie unifiée transcendantale).

1. Avec *R.A. Koch, Die Uraxiome in ihrer Bedeutung für die philosophischen Grunddisziplinen*, in : *Tijdschr.v.Filos.* 31 (1969) : 4, 749/766, nous l'exprimons - une fois de plus en résumé - comme suit.

(a) Il existe un univers (*note* : réalité totale) avec toutes ses parties. Tout ce qui est appelé "être(s)" est soit une partie de l'univers, soit l'univers lui-même.

(b) Il existe un univers avec toutes ses parties. Tout ce qui est appelé "être" a une validité ("est") soit en tant que partie de l'univers, soit en tant que l'univers lui-même.

Il faut noter que la deuxième formulation est la formulation axiologique (WDM 74/81) : la doctrine de la validité est une doctrine de la valeur.

2. Chez les dialecticiens (d'Héraclite d'Ephèse aux dialecticiens "scientifiques" actuels, comme Ferdinand Gonseth (1890/1975 ; mathématicien et penseur dialectique)), on peut parler de

(a) un univers appelé "totalité", et

(b) sont des "moments" (c'est-à-dire des parties enveloppées dans un processus de devenir).

Toute dialectique (WDM 31) est une doctrine de l'ordre et de l'ordonnancement, et ce de manière essentielle.

Echantill. Bibl.

-- *Descamps, La science de l'ordre (Essai d'harmologie)*, in : *Revue Néoscholastique*, 1898, 30ss,

-- *Franz Schmidt, Ordnungslehre*, Munich/Bâle, 1956.

WDM 98.

-- Schmidt, o.c., 11, dit : “Toute la métaphysique (ontologie) de l’Occident - de Platon d’Athènes (-427/ -347) à Friedrich Nietzsche (1844/1900) - peut être considérée comme l’ordre ou la science de l’ordre.

Par conséquent, tout système métaphysique apparaît comme l’une des nombreuses façons d’imaginer l’ordre.

-- Jean-Pierre Dupuy, *Ordres et désordres (Enquête sur un nouveau paradigme)*, Paris, 1982 (discutant, à l’aide de personnalités telles que Francesco Varela, Henri Atlan, René Girard, Cornelius Castoriadis, Heinz von Förster, Ivan Illich, de notions fondamentales telles que “coïncidence ordonnatrice”, “ordre par le bruit (= désordre), “auto-organisation”).

a. Note -- Selon le Schmidt mentionné ci-dessus, *S. Augustin* de Tagaste (354/430 ; plus grand père de l’Église occidentale) a été le premier à écrire une doctrine délibérée et distincte de l’ordre, intitulée *De ordine* (Sur l’ordre). Le grand saint était alors, en 386/387, un étudiant baptisé, se préparant au baptême chrétien.

Au passage : dans son ouvrage historiologique (philosophie de l’histoire) *De civitate Dei* (Sur l’état de Dieu), il définit comme suit : “L’ordre est cette configuration (c’est-à-dire : union de lieux, placement, situation) qui, par comparaison, assigne aux données identiques (‘parium’) et non identiques (‘dis.parium’) la place qui leur revient”.

S. Augustin s’inspire ici du grand orateur Cicéron (-106/-43), qui lui-même s’inscrit encore dans la grande tradition paléopythagoricienne-platonicienne ancienne (WDM 13 : forme géométrique), dans laquelle la mise en situation (WDM 85 ; appl. mod. 87) est centrale. Mais les termes “identique/non-identique” montrent que l’analogie (WDM 3) était la base.

b. Note. - Pourtant, Schmidt doit être corrigé : *Aristote*, dans ses *Katègoriai* (Lat. : Liber de praedicamentis (WDM 83/85), c’est-à-dire les concepts de base, explique d’abord comment nous dénotons en termes (mots bien définis) l’être ; puis il parle des dix catégories ;

Enfin, il développe son hypothèse, c’est-à-dire sa doctrine sur les principaux composants (platoniciens : idées partielles) des catégories :

- (i) Paire opposée,
- (ii) Séquence/simultanément,
- (iii) mouvement (= changement).

Ce qui inclut une harmologie, bien sûr.

WDM 99.

On le voit très clairement dans la *Métaphysique d'Aristote, livre Delta*, où le Stagiritte (= Aristote) établit une sorte de lexique des idées harmologiques de base : un/plusieurs, même/pas pareil, différence/égalité/inégalité, opposé, plus tôt/plus tard, quantité/qualité, relation, complétude, limite, configuration, tout/partie, etc.

c.-- Note.-- Bien avant Aristote, les penseurs de la Grèce antique étaient des harmologues.-- Une seule pointe qui soulève ce voile :

“Si quelqu’un est capable de résoudre (*note* : ‘collections’) toutes les pensées en un seul et même principe (‘archa’ (= grec archaïque) ; WDM 7) et, à partir de ce seul principe, de composer à nouveau (‘sun.theinai kai sun.Arthmèsasasthai’), alors - à mon avis - une telle personne est la plus sage (WDM 4), - égale à celle qui possède toute la vérité comme une part,-- égale, aussi, à celle qui prend un point de vue, à partir duquel elle peut connaître Dieu et, immédiatement, toutes les choses, comme Dieu les a jointes ensemble (WDM 13 : harmonie),-- ceci, selon (le modèle de) la paire d’opposés (‘en tai su.stoichiai’) et le(s) ordre(s) (‘kai taxei’)”. (Ainsi le paléo-pythagoricien Archutas de Taras (= Archytas de Tarentum ; -400/-365).

Bien que contemporain d’Aristote, Archutas appartenait à la tradition de pensée pythagoricienne (c’est-à-dire plus ancienne).

d. Conclusion .

Relis maintenant WDM 7, et tu as la plus ancienne idée (connue) de l’ordre, à savoir l’idée de “principe” -- d’ailleurs, Archutas utilise le terme expressément --.

1. Le “*principe*” est, dans cette langue ancienne, ce qui régit une chose (et, par conséquent, ce dont il faut tenir compte si l’on veut la comprendre).

(i) veut comprendre correctement et

(ii) traiter correctement (c’est-à-dire : théoriquement et pratiquement).

C’est une application de ce qu’Aristote appelle “l’action” (activité) (WDM 85) : contrôler est actif, être contrôlé est passif.

Cela peut également s’exprimer en termes purement logiques : “Si l’on connaît (et, le cas échéant, contrôle) le (principe) contrôlant, on connaît (et, le cas échéant, contrôle) le contrôlé.

2. Le “*principe*” est, d’un point de vue praxéologique (= théorie de l’action), le but (proposé) fixé par une personne qui agit.

a.-- Ordre téléologique (finaliste).

Kard. Désiré Mercier (1851/1926), le grand néoscholastique, dans sa *Métaphysique générale (Ontologie)*, Louvain/Paris, 1923-7, 536, dit :

WDM 100.

“Ordonner, c’est prendre les données les unes après les autres et les placer (= situer (wdm 98)) selon le même principe d’unité (...). l’ordre(s) est l’unité dans la multitude ou, encore, l’unité dans la diversité”.

On voit l’idée d’ordre le plus général ! -- Mais voyez comment Mercier applique cela de manière téléologique : “L’ordre est le placement (*ou l’arrangement*) de telle sorte que des données différentes soient, chacune à sa place, et remplissent leur finalité respective (= chacune à sa place). En bref : l’ordre est la disposition précise des données selon les relations que leur finalité leur impose”. (o.c., 539).

Cette vision fonctionnelle, sur la théorie de l’ordre, met l’accent sur la finalité.

b.-- *Ordre organique (organismique).*

Ce que l’on appelle “l’école allemande d’histoire” (avec des noms comme F.K. von Savigny (1779/1861 ; juriste), son fondateur, *K.F. Becker* (avec son *Organismus der Sprache* (1827-10841-2), Jakob Grimm (1785/1863 ; avec son frère Wilhelm, le fondateur de la philologie germanique), Leopold von Ranke (1795/1886 ; la principale figure de l’historiographie allemande du XIXe siècle, etc. qui, au lieu de la pensée non historique (non traditionnelle) du rationalisme éclairé, dans l’esprit du romantisme allemand, se concentre sur l’idée de “vie” (notamment en tant qu’organisme vivant). Cette école définit donc le terme “organique” (désormais aussi “organismique”, WDM 96) comme suit : la collection qui contrôle l’élément singulier, voire le système qui contrôle les parties et les aspects individuels, est le but qui définit, c’est-à-dire “détermine” (contrôle dans sa réalité), une réalité “organique”, que cette réalité organique soit un système juridique, un peuple, une culture, une langue, un conte de fées, un mouvement historique ou autre.

Conclusion .

L’“organique” de l’école historique allemande est un modèle applicatif de ce que Mercier entendait par ordre(s) téléologique(s).

Une application claire, sur le plan littéraire : “L’unité, bien que clairement délimitable en opposition à la diversité, est, sans elle, inconcevable,--cela, aussi bien dans le domaine artistique que philosophique” (*J. Loise, Les secrets de l’analyse et de la synthèse* dans la composition littéraire, Mons, 1880, 3).

Ou encore : “L’unité n’est que la condensation complète (‘condensation’) de divers éléments en un tout harmonieux”. (Ibid. ; d’ailleurs, o.c. 11/22, est intitulé “Le principe ‘ l’ unité dans la variété”)--

WDM 101.

Il faut noter que l'“unité”, ici, doit être comprise de manière générale et téléologique (praxéologique) : l'auteur d'une œuvre littéraire (lyrique, épique, dramatique, -- didactique) a un but, dans lequel il “condense” tous les éléments de son œuvre.

Note -- Taxéologie.

Mais on entend parfois parler de “taxonomie” pour désigner l'ordre. Archutis (WDM 99) n'a-t-il pas parlé du modèle ‘taxis’ (arrangement ou commande).

Il suffit de lire les grammaires traditionnelles : elles parlent de la “phrase indépendante” et de la “phrase dépendante”. -Le principe (ce qui gouverne) est à la fois l'agencement des mots (au moins un sujet et un verbe (‘composante nominale et verbale ; chomskyenne) et l'agencement des phrases, resp. des phrases complètes.

Dans les deux cas, il y a juxtaposition (parataxe) et subordination (hypotaxe). Ce qui est directement une application des structures distributives et collectives (WDM 88). Ensemble, les structures para- et hypotaxiques forment le cadre conceptuel de la syntaxe (cf. WDM 91).

Note - Ludwig von Bertalanffy, *Robots, Men and Minds* (WDM 90), 53/115 (*Toward a New 'Natural Philosophy', The Open System of Science*), s'oppose, comme l'école historique (et romantique) allemande, au modèle mécanique issu du rationalisme des Lumières. Le monde (comprendre : l'univers) “en tant qu'organisation” (en tant qu'organisé, ou ordonné ; o.c.,57) est le nouveau point de vue scientifique. Mais le nouveau est la “complexité organisée” à “tous les niveaux de la réalité et de la science” (avec comme exemples : l'atome (physique), l'être vivant (biologique), les “phénomènes psychosociaux de masse”, propres à notre culture actuelle (culturologique), les technologies récentes (technologique ; o.c.,58f.)).

La seule issue : une théorie générale des systèmes (o.c., esp. 61 et suiv.). À la page 64, von Bertalanffy distingue très clairement deux niveaux de système : le mécaniste (cybernétique) et l'“organismique” (style v. Bertalanffy).

WDM 102.

Encore une fois, juste dans *Ordres et désordres* de Dupuy (WDM 98), ce concept spécialisé d'ordre.

C'est tellement d'actualité que la Radio romande Espace 2 (Suisse) a associé deux personnalités mondialement connues, le sémiologue (théoricien du texte) *Umberto Eco* (1932/2016), auteur du roman *Le nom de la rose*, qui a été traduit dans plus de 20 langues à ce jour (et, entre temps, *Le nom de la rose*, d'une part, et le prix Nobel *Ilya Prigogine* (1917/2003) avec *Isabelle Stengers*, auteur de *La Nouvelle Alliance*, Paris, 1977 (il s'agit d'une "nouvelle alliance" entre l'homme et la nature), d'autre part.g.v. les dernières connaissances scientifiques naturelles), réunis autour du thème "coïncidence et renouvellement".

Échantill. bibl.

-- *H. Jans, Order out of disorder (Ilya Prigogine, prix Nobel belge de chimie 1977)*, in : *Streven* 1978:March, 527v...

-- *P. Boenders, Prigogine et Wildiers sur Teilhard de Chardin (1881/1966 ; paléontologue ; penseur évolutionniste)*, in : *Streven* 49 (1982) : 10 (juillet), 930/941, écrit a.o. :

Ilya Prigogine : "(...) Notre époque est en effet caractérisée - et cela sera encore plus évident à la fin de ce siècle - par une recherche de l'unité dans la diversité. L'un de ceux qui ont le mieux compris la nécessité de cette recherche d'unité, qui dépasse le domaine de la science, est précisément Teilhard : il voyait, dans le concept (= la notion) de "temps" (le concept d'"évolution"), l'élément qui rendrait cette unité possible. Grâce, notamment, au temps et à l'évolution, des choses qui, à première vue, semblent très différentes, peuvent être unies". (A.c., 930).

Notre psyché et nos commandes.

1. *R. Declerck, Dr. Olga Quadens, "Il faut pouvoir travailler comme ça"*, in : *Eos (Techn. for Man)*, 12 (1984 : Nov.), 119, explique que la conscience humaine et le sommeil (surtout certaines phases de sommeil très éveillées (sommeil paradoxal)) vont de pair. "Il existe une certaine relation entre les fréquences de freinage supérieures et inférieures (*Rem* = Rapid Eyes Movement).

Ce rapport doit être considéré comme un rapport entre l'ordre et le bruit. ("bruit", WDM 98). Cela indique que notre cerveau est un système auto-organisé, qui crée de l'ordre à partir du bruit. Cette relation est propre à l'espèce humaine. Notre cerveau est un système auto-organisé qui crée de l'ordre à partir du chaos de nos perceptions. Cela se produit, surtout, la nuit, pendant le sommeil paradoxal.

WDM 103.

Une observation importante de notre expérience est la forte augmentation de l'activité des freins chez notre sujet Ulf Merbold, pendant les deux premières périodes de sommeil de son séjour dans l'espace, c'est-à-dire dans un état d'apesanteur. (Selon O. Quadens dans l'interview ; a.c.,119).

Le Dr O. Quadens poursuit en disant : "Les biochimistes voient trop le fonctionnement du cerveau comme un tout biochimique - nous voyons le cerveau, il est vrai, comme une structure biochimique dans laquelle circule l'information. Mais il y a bien plus : les observations qu'une personne fait pendant la journée sont arrangées et ordonnées dans ce squelette pendant le sommeil paradoxal" (Ibid.).

Il convient de mentionner que le Dr Olga Quadens a souvent travaillé avec des astronautes dans la phase de préparation, ce qui donne une image complètement différente des rêves, par exemple, par rapport aux explications freudiennes des rêves. Ou à partir des analyses des rêves (paranormaux).

2. *Liesbet Van Doorne, La schizophrénie peut être guérie dans de nombreux cas*, dans : *De Nieuwe Gids* (Gand) du 07.12. 1984.

Suite à une journée d'étude organisée à Kortenberg entre des experts nationaux et étrangers, les conclusions suivantes ont été tirées :

(1) a noté que la schizophrénie (dédoublément de la personnalité) - quelqu'un qui se prend pour Napoléon, par exemple, est un tout petit exemple - dans son diagnostic et son traitement, dépend encore trop de facteurs inconnus,

(2) a été défini plus précisément comme "la maladie par laquelle on s'isole de la réalité". " C'est une psychose (note : la maladie de l'âme, distinguée de la névrose ordinaire (" maladie nerveuse ") et de la psychopathie), qui naît du désir de créer de l'ordre dans le désordre de sa vie. On ne peut plus suivre l'ordre de la vie dans laquelle on se trouve, et on adapte son propre ordre.

Cela explique peut-être pourquoi la schizophrénie se manifeste surtout chez les jeunes à partir de seize ans : à cet âge, la personne est soumise à de nombreuses exigences. Il faut construire des relations, définir une carrière. La relation avec la famille familière commence à changer. Tout cela est source de confusion et de tension.

La maladie se manifeste (...) parce que le jeune s'isole et, par exemple, ne peut plus suivre à l'école - ou : ceux qui sont déjà au travail ne peuvent plus y répondre aux exigences.

WDM 104.

Dans la tentative de créer un ordre dans sa propre vie - qui ne correspond donc plus à l'ordre de la vie qui l'entoure -, la pensée est perturbée et l'on aboutit à une psychose.

Les expressions de la schizophrénie sont les délires ("Je suis irradié quand la radio passe"), les hallucinations ("On entend des voix" ; WDM 49) et le stress (*note cit.*).

On perd le contact avec son environnement. La vie émotionnelle s'engourdit. Il y a une perte d'initiative. On se retire dans son propre "monde intérieur". Cela se traduit par un mutisme (ne pas parler) et une motricité corporelle anormale (c'est-à-dire soit une absence totale de mouvement, soit une répétition exagérée et fréquente d'un certain mouvement)".

Voici un extrait de l'article en question. Cela prouve qu'avec notre harmologie, nous avons affaire à bien plus qu'un chapitre de base de la logique. L'ordre est un élément vital ou existentiel (WDM 16;63 (le schizophrène "conçoit" son propre ordre, qui n'est pas (tout à fait) conforme à l'ordre dans lequel il a été "jeté") 85 (le schizophrène se "situe" de telle sorte que sa propre "situation" ne lui est pas (tout à fait) rendue justice).

II.A.-- Harmologie : la méthode comparative.

Friedrich Max Müller (1823/1900 ; spécialiste des religions), *Discours au Congrès international des orientalistes* (14/21.09.1874), in : *Chips*, iv : 343, dit :

"L'esprit comparatif est le véritable esprit scientifique de notre époque, voire de toutes les époques. de tous les âges).

Échantill. bibliogr. :

-- *L. Davillé*, *La comparaison et la méthode comparative (en particulier, dans les études historiques)*, in : *Revue de synthèse historique* xxvii (1913) : 4/33, 217/257 ; *ibid.* xxviii (1914) : 201/229 ;

-- *H. Pinard de la Boullaye, S.J.*, *L' étude comparée des religions (Essai critique)*, II (*Ses méthodes*), Paris, 1929-3, 40/87 (*La méthode comparative*) ;

-- *M. Foucault*, *Les mots et les choses (Une archéologie des sciences humaines)*, Paris, 1966, 66ss. (*Théorie de l'ordre de Descartes*) ;

-- *I. M. Bochenski, O.P.*, *Philosophical methods in modern science*, Utrecht / Antwerp, 1961, 149/155 (*The methods of Mill*) ;

-- *H. van Praag*, *Measuring and comparing*, Hilversum, 1968 (quantité/qualité ; addition, disposition topologique et séquence ; comptage, pesée et mesure ; gradation, mesure d'intervalle et mesure de temps).

WDM 105.)

L'idée de base : le différentiel de comparaison.

(1) Ce que les Grecs anciens appelaient “dia.stèma”, intervallum, intervalle, est en quelque sorte le schéma de base de toute comparaison :

à l'extérieur de bordure 1	entre (= à l'intérieur)	à l'extérieur bordure 2
-------------------------------	-------------------------	----------------------------

Exprimé en termes d'“agencement”, il s'agit d'un agencement intermédiaire : tous les éléments situés dans les limites 1 et 2 ont la propriété commune d'être situés entre (à l'intérieur de) celles-ci (WDM 85).

À *propos* : ce schéma est l'une des composantes de la structure topologique : pensez à une boule d'argile cohérente, que l'on déforme (elle reste dans, entre, ses limites ultimes de moulage et de déformation).

(2) Le différentiel de comparaison est une application du schéma d'intervalle ;

totalement identiques	partiellement identique (en partie identique) (analogues, partiellement identiques)	total non- identique (globalement différent)
	frontière 1	frontière 2
toutes les parties) identique. universel)	certain (au moins un) identiques (privés)	non identique (partiel) (zéro)

Note : Une différentielle est, en passant, un ensemble de “valeurs” positives à droite, par exemple, et négatives à gauche. Évidemment, une différentielle de ce type est une identité (WDM 82).

Un bref aperçu historique montre que la dualité (systémique) “identique/non-identique” est ancienne.

(i).-- **Antiquité.**

Les Paléopythagoriciens (-550/-300) travaillaient avec la “su.stoichia” (paire d'opposés) “tautotès/ heterotès” (identitas (identité)/ alteritas (différence)).

Échantill. bibl. O. Willmann, *Gesch.d.Id.*, I, 273.

Platon d'Athènes (-427/-347),-- son élève Aristote de Stageira (-384/-322) a également travaillé - dans la tradition paléopythagoricienne - avec cette paire d'opposés.

WDM 106. 1,

(*Scholasticisme* (800/1450).

La philosophie de l'Église médiévale poursuit les anciennes idées païennes d'"identité/non-identité".

(*Philosophie moderne et contemporaine*.

(1) *R. Descartes* (1596/1650 ; fondateur de la pensée typiquement moderne) était convaincu que "la plupart des connaissances s'acquièrent en comparant au moins deux "choses" (dans ses *Regulae ad directionem ingenii*, xiv) ; il ajoute qu'il faut analyser en termes d'identité et de différence, de mesure et d'ordre(s)". (*M. Foucault, Les mots et les choses*, 66). Voilà pour le représentant prééminent du rationalisme pur.

(2) *David Hume* (1711/1776 ; figure de proue du rationalisme empirique), penseur associationniste, en ce qui concerne la comparaison, pense qu'il nous est possible d'associer (c'est-à-dire d'expérimenter comme connectés) des "éléments" (de l'expérience interne ou externe ("empirisme")), grâce à la similarité et à la contiguïté (= apposition ; contiguïté ; connexité ; contact), ainsi qu'à l'ordre "cause/effet".

Bien que d'esprit (de mentalité) typiquement français, *Auguste Comte* (1796/1857 ; fondateur du positivisme scientifique) pense aussi que - ce qu'il appelle - les faits, les 'éléments' pareils, sont associés (// Hume) selon leur similitude (synchronique) et leur succession (diachronique).

Bertrand Russell (1872/1970 ; le champion des droits de l'homme) pense également dans la même tradition.

(3) *Edmund Husserl* (1859/1938 ; fondateur de la phénoménologie intentionnelle) - dans sa *Philosophie der Arithmetik*, La Haye, 1970 (1891-1) - commence par les idées de multiplicité et d'unité ainsi que de nombre.

(4) Pour citer maintenant un scientifique spécialisé : *Arnout Ceulemans, Over symmetrie*, in : *Notre Alma Mater* 1987 : 2, 107/116, commence par citer la pensée de Platon et dit que "les éléments du concept de symétrie sont l'identité et la différenciation, que "dans une régularité, il y a toujours quelque chose qui reste (*note* : identique), à côté de quelque chose qui change (non-identique)". A.c., 106)

Conclusion ... Certaines célébrités montrent que la comparaison a toujours été d'actualité.

WDM 106.2.

Les universaux comme modèle applicatif.

En logique traditionnelle, les concepts généraux (WDM 5) sont appelés “universalia”. Mais, dans un sens plus étroit, ce terme signifie (ce que, par exemple, Aristote appelle) “katègoroumena” (categoremen, Lat. : praedicabilia, predicabilia).

Il ne faut pas les confondre avec les catégories (WDM 83/85), qui sont des dictons, dans une phrase. “Cinq vocés” (cinq prédicats). -- Les universaux, stricto sensu, sont :

(1) **genus** (genos ; Lat. : genre, -- similaire à notre “collection universelle” actuelle pense “homme”);

(2) **l’espèce** (eidos, lat. : espèce, -- similaire à notre privé ou sous-ensemble, pensez à la “femme nègre” (comme une sorte d’“homme”));

(3) **différence spécifique** (diaphora eidopoios ; Lat. : differentia specifica ; -- pensez à “à la peau noire” comme à cette différence par rapport à “l’homme” par laquelle une “femme nègre” constitue une sorte d’“homme”. La “peau noire” est une caractéristique commune à tout ce qui est “nègresse”, et par laquelle la “nègresse” se distingue de l’“homme”, beaucoup plus commun.

Les deux autres prédicats - “propriété” (proprium) et “coïncidence” (accidens) - sont, ici, de moindre importance : on pense à “peau noire” comme une “caractéristique essentielle” (WDM 28 : forma) de “nègresse”, tandis que “belle et charmante” ne s’applique qu’à une “nègresse” individuelle (coïncidence).

Ou avec un exemple plus concret : le directeur d’école a pour “attribut” (une caractéristique essentielle), par exemple “la direction de l’école”, tandis que le fait qu’il porte une barbe est un “accident” (une caractéristique non essentielle).

Mais, pour lequel l’accidentel est essentiel, c’est-à-dire pour l’idiographie (WDM 5) : “direction d’école” est essentiel pour “directeur” ; “porter la barbe” est essentiel pour ce directeur (individuel, singulier), ici et maintenant (le “hic et nunc”).

Conclusion - Notez que la distinction entre les cinq prédicabilités est basée sur la méthode comparative.

(1) Le terme “distinction spécifique” prouve déjà en soi qu’il y a une comparaison (l’universel avec la collection privée).

(2) Les termes “propriété” et “propriété accidentelle” (en tant que paire) indiquent la différence “universel/individuel”.

WDM 107.

La méthode comparative, plus en détail.

a. R. Descartes, dans ses *Regulae ad directionem ingenii*, xiv, dit :

- (1) “Si l’on fait abstraction de la perception (‘intuition’) d’une réalité séparée,
- (2) alors - on peut dire - par la comparaison d’au moins deux réalités, on obtient toute la connaissance”. (M. Foucault, *Les mots et les choses*, 66).

Descartes observe qu’il existe une comparaison par l’ordre et une comparaison par la mesure.

b. L. Devillé, *La comparaison*, in : *Revue*, xxvii (1913), 23, dit :

- (1) “Au lieu de traiter des cas individuels, lorsqu’il s’agit de phénomènes ou d’objets,
- (2) la méthode comparative cherche à mettre en évidence des collections (“ensembles”) qui sont (i) soit similaires, soit (ii) complémentaires”.

En d’autres termes, comme l’a montré la brève analyse des prédicabilités, il en va de même ici : l’idée de collecte est un “*proprium*” de comparaison : ceux qui comparent le font dans le cadre des données collectées.

Typologie (description des espèces) de la comparaison.

Il existe, bien sûr, des types de comparaison.

a.-- *La comparaison interne et externe.*

L. Devine note que. Une chose donnée - par exemple une fourmi - peut être comparée en interne : dans ce cas, le comparateur analyse par exemple les parties du corps de la fourmi. Mais la même fourmi peut être comparée à l’extérieur : on la situe alors dans le nid de fourmis, par exemple.

Critique sociale augustiniennne.

S. Augustinus de Tagaste (354/ 430 ; le plus grand père de l’Église en Occident) avait une grande estime pour le fait que Rome, en tant qu’empire mondial, avait fondé une sorte d’ordre juridique et de “*pax romana*” (la paix romaine). Son œil critique de chrétien platonicien, qui distinguait nettement l’idéal (WDM 50v.) du factuel, lui faisait écrire :

“L’ordre et la justice, que l’État romain a fondés, se résument, en fin de compte, à une imitation ridicule (‘caricature’), à une forme dégénérée - de mauvais augure - d’un ordre naturel et chrétien (WDM 17)”. (P. Ferrier, *S. Augustin*, in : D. Huisman, dir., *Dict. d. philosophes*, Paris, 1984, 141).

WDM 108.

Derrière le masque du droit et de la paix romains se cachent des formes d'injustice et de violence :

(1) dans une comparaison externe, S. Augustin observe que l'État romain (la communauté) se délecte des profits de la guerre, résultat des guerres impérialistes vers l'extérieur ;

(2) Dans une comparaison interne, il note que, dans l'Empire romain, une classe riche accumule de plus en plus de richesses, -- la base d'une vie de plaisir (une sorte de "Dolce vita" antique).

Les deux comparaisons vont d'ailleurs de pair : il y a un lien entre l'impérialisme et le capitalisme de la classe dirigeante romaine. Tous ceux qui n'acceptent pas ces conditions, qualifiées de "bonne fortune", sont considérés comme des ennemis de l'État :

a. La classe des propriétaires doit cesser d'écouter ceux qui dénoncent les abus, - en tant que défenseurs du droit de propriété absolument libre ("Ius utendi et abutendi", le droit d'user et d'abuser) ;

b. Tous ceux qui n'acceptent pas ces conditions (et qui le disent à haute voix) doivent, comme des exilés, comme les mauvaises herbes, être exterminés et bannis de la communauté (De civitate Dei 2/20).

Conclusion .

L'idéalisme platonicien (mieux : théorie des idées), christianisé par les Patristiques (philosophie des Pères de l'Église), compare toujours les faits (appelés "phénomènes") avec les idées (que nous appelons "idéaux"). La méthode comparative est, en réalité, intégrée au platonisme chrétien.

Le principe de Grossian.

Un deuxième modèle applicatif de comparaison (analyse) interne et externe est "des Grosse'sche Prinzip". Notamment : E. Grosse, dans son *Die Anfänge der Kunst*, Freiburg i. Br., 1894, et, plus encore, dans son *Die Formen der Familie und die Formen der Wirt(h)schaft*, Fr. i. Br., 1896, défend - de manière non marxiste - le principe heuristique suivant (= hypothèse de travail, modèle de recherche) :

"L'activité économique (a) est le centre de vie de tout ensemble culturel, (b) est - de la manière la plus profonde et la plus irrésistible - le facteur principal (antécédent, cause ou, au moins, cause partielle) de tous les autres facteurs culturels".

Grosse explique sa thèse, quelque part, par une phrase célèbre de Ludwig Feuerbach (1804/1872 ; hégélien de gauche radical).

Jakob Moleschott (1822/1893 ; matérialiste mécaniste), *Lehre der Nahrungsmittel für das Volk* (1850), après avoir été lu par Feuerbach, dans sa Science naturelle et révolution (1850), résume :

WDM 109,

“Si vous voulez améliorer le peuple, donnez-lui une meilleure nourriture, au lieu de sortir contre le péché : ‘der Mensch ist was er isst’ (l’homme est ce qu’il mange)”. (H. Arvon, *La phil. allemande*, 188).

Grosse explique cela comme suit : “Si l’on sait ce qu’est un peuple, on sait aussi ce qu’il est”. (Si l’on sait ce que mange un peuple, alors on sait immédiatement ce qu’il est).

Conclusion .

Il est clair que dans le système (WDM 87vv) de la culture totale, comparée (analysée) de façon interne, le facteur (‘principe’ ; WDM 7) économie (production et consommation de biens vitaux surtout) est un facteur principal, qui peut contrôler la culture totale.

On peut l’exprimer autrement : la culture est l’“hypersystème” (super-système), dont l’économie, en tant que partie, est l’“hyposystème” (sous-système).

Un modèle culturologique.

W.Koppers, S.V.D., *Die materiell-wirtschaftliche Seite der Kulturentwicklung*, in : *Settimana Internazionale di Etnologia Religiosa* (IVa Sessione (Milano : 17/25. 09. 1925)), Paris, 1926, 109, donne - dans l’esprit du P. W. Schmidt, S.V.D. (1868/1954 ; connu pour son idée de “monothéisme primitif”), auquel Grosse, dans ses recherches d’histoire religieuse, a adhéré - le modèle applicatif suivant.

(Équation interne

1. En général, nous voyons comment, dans l’Europe moderne, la position juridique des femmes subit un sérieux changement : aujourd’hui (1925), par exemple, les femmes ont souvent le droit de vote, le droit de faire des études universitaires, le droit de choisir librement leur carrière (...), -- des choses qui, il y a quelques décennies, étaient inexistantes pour elles.

2. “Qui pourrait, aujourd’hui, nier ou même ne pas croire que le développement moderne - surtout capitaliste - de l’économie en est le principal responsable ? En d’autres termes, la femme et l’économie sont deux hyposystèmes, au sein de l’hypersystème “culture”. Une comparaison montre que les deux sous-systèmes sont interdépendants.

(b).-- Comparaison externe.

De nombreuses données indiquent qu’à une certaine époque, dans les cultures archaïques, le droit maternel (matriarcat) est apparu d’une manière essentiellement similaire (c’est-à-dire sur la base de conditions économiques bien définies).

WDM 110.

Note : Nous avons affaire ici à la loi maternelle (matriarcat), c'est-à-dire à un système juridique dans lequel l'autorité repose principalement sur les femmes, en particulier sur la mère de famille et la famille. Cela a dû être le cas dans certaines civilisations archaïques ou primitives, où le rôle de premier ordre des femmes dans l'économie a immédiatement établi leur rôle de premier ordre dans toute la culture.

b.-- L'équation de mesure (le modèle de mesure).

L. Davillé, a.c., xxvii (1913), 20, dit :

“La comparaison peut être directe ou indirecte.

a.-- On peut, notamment, confronter directement (sans détour) au moins deux données entre elles, sans troisième donnée.

b.-- Si, par contre, pour les comparer, il faut introduire au moins une troisième donnée, on a affaire à une comparaison indirecte. C'est précisément le cas lorsqu'on utilise une mesure commune.

Modèle géométrique applicatif.

Le premier axiome énoncé par *Eukleides d'Alexandreia* (-323/-283) dans ses *Stoicheia* (Éléments) est une application :

“Les données qui sont identiques à une même troisième donnée sont identiques entre elles”. Cet axiome, qui est valable non seulement sur le plan géométrique mais aussi sur le plan numérique, peut être exprimé en caractères : “Si A et B sont égaux à C, alors A et B sont égaux entre eux”. (Cfr I. brunschvicg, *les étapes de la philosophie mathématique*, Paris, 1912-1, 1947-3, 88, -- où l'interprétation correcte (spatiale ou purement logique) est discutée).

Conclusion :

On peut appeler C le “compagnon” (modèle commun) de A et B.

R. Descartes (1596/1550), *Regulae* xiv, parle de la nature comparative de l'axiome d'Eukleides :

“ Par comparaison, nous retrouvons la figure, l'étendue, le mouvement, etc. - autrement dit, les natures singulières - dans toutes les données où elles peuvent être présentes.

D'autre part, étant donné une dérivation du type “Tout A est B ; tout B est C ; donc tout A est C”.

Il est clair que notre esprit compare le terme donné et le terme recherché, à savoir A et C, mais en partant du principe que les deux sont B”. (*M. Foucault, Les mots et les choses*, 66).

WDM 111.

Elle est à la fois subjective et objective.

H. van Praag, *Mesurer et comparer*, 7, écrit :

“Comme l’a montré le mathématicien français Henri Poincaré (1854/1912),

- (a) Le choix de la taille est une question subjective,
- (b) l’utilisation de la mesure choisie une fois est un fait objectif.

Modèle appliqué.

(a) Cela dépend de mon choix de mesurer un parcours en mètres, en yards (trois pieds = 0,9144 m., ceci depuis le 01.07.1959) ou en brasses (une toise, soit six pieds ou 1,95).

(b) Mais, bien que choisie par le “je”, la mesure porte sur une longueur objective (distance parcourue, par exemple) : le résultat - en mètres, en yards ou en brasses à chaque fois - sera - pour ce qui est de la distance - exactement le même. Le résultat de la mesure, en soi, sera identique, ce que tout autre être humain pourra reproduire.

Le caractère transsubjectif et objectif de l’idée (= modèle de régulation).

Revenons (WDM 107) à l’idée de l’“idéal” (par exemple l’état idéal, tel qu’interprété par S. Augustin). L’idée (au sens platonicien) ou le modèle régulateur n’est pas simplement une mesure sélectionnable subjectivement.

La “mesure” au sens de la mesure (géométrique, numérique) est très élastique et subjective. Mais la “mesure” ou l’idéal (l’idée) de l’état “vrai”, c’est autre chose : chacun sent que l’idéal peut être réalisé de plusieurs manières (WDM 50v.).

1. On pense à l’enseignant idéal : on peut imaginer cet idéal différemment, mais cette différence est soumise à des limites (limites objectives, trans-subjectives). L’enseignant chrétien, par exemple, est un idéal différent de celui de l’enseignant humaniste : pourtant, les deux idéaux ont une seule et même essence (par exemple, bien enseigner).

Pourtant, l’idéal est une comparaison indirecte, vue à la fois du point de vue chrétien et du point de vue humaniste. Les deux sont “mesurés” (normalisés) par une essence commune.

2. On lit, par exemple, dans WDM 108v. que le principe grossien est le modèle régulateur (idée, exprimée platoniquement) ; les sociétés capitaliste-moderne et matriarcale-archéenne en sont des réalisations (modèles applicatifs). Ceux-ci sont indirectement comparables à partir du principe grossien (la “mesure”).

WDM 112.

L'équation de mesure selon R. Descartes.

M. Foucault, Les mots et les choses, 67ss, nous dit que Descartes s'attarde sur le fait que l'on peut mesurer aussi bien des données continues (ininterrompues) que discontinues (interrompues).

a. Dans les deux cas

(i) nous considérons d'abord la totalité (collection, système),
(ii) mais les divise en parties (éléments) appelées "unités". Les données continues sont mesurées avec des unités convenues (conventionnelles) (pensez aux mètres, aux yards, aux vadmonds).

Les données discontinues sont mesurées avec des "unités", qui représentent les unités des mathématiques des nombres. Pensez à une série de cubes que l'on veut mesurer.

b. Descartes conclut :

(a) "La comparaison de deux grandeurs (quantités ; données continues) ou la comparaison de deux données discontinues exige, dans tous les cas, que l'on applique une unité commune (note : modèle de mesure) lors de l'analyse des deux types". (o.c.,67).

(b) "Ainsi, l'équation de mesure se résume, dans tous les cas, aux rapports arithmétiques d'égalité et d'inégalité. La mesure nous permet d'analyser le semblable selon la forme calculable de l'identité et de la différence". (Ibid.).

Plus simplement :

L'équation de mesure est, aux yeux de Descartes, une analyse en termes d'"unités" afin de dégager (dessiner) l'égalité (identité) et l'inégalité (différence). C'est typiquement cartésien. Le modèle thaléen de mesure.

Gaius Pliny (Caecilius) Secundus (62/114), Historia naturalis ("Histoire naturelle", -- c'est-à-dire la recherche (historia, inquisitio) dans la nature), 36 : 82, affirme que Thalès de Miletos (WDM 7 ; 12) aurait trouvé une méthode pour mesurer la hauteur des pyramides égyptiennes. Il s'agit probablement du plus ancien exemple connu d'une méthode de mesure basée sur la comparaison, bien sûr.

1.- L'idée de "modèle",

Un modèle de mesure n'est qu'un exemple du concept général de modèle : un modèle est une donnée connue (G) qui est utilisée pour décrire une donnée inconnue (O). On parle donc en termes de B (données connues), de O (les données à décrire).

2.- L'idée de "modèle de mesure" :

Donnée : une chose inconnue (ici : la hauteur de la pyramide). Demandé : un nombre qui indique la hauteur, avec comme moyen, un modèle de mesure. Ainsi, en termes de chiffres et de modèle de mesure (mesure), on parle de la hauteur d'une pyramide.

WDM 113.

On peut également dire que l'on dépeint O dans B : la hauteur de la pyramide (O) est dépeinte (représentée) à la fois dans le modèle de mesure et dans la collection de nombres (le nombre de fois du modèle de mesure) (B). On pourrait aussi dire "projeter" (représenter, dépeindre).

L'"arche" (le principe).

WDM 7 nous a appris, avec les Paléomilésiens (dont probablement Thalès), que l'"archè", principium, est ce qui régit quelque chose (ici la mesure). C'est le travail de ce que les Grecs de l'Antiquité appelaient "theoria" (vision, compréhension du principe).

Nous traduisons le principe de mesure de Thalès en termes modernes : "Pour tous les objets verticaux, dans le 'fusus', la natura, la nature, il s'avère que, tout comme la position du soleil (tz), pour tous les modèles mesurés (ainsi, par exemple, le bâton d'ombre utilisé par Thalès. le bâton d'ombre utilisé par Thalès), est telle que l'ombre qu'elle projette (lh = longueur horizontale) est aussi longue (lh = lv) que sa hauteur (lv = longueur verticale) à mesurer (la longueur, -- en langage courant, du modèle de mesure), de même que (t = moment du temps, propre à la position du soleil) la position du soleil, pour tous les objets à mesurer (par exemple la hauteur d'une pierre égyptienne), est aussi longue que la position du soleil (t = hauteur d'une pierre). par exemple, la hauteur d'une pyramide égyptienne), elle est également telle que l'ombre qu'elle projette (lh = longueur horizontale) est aussi longue (lh = lv) que sa hauteur (lv = longueur verticale) à mesurer". Voici, exprimée de façon platonicienne, l'idée (principe).

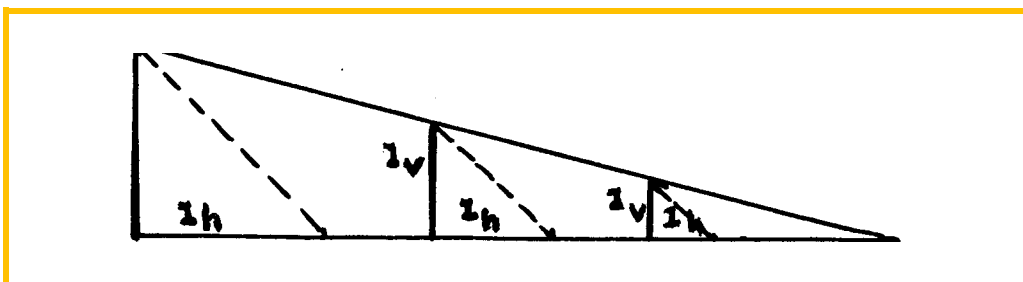
L'application (modèle appl.).

Maintenant - exprimé platoniquement - le phénomène. Pratique : si la position du soleil (en fait : de toute source de lumière) est telle que lh (longueur horizontale = ombre) = lv (hauteur verticale), alors il suffit de mesurer l'ombre portée au sol (lh), pour connaître la hauteur (lv) recherchée.

En d'autres termes : l'ombre portée est le modèle (B = fait connu) de l'original (O = fait inconnu, voulu).

Le père Krafft, *Geschichte der Naturwissenschaft, I (Die Begründung)*, 89, dit que Thalès a simplement "appliqué la méthode connue en Égypte depuis longtemps". Cfr WDM 10 (Ex Oriente lux).

Note : Le principe des Égyptiens et de Thalès est celui de l'isomorphisme (identité de modèle), appliqué aux corps uniformes :



WDM 114.

c.-- L'équation combinatoire.

O. Willmann, *Abriss der Philosophie (Philosophische Propädeutik)*, Wien, 1959-5, 46, dit que "combiner, au sens propre, dérivant du latin 'bini' (toujours deux, par paire), a pour objet tout ce qui est ordonné de la même manière".

Conséquence : "Combiner signifie s'accoupler. Nous appelons le don de combinaison le don de générer (produire, 'générer') de nouvelles pensées ou de nouveaux concepts en comparant, par exemple, deux pensées ou concepts". (O.c.,26).

Mode d'application1.

1. Les découvertes sont souvent préparées en combinant des analogies" : Benjamin Franklin (1706/1790), partant de l'analogie inhérente à la paire "fonctionnement de la machine électrifianche/fonctionnement de la foudre", a découvert que la foudre est un phénomène électrique. Cfr O. Willmann, o.c., 46.

C'est le type "taille unique".

2. Outre les phénomènes physiques et chimiques décrits ci-dessus, il existe des exemples biologiques : E. Geoffrey Saint-Hilaire (1772/1844) a associé l'analogie du (i) d'une part, le bras de l'homme et (ii) d'autre part, la jambe du quadrupède, l'aile de l'oiseau et la nageoire du poisson.

Il s'agit d'un accouplement du type "un/plusieurs" (un/plusieurs).

Nous avons là, d'ailleurs, dans le domaine biologique, un exemple de méthode de compréhension (Saint-Hilaire, par empathie, partant de sa propre expérience intérieure, a compris que la fonction (le rôle) de la patte (quadrupède), de l'aile (oiseau), de la nageoire (poisson) sont analogues à la sienne, l'humain).

Note : Cette méthode d'analogie combinatoire a permis de définir G. Cuvier (1769/1832) pour concevoir l'anatomie comparée (dont il est le fondateur).

Analyse combinatoire (en français également "combinatoire").

Echantill. Bibl.

-- C. Berge, *Principes de combinatoire*, Paris, 1968 ;

-- J. Lagasse/ M. Courvoisier/ J.-P. Richard, *Logique combinatoire*, Paris, 1976.

C. Berge, o.c., 1s., définit ainsi : chaque fois que l'on veut placer (situer, WDM 85) des objets donnés, de manière à ce que certaines prémisses (= exigences, conditions) soient respectées, on cherche une configuration (= placement de données dans un cadre préalablement donné).

L'harmonie des Pythagoriciens, au niveau de la "chorée", en est un exemple.

WDM 115.

Berge donne un exemple amusant : essayez - dit-il - de placer un tas (= collection 1) de costumes (de différentes tailles) dans une armoire (= collection 2) qui est trop petite. Une telle chose - dit-il - est la configuration.

Combinatoire.

Cette science s'appuie sur l'analyse combinatoire : elle analyse les propriétés combinatoires (configurationnelles) de toutes les structures (WDM 86), notamment dans la "recherche opérationnelle". Cela donne lieu à une nouvelle définition de la "configuration" :

(1) une collection d'objets (plus généralement, des données) est représentée, WDM 113) ou "projetée" (2) dans une collection abstraite et finie avec une structure connue (ensemble de représentations).

Modèle applicable.

Proverbes 16:33 nous donne un exemple de "configuration" dans l'Ancien Testament : "C'est dans le pli du vêtement qu'on jette le sort : c'est de Yahvé que dépend le jugement". (La traduction de Canisius se lit comme suit : "Le destin est jeté dans le bercail, mais ce qu'il jette dehors sera de Yahvé").

Actes 1:26 en donne une application dans le Nouveau Testament : à cause de la chute de Judas, le traître, le collège des Apôtres devait être rempli ; deux candidats se présentent, Joseph (Barsabbas) et Matthias. Puis ils ont "dit cette prière" : "Toi, Seigneur, tu vois le cœur de tous les hommes. Montre-nous donc lequel des deux tu as choisi...". Puis ils ont tiré au sort. Le sort a désigné Matthias, qui a ainsi été admis dans le collège des Douze Apôtres.

Le problème de configuration était, en résumé, le suivant :

(1) **d'une part**, une collection de deux candidats ;

(2) **d'autre part**, une "collection" d'un seul élément. Une "procédure" (méthode) mantique (c'est-à-dire basée sur des intuitions paranormales) a été utilisée pour éliminer l'un des candidats de manière à ce que les prémisses de la configuration (ensemble 2) soient remplies.

Modèle applicable.

Vous avez peut-être entendu parler de l'étrange prêtre de Flandre occidentale Van Haecke. Un jour, il a "combiné", à partir du nom d'un collègue : "Faict (le nom) ficta facit !

(1) Les ensembles "ficta" et "facit" (2) répondent aux exigences (= structure de l'ensemble "Faict" ; dans la mesure où il est composé de cinq lettres mobiles ("combinables").

WDM 116.

Note - Outre cet aspect combinatoire (configurant) typique, il y a - peut-être - l'aspect situationnel : il est par exemple tout à fait possible que Faict, dans sa pastorale, ait essayé de travailler sur des idées “ imaginaires “ (WDM 49). Si c'était le cas, la traduction serait la suivante : “Faict élabore des choses imaginaires (lat. : ‘ficta’) (lat. : ‘facitt)’”.

Note : Van Haecke s'est limité, dans cette formule, aux déformations latines réelles possibles de “Faict”. On pourrait également étendre l'activité configurative à toutes les déformations possibles.

On voit immédiatement comment, dans les activités comparatives, entre autres la combinatoire, les modalités (WDM 38vv.) jouent un rôle de premier plan, notamment en ce qui concerne la faisabilité et, surtout, le bon nombre. Le comptage et le comptage approximatif des configurations est, en effet, l'une des branches de la combinatoire (analyse combinatoire).

À propos : la WDM 115 nous a donné l'idée d'essayer de faire tenir le plus grand nombre possible de combinaisons (encore une modalité) dans un espace de stockage trop petit. C'est ce qu'on appelle “l'optimisation”, qui fait également partie des problèmes combinatoires.

Enfin, C. Berge, o.c., 6, mentionne que *Gottfried Wilhelm Leibniz* (1646/1716. Cartésien moderne-rationaliste), en 1660, à l'âge de vingt ans, a publié le premier traité de combinatoire : *Dissertatio de arte combinatoria* !

Conclusion générale.

Qu'il s'agisse d'une comparaison interne ou externe, d'une mesure ou d'une combinaison, toute comparaison fait intervenir les deux premières catégories (concepts de base) de C.S.S. Peirce (1839/1914 ; pragmatiste), à savoir la “première” ou “qualité” (propriété, prise isolément) et la “seconde” ou “relation” (plus d'une propriété, mais dans la mesure où elles sont comparées entre elles).

Échantill. bibl. *W.B. Gallie, Peirce and Pragmatism*, New York, 1966, 181/203 (*The Universal Categories*).

WDM 117.

II.B.-- Harmologie : l'équation tropologique.

Tropos “, trope, signifie, à l'origine, “ tourner “, mais dans un texte, il signifie “ dire “ (tournure de phrase).

Échantill. bibl.

- A. Mussche, *Nederlandse poëtica*, Bruxelles, 1948, 34/75 (*L'image*) ;
- H. Morier, *Dict. de poétique et de rhétorique*, Paris, 1981,-- 670/742 (*Métaphore*), 743/793 (*Méronymie*), 1102/119 (*Synecdoque*) ;
- Nicolas Ruwet, trad. Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, 1963 (cet ouvrage contient une analyse approfondie de la métaphore et de la méronymie ;
- Roman Jakobson (1896/1982 : linguiste américain (d'origine russe)) a fondé, en 1915, le célèbre Cercle linguistique de Moscou (où est né le formalisme russe (en linguistique)) ;
- Groupe Mu ('mu' est une lettre grecque) (= J. Dubois et al.), *Rhétorique générale*, Paris, 1982-2,-- notamment o.c., 91/122 (*Les métrasèmes*), dont **1.** la synecdoque (o.c.,102/ 106), **2.** la métaphore (o.c.,106/117) et la méronymie (o.c.,117/120).

Notez que “ métrème “ (Fr. : “ métrème “) désigne “ un procédé stylistique (manière de dire), qui remplace un sémème (expression linguistique) par un autre sémème “.

Le trope joue un rôle important non seulement en linguistique au sens strict, mais aussi dans toutes les sciences humaines et les sujets philosophiques connexes.

Par exemple, Jacques Lacan (1901/1981 ; psychanalyste français) a adopté les définitions de Roman Jakobson.

a.-- L'idée de l'être comme instrument tropologique.

Le grand mathématicien Gottlob Frege (1848/1925) et le logicien ou langagepositiviste Bertrand Russell (1872/1970) ont un jour affirmé que les termes “ être “ et “ être “ souffrent de multiplicité. En d'autres termes, ils sont une question de fait. Conséquence : ils sont, dans un langage exact, radicalement inutiles (pensez aux langages formalisés). Tantôt “ être “ signifie “ identité complète “, tantôt “ existence “ (au prédicatif, en tant que verbe) ou, encore, “ inclusion dans une classe “ (c'est-à-dire “ appartenance à “) (comme dans “ Jean est un garçon “, c'est-à-dire “ Jean, en tant que spécimen, appartient à la classe des garçons “).

Cette thèse gréco-russe sur l'être(de) est depuis lors généralement acceptée dans certains milieux trop peu familiers de l'ontologie classique.

Dr. Simo Knuutila / Prof. Jaakko Hintikka, ed, The Logic of Being (Historical Studies), Dordrecht, 1985, réfute, grâce à la recherche historique, depuis les Grecs anciens (e.a. la théorie des catégories d'Aristote ; WDM 83vv.), en passant par les scolastiques (les théories du Moyen Age sur la prédication ou le dire ; la théorie de l'analogie de Saint Thomas), jusqu'à l'affirmation d'Emmanuel Kant que “l'existence réelle n'est pas un prédicat (dire)” (les sources de Frege (et de Russell) sont chez ce Kant), ladite affirmation.

WDM 118.

Note : néorétorique.

Chaim Perelman (1912/1984) - avec sa “nouvelle rhétorique” - contient une autre critique approfondie de l’erreur grégo-russe.

(1) Les positivistes du langage ou de la logique, comme Russell, soutiennent qu’en ce qui concerne le langage (l’utilisation), seuls les usages mathématiques-naturalistes du langage sont valides, au sens strict de l’absence d’ambiguïté.

Ce à quoi Perelman, professeur de logique, d’éthique et de métaphysique à l’Université Libre de Bruxelles (jusqu’en 1978), répond : les langages scientifiques mathématico-naturels (aussi formalisés soient-ils) sont enracinés dans les langages naturels, produit de la raison, de la raison naturelle ou quotidienne”, enchâssés (notez comment, que ce soit dans le discours écrit ou oral, même les textes les plus formalisés sont introduits et expliqués dans des langages quotidiens, “naturels”).

(2) Les linguistes ou logico-positivistes prétendent que les jugements de valeur (le langage axiologique ; WDM 74/81), étant “non-logiques” (comprendre : au sens logico-positiviste), sont “irrationnels”. Et ne relèvent donc pas de l’usage exact de la langue.

Ce à quoi Perelman répond : outre la raison mathématico-naturaliste, il existe aussi - et tout aussi valable, bien que de manière différente - une raison rhétorique, avec sa propre “akribeia” (exactitude).

Conclusion .

(1) La raison (la base du comportement rationnel) ne se limite pas à la raison mathématique et scientifique ;

(2) La raison axiologique (“pratique”), avec ses jugements de valeur, est un type de rationalité véritable.

Cela implique que l’utilisation du langage naturel est également soumise à des règles logiques réelles. C’est ce qui ressort, par exemple, de l’usage tropologique du langage, dans lequel tant la comparaison que l’idée d’être jouent un rôle de premier plan (ce qui renvoie à la nature identitaire de l’être).

b.1.-- La métaphore.

C. Stutterheim, jr, *Het begrip ‘metafoor’*, Amsterdam, 1941 (cité par Aa. mussche, o.c., 40), donne un beau schéma de la méthode cachée dans la métaphore, par laquelle une parole ‘incolore’ est remplacée - raccourcie - par une parole ‘plus colorée’.

WDM 119.

- a. Le colonel A. s'est battu, à Aceh, aussi courageux qu'un lion.
Le colonel A., à Aceh, était aussi courageux qu'un lion.

Note -- On voit l'équation combinatoire : Colonel A. et un lion. L'analogie s'impose donc.

- b. Le colonel A., à Aceh, s'est battu comme un lion.
Le colonel A., à Aceh, était comme un lion.

Note : On peut voir la méthode du raccourcissement se mettre en place.

- c. Le colonel A., à Aceh, était un lion.

Note -- On voit le pouvoir identitaire du verbe 'être', que même un non linguiste comprend très correctement ('akribeia', précision logique). Il s'agit d'une identité partielle (analogie).

- d. Colonel A., le Lion d'Aceh. Colonel A., ce lion. Ou le colonel A., le lion.

Note - Après toutes ces transformations, la métaphore, claire et logiquement justifiée à 100 %, apparaît soudain.

Note -- Interprétation de la théorie des modèles.

Herald, même, WDM 112. Le locuteur, -- le proposant, parle, en termes de "lion" (objet connu), le modèle, du "colonel A., à Aceh" (objet inconnu), l'original, qui, par la représentation des faits, est rendu (plus) connu.

Modèle applicable.

G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung*, Berlin 1938, 372, cite un poème bien connu du Père Nietzsche (WDM 72,77), *Ecce homo* (les mots, en latin, avec lesquels, selon les Évangiles, Pilate montre aux Juifs le Jésus torturé).

Ja, Ich weisz woher ich stamme ! Oui, je sais d'où je viens ! Ungesatigt, gleich der Flamme, Non saturé, comme la flamme,	2. Licht wird alles, was ich fasse, La lumière devient tout ce que j'approche, Kohle, alles was ich lasse (Bois) Le charbon, tout ce que je laisse derrière moi : flamme bin ich sicherlich ! Je suis une flamme, c'est sûr !
Gluhe und verzehr' ich mich. Briller et digérer moi-même.	

On voit que même le différentialiste (WDM 93), le penseur de la différence, le père Nietzsche utilise le verbe "être", si ridiculisé par lui, pour se caractériser métaphoriquement. Il exprime ainsi ce que Heidegger appelle sa "Destruktion" (démantèlement, selon les termes de Derrida) de l'ontologie classique et platonicienne.

WDM 120.

b.2.-- La métonymie.

Rien de mieux qu'un modèle applicatif aristotélicien.

a. Manger des pommes provoque, en partie, la santé.

Les pommes provoquent, en partie, la santé.

Note -- Il s'agit ici d'une équation combinatoire qui s'intéresse à la connexion (causale) (cohésion) -- et non à la similarité, comme dans la métaphore. (Manger) des pommes et la santé sont "combinés" : on voit le lien.

b. Manger des pommes,-- c'est la santé (ou encore : la santé).

Les pommes sont saines (healthy).

Note.-- Encore une fois, comme dans la métaphore, comme dans l'abréviation, comme dans le travail identitaire du verbe "être", qu'il soit, comme Frege et Russell l'ont, à juste titre, observé, que le verbe "être" exprime - métaphoriquement - la ressemblance et - métonymiquement - la cohérence (connexion causale), personne, pas même l'homme populaire, sans "culture", ne comprend mal cette phrase : à partir du contexte (situation), il est évident (et logiquement justifié) que le mot est utilisé. Perelman a raison.

c. La consommation saine (de pommes). Les pommes saines.

Note - Encore une fois : après toutes ces transformations - qui rappellent Chomsky - la métonymie émerge, claire et logiquement justifiable.

Note -- Interprétation de la théorie des modèles.

On parle, en termes de "sain" ("santé"), de "pommes" ("manger"). Les pommes (les manger) est l'original, qui est inconnu. La "santé" est le modèle, qui est connu.

Il y a identité partielle entre " pommes (manger) " et " santé (être) " : ils appartiennent à une relation identique, car l'un cause l'autre (nous avons vu que " identité partielle " (analogie) était le terme ontologique de ce qu'on appelle habituellement relation (WDM 82)). La métonymie exprime, de manière concise, une relation.

Modèle applicable.

G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung*, Berlin, 1938, 408, nous donne de Heribert Menzel (1906/...), *Die Fahne der Kameradschaft*.

Non pas que ce poème soit si génial que ça. Mais il fait sentir le lien métonymique, en termes existentiels (c'est-à-dire reflétant l'expérience subjective).

In dieser Fahne, Kamerad,
Sind du und ich verbunden.
Wo sie uns leuchtet,
Kamerad,
Ist Deutschland auch verbunden.
Wo, immer, die Fahne weht,
Kamerad trifft Kameraden.
Wer treu und froh zur Fahne steht,

Ist in den Kreis geladen.
So ist nicht einer heimatlos
Und ohne ziel und streben.
Wer schwor,
der sucht die Fahne bloß
Und tritt ins helle leben.

Dans cette bannière, camarade,
Toi et moi sommes liés ensemble.
Où cette (bannière) répand sa lumière
dans nos yeux, camarade,
L'Allemagne est également connectée.
Partout, la bannière s'envole,
Un camarade en rencontre un autre.
Qui est fidèle et heureux dans le monde
entier,
est le bienvenu dans notre cercle.
Pour que personne ne soit sans maison
Ni sans but et sans effort.
Celui qui (le serment d'allégeance)
Juré, il cherche juste la bannière.
Et il entre dans la vie brillante.

Note : Ici, le drapeau (la bannière) n'est pas tant une métaphore qu'une métonymie : c'est le lien - et non la ressemblance - qui est au premier plan.

Mais - et c'est là la différence avec les "pommes saines" aristotéliennes - la connexion (la relation, l'identité partielle) n'est pas vue de loin. Elle est vécue, -- Romantique-Existentielle.

1. Nietzsche s'"identifie" - métaphoriquement - à la flamme, ici le jeune nazi (Menzel est connu comme un national-socialiste) s'"identifie" à la bannière pour des raisons de cohésion, de connexion, de solidarité. Elle s'étend même à celle de ses camarades, oui, de tout le peuple allemand.

2. *Le symbolisme.*

WDM 50v. nous a appris le concept strictement platonicien de "sens" Dans la poésie de Gertrud von Le Fort, le "sens" était l'idée platonicienne (idéal, haute valeur).

Ici - dans le poème de Nietzsche comme dans celui de Menzel - un symbolisme analogue est à l'œuvre : métaphorique (dans le cas de Nietzsche : il est la flamme),

Métonymiquement dans le cas de Menzel : le "Kamerad", "les camarades : toute l'Allemagne : -- ils sont liés au drapeau (la bannière)). Notez l'identifiant : Nietzsche est la flamme ; le nazi (camarade) ; -- l'Allemagne nazie,-- ils sont reliés (par le drapeau).

WDM 122.

Note -- Nous avons déjà mentionné le nazisme, peut-être le principal type de fascisme, WDM 10. Nous y revenons ici par le biais d'un poème fasciste : la raison en est que les fascismes réapparaissent, renouvelés, plus agressifs que jamais. La meilleure façon de connaître cette tendance antidémocratique est de l'approfondir. Nous y reviendrons à l'occasion.

c.1/2.-- La synecdoque.

Littéralement, "sun.ek.doche" signifie "co-sens". Que signifie "mede.betekend" ? Les modèles applicatifs le préciseront.

1-- K.A. Krüger, *Deutsche Literaturkunde (in Charakterbildern und Abrissen)*, Danzig, 1910, 115, nous enseigne une première approche.

Soit l'élément ("das Einzelne", littéralement : le singulier) est échangé avec la collection ; soit la partie (sous-système, hypostat) est échangée avec le tout (système,-- éventuellement : super- ou hypersystème).

1. Modèles applicables :

"Franchir le seuil" (c'est-à-dire toute la maison, mais dans la mesure où le seuil est franchi par la clientèle. En d'autres termes : un échange rationnel).

Le prêtre dit : "Je sais que je suis responsable, quelque part, -- co-responsable, de quelques milliers d'âmes" (c'est-à-dire des personnes, vues sous l'angle de la pastorale, employées par le Christ, qui disait qu'il guérirait l'âme chaque fois qu'il "guérissait" quelqu'un ou le libérait des démons (= exorcisme), -- ceci parce que l'âme détermine toute la personne). Encore une fois : une justification rationnelle)... Les deux exemples sont des synecdoques ou des co-auteurs métonymiques. Ils sont fondés sur la cohérence (structure collective).

2. Modèles applicables.

"Les pommes sont saines" peut, tout aussi bien, être interprété par "Une pomme est saine". Pourquoi ? Parce que - dans cette dernière expression - "une pomme" signifie "des pommes". En d'autres termes : on prononce l'élément (singulier), mais on veut dire la collection (universelle).

L'inspecteur déclare : "Un enseignant est, le matin, à la porte de l'école à l'heure". Il veut dire, bien sûr, à travers ce seul cas (élément), la collection universelle des enseignants !

On peut aussi se retourner à la vue d'un spécimen (élément), dire à l'inspecteur : "Oui, ce sont des professeurs". Il dit l'universel, mais veut dire l'individuel.

Ce sont des synecdoques métaphoriques (similitude, - structure distributive).

WDM 123.

À *propos*, *il* existe aussi une inversion dans la synecdoque métonymique : lorsque l'ancien propriétaire d'une entreprise textile peut dire à son successeur, qui admire le succès visible sur le seuil : "Oui, c'était la maison, pour vous, et c'est maintenant, la maison aussi, je vois", il fait de la synecdoque inverse (métonymique). Il dit le tout, alors qu'il veut dire, en premier lieu, la partie.

2.-- L'équation quantitative ou de portée.

En termes de théorie des modèles, on parle, soit de l'élément ou de la partie (sous-système), soit de l'ensemble ou du tout ((supe4system). Ou vice versa.

L'équation combinatoire.

Il s'agit ici, d'une part, de l'élément ou de la partie (sous-système) et, d'autre part, de la collection ou de l'ensemble ((super)système). En voyant la partie identité (analogie, 'relation'), soit de similarité, soit de cohérence (distributive ou collective), on peut parler alternativement.

Ou plus correctement : la traduction fidèle à la forme ('medebetekening'), on peut dire : tandis que l'on dit élément/partie, on signifie aussi (on pense aussi, on signifie aussi) la collection/le système. Pour que l'un puisse servir de modèle à l'autre.

La méthode de raccourcissement est, d'emblée, claire : sans toutes les explications inutiles ('redondantes'), on dit, par exemple, "La maison" pour "Le seuil" ou "Un professeur" pour "Tous ('les') professeurs".

Encore une fois, Perelman, qui affirme que la raison " rhétorique " (c'est-à-dire l'argumentation quotidienne) a aussi sa propre akribeia, l'exactitude logique, a, à l'analyse, raison.

Le pouvoir identitaire du verbe "être" peut être clarifié comme suit.

a.-- "Le seuil, -- c'est la maison" (La partie, -- c'est (partialement, analogiquement) le tout), -- car elle est, en fait, incluse en elle (et, dans la synecdoque, co-sens).

b.-- "Un professeur, -- c'est-à-dire tous les professeurs" (Le membre, n'importe lequel, -- qui est (partiellement identique, analogue) l'ensemble, total, -- qui, dans le membre, est co-incorporé, synecdoquement, co-sens (latéralement voulu)).

WDM 124

II.C.-- Harmologie : l'induction sommative.

Échantill. bibliogr. :

-- A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, 1968-10, 506/509 (*Induction formelle, - entière, - complète*) ;

-- P. Foulquié/ R. Saint-Jean, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, 1969-2, 357s. (*Induction : 'dénombrément entier' 'énumération' (Descartes) ; induction formelle*) ;

-- I.M. Bochenski, O.P., *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./ Antw., 1961, 146 ;

-- Ch. Lahr, S.J., *Cours de philosophie I (Psychologie Logique)*, 1933-27, 595.

La base : le carré logique (le carré de portée).

Nous nous connectons au différentiel de comparaison (WDM 105) :

Tous sont	certains sont	certains pas	aucun
-----------	---------------	--------------	-------

Le nom "carré" provient d'une configuration (WDM 114) :

tous	certains pas
certains	aucun

L'application mathématique.

a. A.N. Whitehead, *Les mathématiques, base de la pensée exacte*, Utr./ Antw., 1965, 11, dit :

"Les mathématiques - en tant que science - ont commencé lorsque quelqu'un - probablement un Grec - a essayé de prouver des théorèmes (*c'est-à-dire des jugements, des propositions*)...

a. sur toutes les données et sur certaines données,

b. sans spécification (*c'est-à-dire description singulière*) de certaines choses "séparées" (*c'est-à-dire singulières, individuelles*)".

b. - François Viète (Lat. : Vieta ; 1540/1603), entre autres dans son *Isallogie in artem analyticam* (1591) - littéralement : Introduction à l'analyse -, a introduit l'utilisation des lettres - au lieu des chiffres - dans les mathématiques. Il appelait cela "logistica speciosa" (calcul avec des formes d'êtres ou d'idées ; WDM 28 ; "species" signifie ici "forme d'êtres").

c. A.N. Whitehead, *ibid.* dit que les idées "tout" et "quelque", en algèbre, sont introduites en utilisant des lettres au lieu de chiffres.

Appl. Modèle.

Au lieu de dire " $2 + 3 = 3 + 2$ ", nous généralisons en algèbre en disant : "Pour tous les nombres x et y (= intervalle), on peut dire que $x + y = y + x$ ".

Conclusion . Le calcul des lettres, depuis Viète, fonctionne en termes d'ensembles et avec la structure d'ordre (tous, certains, --un seul, aucun).

WDM 125

Note : La même structure d'ordre - de nature quantitative, puisqu'elle concerne tous les éléments d'un ensemble, certains (au moins un) ou aucun - peut également être représentée d'une autre manière :

tous	pas tous	tous pas
------	----------	----------

Note -- Il existe un vieux schéma, en mathématiques des nombres, qui est basé sur cette structure, à savoir la règle de trois.

- (a) Cent pour cent (= ensemble universel ou tout) est par exemple égal à 25.
- (b) Un pour cent est égal à $25/100$ (= un droit).
- (c) Cinquante pour cent (= une partie) est égal à $25/100 \times 50$.

L'idée de "totalisation" (induction sommative).

L'idée de "total" (totalité, ensemble, collection (au sens universel)) est parfois vague.

L'histoire suivante en est la preuve.

Un visiteur vient dans une petite congrégation flamande. Lorsqu'il entre dans l'église, il est surpris qu'elle soit si petite.

"Toute la congrégation ne va pas là-dedans", dit-il à son collègue prêtre.

"Eh bien, oui, si toute la congrégation entrait, alors, bien sûr, ils n'entreraient pas.

Mais, comme toute la congrégation n'y entre jamais, toute la congrégation y entre sans faute".

C'est ce que dit le co-pasteur. Notez également le terme à plusieurs syllabes "entrer" !

La notion d'"inventaire"

L'inventaire - par exemple la liste (complète) de tous les documents d'un dossier - est un modèle applicatif de la totalisation. Ou pensez à un enseignant : il a corrigé avec diligence une pile de devoirs. A la fin, il veut savoir s'il les a tous corrigés. Il vérifie toutes les copies une par une (vérification). Ce n'est qu'alors qu'il se dit : "Je les ai tous corrigés". Au lieu de parler de "un par un", il les résume et dit "tous". Il résume (totalise). Il a procédé à une induction sommative ("généralisation"). L'induction sommative passe d'abord en revue chaque élément d'une collection (système) séparément, puis les résume tous ensemble.

Le modèle réglementaire (= définition).

Le père Bocherski, o.c., 146, formule l'induction sommative comme suit :

Si g_1, g_2, \dots, g_n , sont des éléments d'une classe (ensemble) et qu'ils sont tous ses éléments,

si, en outre, par vérification individuelle, l'attribut (caractéristique commune) k appartient à chacun, alors k appartient à tous (ensemble, en somme).

WDM 126.

En d'autres termes, la "Gestalt" (totalité) émerge de la vérification de chaque élément séparément. Le nom d'induction "formelle" ou "formative", donné à l'induction sommative, reflète cette "Gestalt" (forma' comme essence).

Un type de raisonnement réducteur.

Relisez, brièvement, WDM 2.-- appliqué ici donne ceci :

"Si k (trait, propriété commune) est vérifié (trouvé vrai, vérifié) séparément pour toutes les données (g1, g2,... gn), alors k est, d'un seul coup, vérifié pour la 'summa' (Lat. pour 'somme') (totalité) de tous les g.

Eh bien k est, pour tous les g séparément, vérifié.

Donc k est, immédiatement, vérifié pour la somme (tous ensemble).

La nature comparative de l'estivage.

Exprimez la méthode sous forme mathématique :

$$5.10 + 5.3 + 5.2 + 5.1 = 5 (10 + 3 + 2 + 1)$$

(arithmétique) ; $a.x + a.y + a.z + a.r = a (x + y + z + r)$.

On peut clairement voir la structure distributive (WDM 88). Elle fait apparaître clairement la comparaison - voir les similitudes (identités) et les différences (non-identités).

Induction sommative et amplificative.

L'induction sommative se limite à tout ce qui a été effectivement vérifié.

L'induction amplificatrice - en un sens la plus fructueuse

(1) vérifie, tout d'abord, certains éléments (sous-ensemble),

(2) mais transcende tout ce qui a été vérifié jusqu'au vérifiable. Ceci est dû au fait que les éléments vérifiables présenteront la même propriété (trait k), s'ils sont effectivement vérifiés.

Voici un autre type de "généralisation" : on généralise du sous-ensemble vérifié (échantillons) au sous-ensemble non vérifié mais vérifiable.

Ce type de généralisation est également appelé "extrapolation" (aller au-delà des limites de ce qui est testé).

Modèle appliqué.

Si j'ai vu plusieurs fois de l'eau bouillir à 100° C (ensemble fini), j'en conclus que c'est vrai pour tout le temps (ensemble infini).

WDM 127.

Appl. Modèle. -- La méthode du procès.

Bien que nous reviendrons sur cette méthode dans la méthodologie proprement dite, nous allons donner un exemple.

(A) Observation.

a. Etant donné - D'une part, une dose de guano, c'est-à-dire un échantillon d'essai des squelettes et des excréments de poissons et d'oiseaux de mer, vivant sur des falaises et, de préférence, sur des îles inhabitées, notamment au Pérou, échantillon d'essai dont on extrait le phosphore (P, élément réactif (non-métal solide) du groupe V du tableau périodique des éléments physico-chimiques).

D'autre part, l'équipement et le savoir-faire appropriés pour produire du phosphore à partir du guano.

b. Demandé.

La structure du réducteur prouve que tout guano libère du phosphore.

(B) Réponse.

Le schéma bien connu de J. Lukasiewicz (1878/1956), appliqué ici, donne :

Maïor (cantine générale).

Si toutes les quantités de guano dégagent P, alors ces quantités h_1, h_2, \dots, h_n aussi ici et maintenant (échantillonnage aléatoire).

Mineur (privé, préposition singulière).

Eh bien, ces quantités de h_1, h_2, \dots, h_n , ici et maintenant effectivement, c'est-à-dire vérifiées expérimentalement, donnent P.

Conclusio (nazin)... ainsi, généralisées (le type d'induction amplificatrice), toutes les quantités (en principe un ensemble infini) donnent P.

Échantill. bibl. I.M. Bochenski, *Méthodes philosophiques*, 94v., 126.-- Voici la formulation syllogistique. On constate que le rapport "universel/non-universel" (la gamme) est déterminant.

On peut exprimer cela, en théorie des modèles (WDM 112), comme suit : en termes de modèles applicatifs vérifiés (h_1, h_2, \dots, h_n) - le noyau sommatif -, qui sont connus, on parle, dans l'induction amplificative, des originaux non vérifiés (qui, ensemble, constituent le modèle régulateur, dans la mesure où ils ne sont pas examinés).

En langage plus simple : à partir des applications connues (= modèle), on décide de la règle inconnue (= originale).

WDM 128.

II.C.1.-- *L'induction sommative.-- définitions.*

Voici un bref aperçu historique.

a.-- *Antiquité.*

Un exemple, cité par le Père Ch. Lahr, S.J., *Logique*, 591, sous le nom d'“induction aristotélicienne”.

Il consiste - dit Lahr

(i) ce que l'on doit dire de chaque élément d'un ensemble (= principe général),

(ii) de dire de l'ensemble (de manière synthétique). Il cite, au passage, le petit exemple d'*Aristote (Analyt. 2 : 23)* :

maior.-- L'homme, le cheval et la mule vivent longtemps (= caractéristique).

mineure... Ces trois espèces sont les seuls animaux (= collection complète) sans bile (=caractéristique).

conclusio.-- Ainsi, tous les animaux sans bile vivent longtemps.

Lahr note que l'énumération complète (qu'il dénigre, à tort, en ne reconnaissant pas que l'induction sommative est l'essence vérifiée (et résumée) de l'induction amplificative) est la base ('énumération complète').

b.-- *Moyen Âge* (scolastique).

En latin médiéval ecclésiastique, l'induction sommative est appelée “inductio per enumerationem simplicem” (généralisation, -- mieux : résumé, basé sur une énumération simple, agrégation).

c.-- *Temps modernes et actuels.*

(1) R. Descartes (Cartesius ; 1596/1650 ; le fondateur de la philosophie typiquement moderne) - très traditionnel - suppose qu'un type d'induction se produit “par dénombrements entiers” (au moyen d'énumérations complètes, d'additions).

(2) *Antoine II Arnauld* (1612/1694)/*Pierre Nicole* (1625/1695), *logique de Port-Royal* (1662), 3:19, 4:6, parlent d'“induction entière” (induction générale,--signifiant : ind. énumérative).

Ces cartésiens décrivent comme suit ce qu'ils appellent également “l'induction complète” :

(1) l'information (intelligence, perspicacité) fournie par le majeur et le mineur ensemble,

(2) revient en résumé dans la *conclusio*.

Ou encore :

(1) ce que les deux prépositions syllogistiques enseignent (en termes d'information),

(2) qui, en résumé, s'inscrit dans l'après-coup (*conclusio*).

D'ailleurs, c'est très précisément ce que fait l'exemple d'*Aristote*, aussi paradoxal soit-il.

WDM 129.

Note -- Georg Cantor (1845/1918), le fondateur de la “mengenlehre” (théorie des ensembles) (formalisée), publiée de 1874 à 1897, dit dans ses *Beiträge zur Begründung der transfiniten Mengenlehre* (1895),-- Définition descriptive, plutôt que strictement mathématique :

“Collection” signifie

- (1) chaque résumé en un tout
- (2) de certains objets bien définis, soit de notre vue (intuition sensorielle), soit de notre pensée (objets appelés ‘éléments’ de l’ensemble)”.

Comparez avec l’essence de l’induction sommative : On a une Menge (ensemble, ensemble) quand on :

- (1) a des éléments bien définis,
- (2) résumée à un tout (“Jede Zusammenfassung zu einem Ganzen”).

Note -- Note sur la psychologie culturelle.

(1) Il est bien connu que Georg Cantor, avec sa découverte d’une grande portée (“Une théorie qui fournit une base pour pratiquement toutes les mathématiques contemporaines” (J.W. Dauben, *G. Cantor and the Origins of Transfinite Set Theory*, in : *Scientific American*, vol. 248 (1983) : June,112), a été écrasé par l’incompréhension massive de ses contemporains - les mathématiciens.

(2) En outre, il apparaît que Cantor - profondément déçu - a dû être admis dans une clinique psychiatrique, à Halle, où il est mort.

Henri Poincaré (1854/1912), “un des plus grands mathématiciens de son temps” (selon A. Dumitriu, *H. Poincaré*, in : *D. Huisman, dir., Dict. d. phil.*, 2092), a condamné la théorie des nombres transfinis (nom introduit par Cantor) comme une “maladie”, dont les mathématiciens seraient, avec le temps, guéris (J. Dauben, *ibid.*)-.

Un certain Leopold Kronecker, l’un des professeurs de Cantor et l’une des figures de proue des mathématiques allemandes établies à l’époque, est allé jusqu’à attaquer Cantor lui-même, personnellement : il l’a qualifié de “charlatan scientifique”, d’“apostat” (*note* : un terme typiquement ecclésiastique), voire de “jeune délinquant” (J. Dauben, *ibid.*).

L’affection de Cantor est, quant à elle, psychiatrique-neurologique et controversée. Selon les rapports de la Nervenlinik de Halle, il pourrait s’agir d’une psychose maniaco-dépressive (une maladie de l’âme, avec des hauts et des bas émotionnels). Dauben affirme que - probablement (WDM 47 : modalité) - sa maladie, dans la phase maniaque (‘himmelhoch jauchzende’), a favorisé, plutôt qu’entravé, son travail théorique.

Ce qui nous apprend que la raison mobilise toute la psyché et vice versa.

WDM 130.

II.C.2.-- Psychologie de l'induction sommative.

La localisation, l'estivage, l'induction sommative, c'est-à-dire aussi un acte psychologique.

a.-- L'invocation "mantique" (paranormale).

Les Grecs anciens appelaient les actes paranormaux de perspicacité "mantic" (acte de clairvoyance).

Verhulst et al, Wiskundig leerpakket (Mathematical Learning Package) cite les faits établis par le médecin et naturaliste allemand M.H.K. Lichtenstein (1780/1857).

1. Il a passé quelque temps en Afrique du Sud, parmi les Xosa, anciennement connus sous le nom de Kaffirs (dans le Transkei et le Ciskei en Afrique du Sud - environ quatre millions de personnes). -- Bien qu'ils aient des chiffres, ils les utilisent rarement.

a. Peu d'entre eux, en comptant, vont au-delà de dix.

b. La plupart ne peuvent même pas nommer ce numéro". Comparées à ces Xhosa, certaines tribus californiennes étaient encore moins avancées. -- qui nous donne, à nous Occidentaux éclairés, un échantillon des formes de pensée primitives ("la mentalité primitive").

2. Mais les "primitifs" (le stade archaïque) possèdent un autre type d'"esprit" (raison), ce qui se manifeste, entre autres, dans leur induction sommative.

Lichtenstein mentionne : lorsque des troupeaux de quatre à cinq cents bovins sont conduits à la maison, le propriétaire - celui qui a un contact immédiat avec son troupeau (dans la phase archaïque, l'homme sait encore, voire ressent - beaucoup plus que nous - qu'il ne fait qu'un avec tous les êtres vivants (plantes, animaux)) :

a. si des animaux sont manquants (WDM 27),

b.1. combien et

b.2. ce qui manque (WDM 27).

En d'autres termes, il existe, au moins au niveau primitif-archéen, une saisie directe-intuitive de la forme de l'être (WDM 28), même au degré mathématique.

3. Cette forme archaïque de pensée et de raisonnement perdure, entre autres, chez nos "sensitifs" (c'est-à-dire les rares parmi nous, les illuminés, qui voient encore soudainement ("theoria", comme disaient les Grecs anciens) si et ce qui existe). Ils peuvent donc, à juste titre, être appelés "voyants", au sens très étroit de "perception immédiate".

b.-- Invoquer "intuitivement".

H. Poincaré (mentionné ci-dessus) a soutenu que la "logique formelle" (qui concerne la forme de l'être) - si elle doit être créative (fonder quelque chose de nouveau) - a besoin de "l'intuition" (l'observation directe, mais, maintenant, intellectuellement prévue et sensuelle).

1. Selon Poincaré, l'“intuition” (la contemplation) est une faculté de synthèse, enracinée dans la -conscience “subliminale” (-inconsciente ou subconsciente). Lorsqu'un logicien ou un mathématicien s'attaque consciemment à un problème, ce travail logico-mathématique se poursuit dans l'inconscient (“subliminal”), c'est-à-dire en dessous du seuil (“limen”) de la couche consciente de l'âme de l'homme.

2. *L'induction mathématique.*

a. L'un des signes (“preuves”) de ce résumé subliminal, mais logico-mathématique, est l'“induction mathématique”. Poincaré y voit, en effet, une série infinie de syllogismes, qui - soudain - aboutissent à la conclusion.

Échantill. bibl. -- A. Dumitriu, H. Poincaré, in : D. Huisman, dir., Dict. d. phil., 2092s.

b. *Appl. Modèle.*

1. Pour mieux comprendre ce que signifie Poincaré, considérons brièvement un exemple. Giuseppe Peano (1858/1932), professeur de calcul différentiel à Turin pendant quarante ans, a introduit dans l'arithmétique (et, à terme, dans toutes les mathématiques) la “pasigraphie” (une sorte de système de dessin logico-mathématique), ainsi que l'axiomatisation (c'est-à-dire le fait de partir de propositions ou d'axiomes).

2. Dans son *Formulario mathematico* (1894/1908), *Peano procède* comme suit.

(i).- Il avance trois idées fondamentales (“ primitives “) : “ No “ (nombre), “ 0 “ (zéro) et “ a+ “ (successeur de a). - Les autres chiffres sont “déterminés” (“définis”) comme suit

$1 = 0+$ (1 est le successeur de 0) ; $2 = 1+$; $3 = 2+$; etc.

Pasigraphique : (Non), (0) et (a+).

(ii) Les relations (identités partielles) entre les nombres, à savoir la “somme” et le “produit”, sont déterminées (définies) comme suit, à savoir par les axiomes (postulats) suivants.

Note : \in signifie “appartient à”.

(1) Si a est un nombre, alors $a+0 = a$. -- Pasigraphiquement : $a \in \text{No}$). $a+0 = a$.

Note : \rightarrow signifie “implique”.

(2) Si a et b sont des nombres, alors $a+(\text{le successeur de } b)$ est égal au successeur de (a+b).

Pasigraphique : $a, b \in \text{No}$). $a+(b+) = (a+ b)+$.

Autant pour les axiomes sommatifs.

(3) Si a est un nombre, alors a multiplié par 0 est égal à 0.

Pasigraphique : $a \in \text{No}$). $a \times 0 = 0$.

WDM 132.

(4) Si a et b sont des nombres, alors a multiplié par $(b+1)$ est égal à $(a \times b) + a$.

Pasigraphique : $a, b \in \mathbb{N}$). $a \times (b+1) = (a \times b) + a$.

Voilà pour l'axiome multiplicatif.

En plus des deux idées de base (qui peuvent être réduites à deux axiomes) et des quatre axiomes, concernant les opérations somme et produit, Peano propose également les axiomes suivants.

(1) "Numéro" (= \mathbb{N}) est une "classe" ou un nom générique.

Pasigraphique : $\mathbb{N} \in \text{Cls}$ (Littéralement : "Le numéro appartient à la classe").

(2) "Zéro" est un nombre.

Pasigraphique : $0 \in \mathbb{N}$.

(3) Si a est un nombre, alors le successeur de a ($=a+$) est aussi un nombre.

Pasigraphique : $a \in \mathbb{N}$). $a+ \in \mathbb{N}$.

(4) *Le postulat de l'induction mathématique.*

Si s est une classe dont 0 est un membre ('élément') et si chaque membre de s a un successeur dans la classe s , alors chaque nombre est un membre de s .

Pasigraphique : $s \in \text{Cls}$. $0 \in s$: $a \in s$) a (rouge. : se recourber, pas pour a) $a+ \in s$). $\mathbb{N} \in s$.

Note -- Qu'il s'agit bien d'une induction mathématique "généralisante, résumante, totalisante", est démontré par le fait que son application permet de montrer que, pour toute propriété qui est une caractéristique de 0 et qui peut être étendue de tout nombre a à $a+$ (le successeur de a), il est vrai que cette propriété est la caractéristique de tous les nombres.

(5) Si a et b sont des nombres et si le successeur de a est identique au successeur de b , alors a est identique à b .

Pasigraphique : $a, b \in \mathbb{N}$) $a+ = b+$). $a = b$.

(6) Chaque nombre a a un successeur, qui n'est pas identique à 0 .

Pasigraphiquement : $a \in \mathbb{N}$). $a+ \neq 0$.

Note. -- Les idées (\in) (membre de), (\implies) (entraîne, implique, -- entraîne, implique), (\ni) (remarque ; se recroqueviller, pas pour un) (comprend toujours) et (Cls) (classe) appartiennent, en effet, au piédestal logi(sti)que des mathématiques péaniennes. Grâce à ces idées de base logiques, respectivement logistiques, il existe des règles générales de transformation, qui régissent les preuves mathématiques.

Note : On peut voir que Peano (et ses associés) ont utilisé les axiomes ci-dessus pour établir les nombres naturels à partir de 0 .

WDM 133.

Les nombres négatifs peuvent être introduits en modifiant l'axiome (6) ("Chaque nombre a un successeur, qui n'est pas identique à 0").

Par exemple, on peut dire (au lieu du deuxième axiome (WDM 131 : $1+ = 2$, etc.)) $-1+ = 0$; $-2+ = 1$; etc.

Échantill. bibliogr. :

-- C.-I. Lewis (1883/1964 ; philosophe et logi(di)cus), *La logique et la méthode mathématique*, in : *Revue de métaphysique et de morale* 29 (1922) : 4 (oct/déc), 458s. (L'école italienne) ;

-- A. Virieux-Reymond, *L' épistémologie*, Paris, 1966, 48/52 (La méthode axiomatique).

Remarque sur la psychologie culturelle.

(a) H. Poincaré (WDM 129) a accueilli la conception de Peano (pasigraphique, axiomatique) avec des sarcasmes. Mais, selon P. Soula, *Giuseppe Peano*, in : D. Huisman, dir., *Dict. d. phil.*, 2019, Poincaré a porté un jugement "léger" (basé sur des informations incorrectes et incomplètes).

(b) *Gottlob Frege* (1848/1925 ; logisticien-mathématicien), connu pour la contrepartie de la méthode pasigraphique-axiomatique, dans sa célèbre *Begriffsschrift (Eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens)* Halle, 1974 (première édition : 1879 ; deuxième : 1891), a réagi tout à fait différemment de Poincaré. Lui aussi voulait une "idéographie" (traduction latinisée de "Begriffsschrift"), c'est-à-dire un système de signes, qui échappe à l'univocité des termes des langues naturelles.

Frege, comme par exemple Bertrand Russell, plus tard, a estimé Peano hautement. - Cfr WDI1 2 ; 51vv ; 90 (système formel).

Encore une fois : la pensée est intégrée à l'ensemble de la psyché.

c.-- Résumé génératif.

a. Les Paléopythagoriciens (WDM 13 ; 87) appliquaient déjà la méthode de la "génération". Par exemple, lorsqu'ils ont inculqué aux enfants le concept d'un nombre carré (WDM 87), ils ont utilisé un processus répété à l'infini.

Autre exemple : leurs formes de chiffres "enfantines" :

. ; ./ ; ../., ../.. .../... etc.

b. Noam Chomsky (1928/...), le fondateur d'un discours transformationnel-génératif d'inspiration cartésienne, nous donne un deuxième exemple d'induction sommative, qui est lié à l'induction mathématique.

"Supposons que nous voulions décrire une langue dont toutes les phrases consistent en un ou plusieurs a' s suivis du même nombre de b' s.

WDM 134.

Les expressions (prononciations) de cette langue comprennent donc ab, aabb, aaabbbb, etc.

La description de toutes ces phrases peut être comprise comme une méthode permettant de réaliser toutes les séquences d'un ou plusieurs a et du même nombre de b. Nous avons, à cette fin,

- (a) exige le symbole initial (de la description) "Z",
- (b) et deux instructions ou règles, à savoir (1) $Z \rightarrow 3 ab$ et (2) $Z \rightarrow aZb$.

Ces règles sont des "instructions" pour remplacer ce qui se trouve à gauche de la flèche par ce qui se trouve à droite. Les symboles a et b représentent les éléments constitutifs des phrases et forment l'alphabet de la langue en question.

(1) Si nous appliquons la règle (1) - en partant du symbole initial 'Z' - nous obtenons - parce que Z doit être substitué par ab - la séquence 'ab'.

Aucune règle de grammaire ne s'applique à cette séquence : c'est un "produit final" (et la phrase la plus courte de cette langue).

(2) Si nous avons appliqué la règle (2), nous aurions obtenu la série aZb.

Les deux règles s'appliquent à cette séquence. La première règle conduit (en remplaçant Z par ab) à aabb, - encore un produit final (et la phrase la plus courte de notre langue sauf une).

La deuxième règle aurait conduit à aaZbb, -- aucun produit final, puisque la règle (1) et la règle (2) lui sont toutes deux applicables". (A. Kraak/ W.G. Klooster, *Syntaxe*, Anvers, 1968, 17).

L'algorithme(h)me.

Une méthode (processus), qui

(a) est basé sur un signe initial ("symbole") et

(b) par application de règles de substitution monotone uniforme, génère ('engendre') des séries d'éléments (ici : des éléments linguistiques) - ici : à partir d'une collection ('alphabet') - est un algorithme. Un "algorithme" est un ensemble d'opérations réduit à un processus uniforme. Si, avec cela, on "forme" par exemple des séries (mots, chiffres), on parle alors de "génération". Il s'agit donc d'une méthode de construction.

Conclusion . L'invariant ou les invariants.

A. Virieux- Reymond, *L' épistémologie*, 18/20 (*Les invariants*), attire notre attention sur ce qui, tant en mathématiques que dans les formes algorithmiques-génératives de l'induction, se distingue, à savoir l'aspect immuable.

WDM 135.

1. L'auteur dit, en outre, que la vraie science cherche l'universel - en particulier : les invariants, les invariances - dans les phénomènes. Par exemple, sous la forme d'une loi (WDM 126 : Toute l'eau bout à 100° C ; 127).

2. Le proposant poursuit en disant que “ le ou les invariants sont (...) non-dits ('implicitement') présumés par la méthode inductive. (o.c., 20).

En effet, le processus de construction, de génération ou d'induction peut être vérifié à l'infini. Il agit comme une propriété ou un “trait” commun à tous les éléments d'une série générée. Cela devient évident, bien sûr, en comparant.

d.-- Résumer “opérationnellement”.

(1) Modèle archaïque.

Au lieu de calculer ou de mettre des signes sur le papier, etc., l'“induction” peut également se faire de manière active, praxéologique.

On dit qu'en Afrique de l'Ouest, chez les Négro-africains, le chef donne par exemple à ses chefs de village une collection de bâtons. En enlevant un seul bâton (sur le nombre total de bâtons) chaque jour, à partir du jour de l'adieu, le chef connaît, grâce à ce modèle (WDM 6 ; 51 ; 110 (112) 127) - c'est-à-dire grâce à quelque chose que les chefs de village primitifs connaissent, la date exacte du prochain jour de la réunion.

(2) Le modèle de *John Stuart Mill* (fils de James Mill ; 1806/1873 ; connu pour son *A System of Logic, Rational and Inductive* (1843)).

1. **Deux idées de base** (“axiomes”) sont supposées.

a. Ce que les Grecs anciens appelaient déjà “kuklos”, cycle, peut être décrit comme une ligne telle que tous ses points, une fois traversés un par un (WDM 114 : par paires), font coïncider le point de départ avec le point d'arrivée. Ce qui est un résumé “opérateur”.

b. On appelle “opératif” ce à quoi s'applique la phrase “Faites une certaine chose, et vous obtiendrez le résultat”. Le faire (= praxéologique) est décisif, mais, alors, le faire rationnellement, c'est-à-dire selon un certain processus.

2. Modèle appliqué.

(A) **Observation**

a. Vu : un paysage.

b. Demande : fournir la preuve opérationnelle que ledit paysage naturel est une île.

WDM 136

(B) Réponse

(B).1.-- Abduction (= réduction régressive, “hypothèse”).

Si tous les paysages naturels sont des îles, selon leur forme, explorables par une route en boucle, et si un paysage naturel conscient est une île (une seule), alors tout le monde - par exemple sur l'eau, avec un bateau - peut parcourir une route en boucle autour d'elle.

(B).2.-- Déduction (= réduction progressive, c'est-à-dire conception de la vérification expérimentale).

Cette conception est une déduction (WDM 2 ; 9 ; 25 ; -- 22 (lemm.-anal.) ; 56;-- 34 (indirect bew.);-- 126 (reduct. reasoning)), basée sur une vérité générale (prémisse), mais appliquée par exemple à un cas précis.

(B)3.-- Induction (réduction peirastique, -- réduction complète, par vérification ou falsification).

L'exécution (= opératoire) de la conception (déduction) montre par exemple qu'un aller-retour, au sens strict et en boucle, a été exécuté. Ce qui correspond à la déduction.

e.-- Convocation enfantine.

Bien que de nature purement génético-psychologique, nous pensons que les recherches de Jean Piaget (1896/1980), à la fois épistémologue et psychologue, ainsi que celles de son école (l'approche “structuraliste”), sont utiles ici.

Échantill. bibl. J. Rembert, Jean Piaget, in : D. Huisman, dir., *Dict. d. phil.*, 2055/2058.-- Rembert dit que Piaget qualifie la logique d'axiomatique (WDM 131v.) de l'esprit, resp. de la raison (de l'esprit, en un mot). Ceci, alors que sa psychologie génétique (psychologie du développement) est la science expérimentale correspondante.

En d'autres termes, l'axiomatique et l'induction (mieux : la réduction) vont de pair lorsqu'il s'agit du raisonnement (de l'enfant).

Nous résumons ce que Piaget et son école structurelle ont trouvé.

(1).-- Enfants âgés de quatre à cinq ans.

Ils disposent une série de bâtons (c'est-à-dire qu'ils voient, dans la multitude, une unité ou une totalité) par paires (c'est-à-dire deux à la fois).

Quel merveilleux exemple de combinaison (WDM 114). Ils ne vont pas beaucoup plus loin.

WDM 137.

J. Piaget, Psychologie génétique (Étude du développement de la pensée et du savoir, Meppel, 1976, 36, lit :

“Les jeunes enfants, de quatre à cinq ans, que j’ai examinés, avec A. Szeminska,

(1) savaient très bien trouver leur chemin - de la maison à l’école et vice versa - par eux-mêmes ;

(2) mais ils n’étaient pas encore capables d’imaginer ce chemin à l’aide du matériel de jeu, qui représentait les différents points de repère principaux (bâtiments, etc.)”.

Conclusion .

Disposer complètement un ensemble de bâtonnets (sauf pour les assembler, par paires, de deux égaux), ainsi que représenter un fait donné par un modèle (ici : du matériel de jeu), n’était pas encore faisable.

(2).-- Enfants de cinq à six ans.

Les mêmes enfants, devenus plus grands, commandent la paire de bâtonnets en fonction de la taille, mais maintenant non plus une paire, mais toute la série, et ce, par essais et erreurs.

En d’autres termes, l’étendue de la capacité de commande a été augmentée.

Explication : “Le temps transitif (*note* : ‘transitivité’) “Si A est plus grand que, moins que, égal à B et si - en même temps - B est plus grand que, moins que, égal à C, alors A est aussi plus grand que, moins que, égal à C” (WDM 110) n’est - à ce stade - pas encore transparent (maîtrisé).

Ex : si le sujet (enfant) voit deux bâtons ensemble, dont s1 (bâton 1) est plus petit que s2 et, après cela, deux bâtons, dont s2 est plus petit que s3, il ne conclut pas encore que s1 est plus petit que s3, s’il ne voit pas tout en même temps”. (o.c., 45v.).

(3).-- Enfants âgés de six à sept ans.

Avec ce que l’on appelle traditionnellement “les années de discrétion ou de “raison””, l’ordonnancement méthodique commence. En d’autres termes : si, pour le problème, les mêmes bâtons (des phases précédentes) sont toujours classés par taille, ces enfants choisissent maintenant,

(1) d’abord, parmi tous les bâtons (la totalité), le plus petit (qu’ils distinguent apparemment du reste (division ou complément)) ;

(2) puis ils choisissent, à l’intérieur de ce reste (complément), à nouveau le plus petit ; etc...--

J. Piaget, Psychologie et théorie de la connaissance, Utr./Antwerp, 1973, 38v., dit ce qui suit.

a.-- Le fait.

Prenons, par exemple, la conservation (c’est-à-dire l’invariance (WDM 134)) d’une collection d’objets. -- par exemple, dix à vingt perles dans un petit verre. Cf. WDM 114 : une configuration, c’est-à-dire le placement d’un ensemble de données dans un cadre prédéfini.

WDM 138.

On demande alors à l'enfant, lui-même, de mettre un nombre égal (identité, invariant) de perles bleues dans le verre A et de perles rouges dans le verre B de même forme et de même taille.

Lorsque deux ensembles similaires ont ainsi été formés, on demande à l'enfant de transférer (= transformer) le contenu du verre B dans un récipient C, dont la forme est différente des deux précédents (A et B) : par exemple, C est plus haut ou plus bas et plus étroit ou plus large que les deux précédents.

b.-- Le demandé (recherché).

La question est posée à l'enfant de savoir s'il y a toujours (= conservation, identité - à travers - les variations, invariant) le même nombre de perles en A et C.

On peut, bien sûr, répéter ce test avec des configurations de verres toujours nouvelles (on étend alors les échantillons, qui sont le cœur de l'induction (amplificatrice)).

c. - La réponse.

La réponse diffère selon l'âge.

(1) Les petits - avant l'âge de six - sept ans - refusent la conservation ou, aussi, ils pensent que la conservation n'est pas nécessaire.

Ainsi, pour certains, il y a plus de perles en C qu'en A "parce que le niveau des perles en C (*note* : si ce verre est plus étroit) est plus élevé". Pour d'autres, en revanche, il y a moins de perles en C "parce que le verre dans lequel elles se trouvent maintenant est plus étroit".

Conclusion : la combinaison est toujours en recherche.

(2) Les enfants d'environ six - sept ans - selon Piaget - interprètent le contenu (collection de perles, totalité) comme invariant (= conservé par les transformations), ceci, indépendamment de la forme géométrique (i.e. : configuration) 'perceptive' (c'est-à-dire : sensuellement perçue).

Conclusion : à partir de six à sept ans, l'enfant totalise, "induit", -- intuitivement mais réellement.

(3) Les enfants d'environ onze-douze ans comparent au moyen d'affectations mot à mot.

En d'autres termes, l'enfant se détache des données matériellement montrées et observées. Elle commence, par les mots, à ordonner (par comparaison).

Modèle appliqué.

(Les cheveux d'Edith sont plus blonds que ceux de Suzanne, mais plus foncés que ceux de Lili.

(b) Demandé. -- Qui, parmi les trois filles, a les cheveux les plus foncés ?

(L'enfant, à cet âge, répond sans avoir à voir physiquement ces trois enfants, -- par pur raisonnement".

WDM 139.

Note 1

L'idée associationniste du "du particulier au particulier"

Échantill. bibl. Ch.Lahr, *Logique*, Paris, 1933, 229 (*Les associationnistes*).

Outre la dualité "déduction/réduction" prônée notamment par J. Lukasiewicz, certains empiristes (WDM 18) - J. St. Mill (WDM 135), Alexander Bain (1818/1903), expérimentaliste, et Herbert Spencer (1820/1903), naturaliste évolutionniste - adoptent un soi-disant troisième type de raisonnement, qui, à leurs yeux, est même l'origine et le principe de la dé- et de la réduction.

Modèle applicable.

(a) L'animal "raisonnement" procède du singulier au singulier : Par exemple, lorsqu'un chien a mangé un lièvre une seule fois, il y a pris goût et est "ouvert" au cas singulier suivant. Ceci, sans aucune prétention universelle.

(b) La raison infantile (enfantine), même, le raisonnement de la plupart des gens, - y compris les intellectuels, dans la plupart des cas, - ils procèdent de la même façon, "animaliste"... Comme exemple, ils citent le fait, vérifiable par tout le monde (qui est typiquement empirique), que, si un enfant s'est brûlé une seule fois, il évite, c'est-à-dire à partir de ce moment-là, le feu singulier encore et encore.

" Dans ce cas, nous avons affaire à un raisonnement réel, mais sans préposition universelle (tous les cas de corps brûlants, par exemple le sens). En effet, l'enfant décide que, par exemple, le feu brûle en vertu du fait unique (singulier) qu'il s'est déjà brûlé lui-même". (Lahr, o.c.,229).

Note 2

Nous ne commenterons pas cette déformation évidente de la réalité, si ce n'est par deux remarques.

a. Les associationnistes eux-mêmes disent que, par exemple, un enfant, concluant à partir d'un seul cas, sait que, dorénavant, par exemple, le feu ("il" est le signe qu'une généralisation tacite mais réelle est à l'œuvre) brûle.

b. Les associationnistes confondent - selon Lahr, *ibid.* - le raisonnement réel (bien qu'implicite) avec la simple "association" (qui "relie" ("associe") un signe à une suite (du moins habituellement et dans le temps) ultérieure),

WDM 140.

f.-- L'induction analogique (généralisation analogique).

Ce qu'est l'analogie sera clair après la GDE 3v. Par exemple : identité partielle. Qu'elle soit distributive (WDM 88), paratactique (WDM 101) ou métaphorique (WDM 118) ou collective (WDM 88), hypotactique (WDM 101) ou métonymique (WDM 120), l'analogie est toujours une unité dans une certaine multiplicité.

Le raisonnement analogique typique.

1. Ch. Lahr, Logique, 608, définit comme suit : un raisonnement qui

(1) de certaines paraboles vérifiées;’,

(2) se décider sur des similitudes non vérifiées. WDM 126 nous a appris que les décisions

(1) de l'affaire vérifiée

(2) au cas non vérifié mais vérifiable (et donc d'établir une règle générale) est une induction amplificatrice (dépassant l'établi).

2. Ch. Lahr, o.c., 608, fournit un modèle d'application.

(1) Il existe par exemple une certaine ressemblance entre la planète Terre et la planète Mars : au niveau de la forme (sphérique), du mouvement orbital et de la rotation axiale, de l'atmosphère par exemple.

(2) Cette ressemblance (analogie) au moins partielle insinue (= permet de comprendre indirectement) que Mars aussi par exemple - tout comme la Terre (vérifié) - est habitée (pour Mars non vérifié).

En d'autres termes, on pousse la similitude (partielle) à des aspects non vérifiés. Ceci, en partant du modèle (connu(e)), -- dans ce cas la Terre (WDM 8 ; 112).

Ou encore : on pense, pour le moment, que toutes (ou certaines) caractéristiques de toutes les planètes sont cohérentes (structure collective) et on conclut, à partir de la présence établie de certaines caractéristiques, dans le cas d'une planète (le modèle), à leur présence dans le cas du reste (division), c'est-à-dire dans le cas de toutes ou de certaines des autres planètes (les originales).

La distinction entre l'induction et l'induction analogique.

(1) L'induction, en général, consiste soit à conclure de chaque cas séparément, après qu'il a été vérifié, à tous,-- ceci, de façon sommaire (= sommative, totalisante), soit à étendre ('amplifier') la nature essentielle des cas vérifiés à également tous les cas qui sont en principe déterminables (vérifiables).

(2) L'induction analogique conclut d'une partie des caractéristiques déterminables à l'ensemble de celles-ci,-- ceci,-- dans des cas autres que le modèle.

WW1 141.

Nous venons de voir que, en partant de la Terre comme modèle (connu), on peut comparer une autre planète. Dès que, comparativement, au moins certaines des caractéristiques du modèle se retrouvent dans un autre spécimen, la question se pose : “L’ensemble (la cohérence) ne serait-il pas également présent dans les autres spécimens ?

Modèle appliqué 1.

Ch. Lahr, Logique, 604ss., note que, surtout lorsqu’on entre dans l’ordre des choses biologiques et, plus encore, humaines, le scientifique professionnel a affaire non seulement à des faits (physico-chimiques) (au sens purement scientifique), mais aussi à des êtres (biologiques, resp. culturologiques) (‘des êtres’).

En effet : une portion d’acide sulfurique diffère, en tant que système (WDM 87 ; 89v.), d’un arbre ou d’un négro-africain par exemple ! Une plante, un animal, un être humain, ce sont des “êtres” (c’est-à-dire des faits, mais incarnés dans des organismes vivants).

Modèle appliqué 2.

Lahr, *ibid.* note, à cet égard, que

(1) les faits scientifiques naturels sont ordonnés sous la forme de lois (WDM 126 ; 135) ou, plus brièvement, de lois “de la nature”) et

(2) les “êtres” biologiques et culturologiques sont également ordonnés, mais sous forme de types (espèces) -- ce mot étant pris dans le sens antique-logique de “sous-ensembles”).

Au lieu de découvrir des lois basées sur des faits purement scientifiques, on part de l’individu (la personne unique), qui a un caractère changeant et parfois transitoire, pour construire un type, qui est invariant et constant.

En d’autres termes : le type, par la méthode comparative, apporte l’unité dans la multiplicité changeante et transitoire des phénomènes biologiques-culturologiques.

3. Maintenant, qu’est-ce qu’un type naturel (dans la “nature”, comprise biologiquement et culturellement) ? Lahr la définit comme suit .

(a) Modèle appliqué.

Le type “recapture” (parmi les animaux) présente toujours (tous les individus) un sabot fendu, un estomac composé, des molaires à couronne unie ; il ne présente jamais de griffes, d’estomac simple, de canines et de molaires à couronne dentelée, ce qui est typique (spécifique, “typique”) des prédateurs.

(b) Modèle réglementaire.

Le type (naturel) est un système invariable et nécessaire de traits, tel qu’un trait ne peut exister sans un autre (= structure collective), alors que d’autres traits (“typiques” d’un autre “type”) sont radicalement exclus. En d’autres termes, l’inclusion et l’exclusion sont caractéristiques des types.

WDM 142.

Conclusion .

1. L'induction typologique.

a. Lahr, ibid. conclut : la tâche propre d'une science des "êtres" (c'est-à-dire des formes de vie) est de détecter de tels systèmes typiques (typologiques) de caractéristiques (propriétés communes).

b. Il ajoute que la méthode qui convient pour cela est un type d'induction, qu'il nomme de son propre terme français "généralisation", - littéralement : en partant des singularités (individus) que l'on trouve toujours dans la nature (biologique ou culturologique), on les ordonne en termes généraux dans des "types". Nous traduisons, de manière plus appropriée en tant que terme, par induction "typologique".

Ce qui est frappant dans ce type d'induction, dit Lahr, c'est...

- (a) observation (pas d'expérience (WDM 127)) et
- (b) l'équation.

2. - La méthode d'essai et d'erreur

Cela ne permet pas - selon Lahr - de tester expérimentalement le système des traits communs, inhérents aux organismes vivants, sauf dans un nombre limité de cas. En effet, il n'est généralement pas possible d'isoler artificiellement un ou plusieurs traits - pensez au sabot fendu ou à l'estomac commun, par exemple - d'un type d'"animal" (entendu comme un organisme vivant), par exemple, pour voir si d'autres traits peuvent être substitués.

Par conséquent, seule l'observation précise, sans expérimentation, est la méthode appropriée.

Lahr exprime son caractère typiquement inductif comme suit : l'induction typologique (généralisation) consiste à

(1) qui a été vérifié dans un certain nombre d'échantillons, c'est-à-dire un nombre limité (fini) d'individus (ensemble d'individus),

(2) étendre (amplifier) à l'ensemble (en principe infini).

WDM 143.

II.C.3.-- Typologie de l'induction sommative.

1- La totalisation, basée sur la comparaison, est structurée. Et c'est comme nous l'avons résumé WDM 140 :

- (a) distributif (= paratactique, métaphorique) et
- (b) collectif (= hypotactique, métonymique).

Nous allons maintenant clarifier cela à l'aide de quelques modèles applicatifs. Mais d'abord, un panneau indicateur : *E. Bouqué, De algebra der verzamelingen*, Gand, 1967, 13, dit que - pour savoir si une chose (WDM 28 : forma, essence) appartient à un ensemble - on a deux façons de la vérifier :

(1) L'énumération de tous les éléments

(qui fait partie de l'induction sommative) et l'indication d'un "trait" (caractéristique ou propriété caractéristique). Ce dernier, certains mathématiciens l'appellent le "principe d'abstraction", parce que - comme nous l'a appris WDM 5, avec Edmund Husserl entre autres - un ensemble d'actions ("ietsen") se résume en une idée abstraite.

Note : -- Comme la théorie des concepts le précisera - plus loin - le trait (propriété abstraite) représente le contenu du concept et l'énumération la portée du concept, comme les logiciens nous l'ont appris depuis des siècles et des siècles. Car - comme par exemple Lahr, *Logique*, 492 - la portée d'une idée (comprise comme un simple concept) est l'ensemble des éléments qui, grâce à l'abstraction, sont indiqués, "signifiés", désignés par cette idée.

2. La totalisation, l'estivage ou l'induction, cependant, se produit de deux manières.

Lahr, *ibid.* distingue d'une part l'idée distributive, qui -- dans la mesure où -- se réfère à chaque élément séparément ("n'importe lequel"),-- en latin par exemple "omnis homo" (n'importe quel être humain,-- signifiant bien sûr "tous les êtres humains"), et d'autre part l'idée collective, qui -- dans la mesure où -- se réfère à chaque élément séparément, mais seulement dans la mesure où chaque élément (= tous) constitue avec tous les autres un seul et même "être" (quelque chose)-- ainsi par exemple "totus homo" (tout l'être humain).

Les expressions "tout le monde" (chaque être humain) et "l'être humain tout entier" sont toutes deux totalisantes, mais de manière très différente. Toutes les personnes" totalisent de manière distributive (paratactique : chaque personne à côté de toutes les autres, sur un pied d'égalité ; métaphorique). L'"homme entier" se totalise collectivement (hypotactique : un seul homme, mais dans sa totalité ; métonymique).

Cfr. WDM 86/88 : structure, -- collection, système.

WDM 144.

Note. -- Aussi Kard, *Desiré Mercier* (1851/1926 ; fondateur de l'Institut supérieur de philosophie, Louvain), dans sa *Métaphysique générale ou Ontologie*, Louvain/ Paris, 1923-7, 156ss, parle, comme les scolastiques (800/1450), de deux modes de "compositio" (totalisation) : (un tout,--également appelé "compositio" (méta)physica) et "omne" (une collection,--également appelée "compositio logico").

Définition et classification.

Comme le dit Lahr, *Logique*, 499 :

- (1) La définition énumère les sous-idées d'une idée globale ;
- (2) la classification énumère les classes (collections) d'objets, qui sont dépeintes (représentées ; -- modèle) dans l'idée globale.

Il s'agit en effet de deux types d'énumération (et donc d'induction sommative), distributive et collective.

Modèle applicatif de l'énumération distributive.

1-. Jacques Vassal, *Folksong*, (Racines et branches de la musique folk), Paris, 1984. Ces quatre cents pages divisent la musique folklorique des États-Unis en types ("genres") ;

- a. Chants et danses des Indiens Sioux,
- b. le Country Blues (une sorte de Foxtrot, mélancolique et, généralement, lent) d'un Lightnin Hopkins,
- c. la redécouverte de la musique folklorique, dans les années 1940, par Woodie Guthrie,
- d. The Message Songs de Bob Dylan et Joan Baez, dans les années 1960,
- e. le Folk plus récent, qui, autrefois mêlé à la musique rock, prend la forme du Country and Western, notamment de Joni Mitchel,
- f. le blues aigre-doux de Leonard Cohen, g. la tradition de la guitare, e.a. de J.J. Cale,-- etc.--

L'intention est, apparemment, de représenter tous les types, inventoriés (= induction sommative) et intégrés dans une histoire (qui est déjà une totalisation collective).

Ch. C. Herod, The Nation in the History of Marxian Thought (The Concept of Nations with History and Nations without History), La Haye, 1976.

K. Marx et P. Engels, les "pères" du marxisme, ont défendu, dans la *Neue Rheinische Zeitung* (Cologne ; 1848/1849), la thèse selon laquelle on peut diviser les "nations" (peuples) en deux types :

a. *Des nations sans histoire*

Ils sont arriérés, peu organisés et "réactionnaires" (c'est-à-dire non révolutionnaires) ; ils montent, en 1848, des "forces" contre-révolutionnaires (par exemple les peuples slaves, à l'exception des Polonais).

WDM 145.

b. Peuples avec une histoire

Ils ont un passé “historique”, riche en réalisations culturelles et en structures politiques solides, dans lesquelles toutes les classes (sociales) ont leur place ; leur développement est un signe de “Progrès” : dans l’évolution du système politique européen, ces nations sont devenues des nations “révolutionnaires” ; des exemples de ces peuples historiquement doués étaient, à l’époque, les Allemands, les Italiens, les Polonais et les Magyars (en Hongrie).

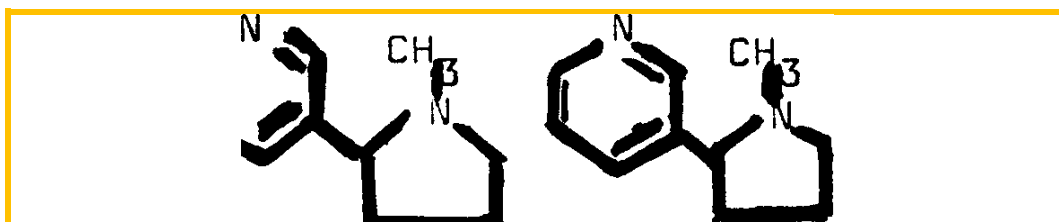
Selon le demandeur, les partis “socialistes” (communistes) d’Allemagne, d’Autriche et de Russie - par l’intermédiaire de leurs porte-parole (O. Bauer, K. Kautsky, Rosa Luxemburg, V.I. Lénine, J.V. Staline, Fr. Zwitter) - ont adopté cette double classification, bien qu’avec des variations. Ceci, entre autres, dans le cadre des communautés étatiques multinationales en Europe centrale et orientale.

Conclusion .

Les deux livres cités sont justifiés, au moins dans la mesure où leur classification (=somme de types et, par le biais de ces types, de cas singuliers) est complète (c’est-à-dire véritablement totalisante). Modèle applicatif de dénombrement collectif.

1. Commençons par un type clair.

P. de Smet, Herbes du ciel et de l’enfer, in : *Natuur en Techniek*, Jrg. 52 (1984) : 9 (sept.), 684, nous donne la formule structurale de la nicotine (un alcaloïde), le stimulant bien connu. Nous sommes ici face à une configuration (WDM 114v.) dans laquelle les sous-atomes et les molécules sont placés à l’intérieur d’un cadre fixe.



(1) Par l’union, (les Grecs anciens auraient parlé d’“harmonia” (WDM 13 ; 87)) l’induction collective (estivation ou énumération - et - localisation de tous les éléments) apparaît.

(2) En reproduisant deux fois la formule structurale, on commet (le début de) l’induction distributive, bien sûr.

2. Il n’y a pas de meilleur modèle de synthèse collective, ni de modèle applicable de manière plus vivante, que celui de *L. Apostel, éd. De eenheid van de cultuur (Vers une théorie générale des systèmes comme instrument de l’unité de notre connaissance et de notre action)*, Meppel, 1972, 143.

WDM 146.

Un “système” - en tant que tel, c’est-à-dire en tant que système - présente :

a.1. (généralement) éléments et

a.2. (généralement) des sous-systèmes (sous ou hyposystèmes) ;

b. l’interaction des (éventuels) éléments et sous-systèmes (à travers ses relations, entre elles) ;

c.1. (un degré de) différenciation (distinction) dû au nombre d’éléments et de sous-systèmes, à la variété de leurs propriétés et à leur capacité de changement indépendante ;

c.2. (un degré) d’intégration (fusion), dû au (degré) de détermination des éléments et sous-systèmes par le système total (hyper ou super système) ;

d.1. un caractère de processus (“diachronie”), en ce sens qu’il est soit en émergence, en croissance et en désintégration, soit en développement constant ;

d.2. la finalité, en ce sens qu’elle est orientée vers quelque chose.

Voilà pour l’équation interne (WDM 107). Maintenant l’équation externe, (WDM 107). - Un système présente :

a.1. limites ;

b.1. similarité : les systèmes peuvent être soit isomorphes (WDM 113), c’est-à-dire totalement similaires, soit homomorphes, c’est-à-dire partiellement similaires ;

b.2. la fermeture et l’ouverture, dans la mesure où il n’absorbe pas ou peu les éléments ou sous-systèmes de l’environnement (formant avec lui un super- ou un hypersystème) ;

b.3. l’interaction avec le même environnement, dans la mesure où il est “ouvert”.
Un exemple pratique d’un tel système est, par exemple, l’appareil (la machine).

Mais attention : le terme “machine” (dans certaines théories plus récentes) signifie pratiquement la même chose que “système” (il existe des “machines” mécaniques, organiques, humaines, - question de convention).

Un autre exemple - biologique - est exposé dans R. Ceusters, *De rol van de bosmieren*, in : *Alumni Leuven* 9(1978) : 3 (sept.), 18v. : la fourmi, le nid de fourmis, -- ils jouent un rôle (= fonction) dans l’écosystème (forêt).

WDM 147.

En effet, la fourmi des bois influence (= cause) la forêt environnante. Au sens actif de “fonction”, elle a, comme “fonction” (rôle), vivant au milieu de la forêt, un effet curatif ; au sens passif de “fonction”, la forêt est “fonction” (dépendante) de l’action de la fourmi forestière, entre autres.

En langage technique, la fourmi forestière est un sous- ou un hyposystème au sein du super ou de l’hypersystème qu’est la forêt. Il s’agit d’un exemple d’interaction, comme le professeur Leo Apostel le présente comme l’une des caractéristiques clés du “système” (comparaison externe). Dans ce contexte, on parle aussi d’analyse fonctionnelle, c’est-à-dire l’examen des fonctions (actives et passives) (ce qui revient à l’interaction, traduction littérale de ‘interaction’).

Note-- Les caractéristiques d’un “système fasciste”.

WDM 10 ; 122, nous a appris, déjà, quelques aspects. Comment pourrait-on, en termes de théorie des systèmes, “définir” (c’est-à-dire sommairement, en tant que totalité, en tant qu’agrégation d’éléments) le fascisme) ?

Selon *J. Kruithof, De zingever (De zinever) (Introduction à l’étude de l’homme comme être signifiant, appréciant et agissant)*, Anvers, 1968, 469, ad 2, collectivement, c’est-à-dire prises ensemble, les caractéristiques communes suivantes constituent le type de société fasciste.

(1) Il n’y a - dans ce cas, comme par exemple dans le communisme soviétique - qu’un seul parti politique (c’est-à-dire que l’ordre démocratique réel, avec une multitude (pluralisme) de formes de partis, fait défaut).

(2) L’armée - en cela aussi, très similaire à tout régime communiste par exemple (WDM 65) - possède un grand pouvoir, l’armée - qui est une des nombreuses formes de Macchiavelisme (‘Realpolitik’).

(3) Sur le plan économique, tout fascisme est ambigu : des systèmes fascistes purement agraires ou hautement industriels sont possibles. Ou, comme le dit le marxiste Kruithof : “L’ordre économique capitaliste n’est pas aboli”. Il ajoute - à l’instar de Colin Clark, qui, sur le plan économique, distingue trois types, en termes de “secteurs” (agriculture (= culture et élevage), industrie (fabrication) et “services”) - : “A l’avenir, des sociétés de services fascistes pourraient également apparaître”.

On voit : induction sommative, mais, là encore, collective.

WDM 148.

Note. -- Le structuralisme sur le langage.

Les liens “ syntagmatiques “ et “ associatifs “, au sein de la parole.

Échantill. bibl. -- Ch. Bally et al, publ./coll., *Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique générale*, 1916-1 ; 1931-3 ;

-- Roland Barthes, *Eléments de sémiologie* in : *Communications (Recherches sémiologiques)*, Paris, 1964 (n° 4), 114/130 (*Syntagme et ‘système’*).

(a) La première vue,

structurellement (c’est-à-dire du point de vue des ordres inconscients), de Saussure l’appelle “ syntagme “ (littéralement : quelque chose d’uni). Il entend par là l’ordre linéaire, diachronique, qui comprend toute parole (et, aussi, toute écriture). Si je veux dire : “Va-t-en”, je ne peux que dire d’abord (= signe) “va-t-en” et seulement ensuite (= suite) “va-t-en” ! Nous ne pouvons pas - selon de Saussure - dire deux mots à la fois. Il appelle cela “la chaîne de la parole”.

Remarque : il s’agit d’une première forme de cohésion (structure collective). C’est : belending, aanpaling.

(b) La deuxième vue,

Une deuxième forme de “structuration” (mise en ordre) inconsciente est appelée “association” (littéralement : association de pensées ou de mots).

Son propre exemple : le mot “enseignement” (education) “fere surgir inconsciemment” (va faire surgir inconsciemment une foule d’autres mots (tels que “enseigner”, teach), “renseigner” (inform),-- son apparentés ;

plus loin : “armement”, “changement”, -- son relatif ;

également : “éducation”, “apprentissage”, “connexe”).

Note. - Pourquoi, - pourquoi, un homme comme Rol. Barthes substitue le mot “ association “ au mot “ système “ (qui est désormais le terme général), Dieu sait : après tout, l’“ association “ dont parle de Saussure n’est qu’un exemple de “ système “.

Un bon livre sur le structuralisme, mais alors dans un sens fortement - en dehors du domaine linguistique - élargi, est *J. Piaget, Le structuralisme*, Paris, 1968-2.

Note-- Induction sommative et mouvements d’humeur.

Il ne faut pas penser que seul l’esprit pur (rationnel) pense de manière structurée. L’esprit humain commande aussi. Et elle le fait selon une structure distributive et collective.